CEYLAN
ET LES INDES

DS
41

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ENVOI FRANCO AU REÇU DU PRIX (MANDAT OU TIMBRES-POSTE)

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50

V. ALMIRALL

L'Espagne telle qu'elle est.

LÉON HUGONNET

Chez les Bulgares.

LÉON TIKHOMIROV

La Russie politique et sociale.

PAULINE DROUARD

En pays envahi.

PASCAL LAUROY

Metz et le joug prussien.

X. MERLINO

L'Italie telle qu'elle est.

KALIXT DE WOLSKI

La Russie juive.

***

La Triple alliance de demain.

VLADIMIR SOLOVIEV

La Russie et l'Église Universelle.

FÉLIX NARJOUX

Francesco Crsipi.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

LA PAROISSE DE TIVIN
Province de Bardez.

Mgr ZALESKI

CEYLAN

ET

LES INDES

ILLUSTRÉ DE 119 DESSINS

D'APRÈS DES CROQUIS ET DES PHOTOGRAPHIES

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, *rue des Pyramides*, 12

1891

CEYLAN ET LES INDES

CHAPITRE PREMIER

LE PORTUGAL AUX INDES. — LA QUESTION DU PATRONAT.

Le dimanche, 28 novembre 1886, je revenais du Vatican, où j'avais dîné chez Mgr Campori, camérier secret participant de S. S., avec Mgr Valfré, évêque de Cuneo, Mgr Bisleti, et plusieurs autres personnes... En traversant la place de Saint-Pierre, je rencontrai Mgr Agliardi, le Délégué apostolique aux Indes Orientales, qui était de retour à Rome, depuis quelques mois :

— Vous venez de chez le Secrétaire d'État ? — me demanda-t-il.

— Non, Monseigneur ! j'ai dîné avec des amis.

— Ah ! vos amis — il faudra, peut-être, les quitter bientôt... ; passez demain matin chez S. Em. le cardinal Ledochowski.

Le cardinal Ledochowski me dit, en effet, le lendemain qu'il était question de m'envoyer aux Indes, en qualité de secrétaire de la Délégation apostolique.

Huit jours après, le 5 décembre, je reçus ma nomination officielle et l'avis que nous partions le 11. Je n'avais donc que six jours, devant moi, pour faire mes visites d'adieu et préparer mes malles.

Quelques mots maintenant sur le but de notre mission dans le pays des Brâhmes et de Vichnou.

La première nation européenne, qui établit dans la grande Péninsule gangétique son influence et sa domination, fut celle des Portugais: le 22 mai 1498, Vasco de Gama débarquait à Calicut. Il fut très étonné d'y trouver des Chrétiens prétendant descendre des Indiens qu'avait convertis l'Apôtre saint Thomas.

En 1503, Alphonse d'Albuquerque fondait à Coulan la première factorerie portugaise, et, en partie par ses victoires, en partie par les traités conclus avec les princes indigènes, il jetait les fondements du grand Empire portugais dans les Indes; le centre, la base d'opération fut la ville de Goa où il établit sa résidence, le 25 novembre 1510.

Bientôt, l'influence portugaise, partant de cette cité illustre, rayonna sur toute la péninsule et bien plus loin encore, à Ormuzd sur le Golfe Persique, à Aden, à Sokotra, d'un côté, et, de l'autre, à Malacca, aux Moluques, à Macao, sur le rivage chinois et au Japon, lequel à cette époque encore était pour les Européens un pays mythique et fabuleux.

Mais, si les grands rois de Portugal étendaient, au loin, la gloire de leur nom, ils comprenaient aussi leurs devoirs envers Dieu. Peu de nations rendirent à notre sainte religion de si grands et de si éminents services

S. G. MONSEIGNEUR AGLIARDI
Archevêque de Césarée,
Délégué apostolique aux Indes orientales.

que les Portugais, aux jours de leur plus grande puissance. Leurs rois furent des rois-apôtres, leur étendard, la Croix du Seigneur, et c'est en la plantant qu'ils prenaient possession de leurs nouvelles conquêtes.

Les Souverains Pontifes, voyaient avec joie cette noble et vaillante nation porter l'Évangile dans les pays les plus reculés de la terre. Il ne serait pas facile d'énumérer toutes les marques d'affection paternelle, qu'ils prodiguèrent au Portugal et à ses rois. Il suffit d'ouvrir les Bullaires, depuis Martin V, jusqu'à Jules III et Pie V.

Ces Papes accordèrent au roi des privilèges immenses, entre autres, le patronat sur les pays conquis : sur l'Inde, une partie de la Chine, le Congo et les îles, avec droit d'y nommer des évêques... Et sous l'ombre de l'étendard royal du Portugal, la foi catholique s'étendait largement — les Missionnaires parcouraient toute l'Inde, soutenus partout et protégés par les autorités portugaises. Saint François Xavier donna à l'Œuvre de l'Évangélisation un élan gigantesque et une vigueur nouvelle ; et, si les choses avaient duré ainsi, les Indes entières seraient devenues catholiques..., mais le souffle de la Réforme effleura aussi le Portugal, — cette grande nation perdit sa foi si vive, et avec elle sa grandeur et sa gloire.

En 1602, les Hollandais s'emparèrent de Ceylan et mirent tout en œuvre pour détruire la foi catholique. Il y eut des Martyrs. Ces apôtres du nouvel Évangile, ces propagateurs zélés du Christianisme réformé par Luther firent venir les bonzes bouddhistes du Thibet, rebâtirent leurs temples et rétablirent leur culte sacrilège, sur les ruines des églises catholiques... Mais

n'imputons pas aux paisibles Hollandais d'aujourd'hui les crimes que commirent leurs ancêtres et voilons cette page si triste de leur histoire.

La puissance hollandaise devait tomber aussi : en 1706 les Anglais s'emparèrent de Ceylan et bientôt devinrent les maîtres de l'Inde.

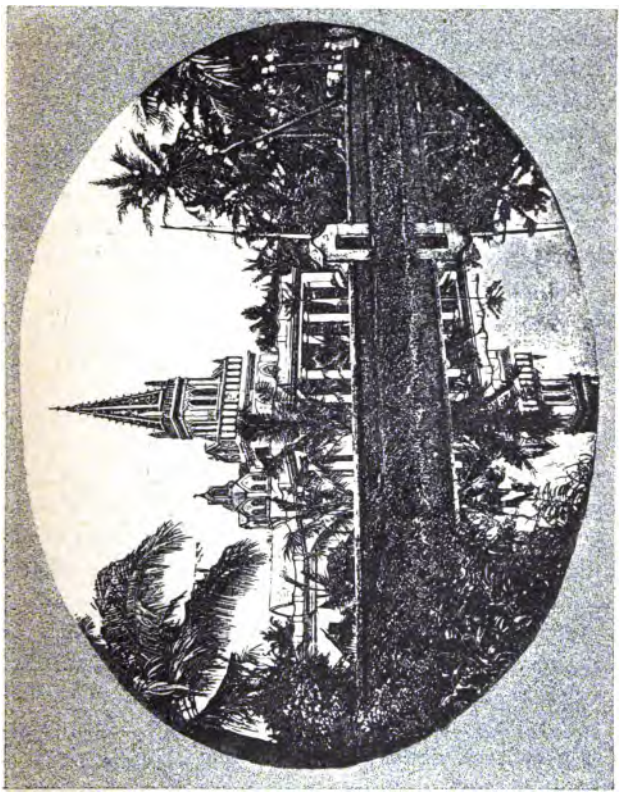
De leurs larges possessions, si vaillamment conquises, les Portugais ne conservèrent que la ville de Goa et un mince territoire ; Diu, Damao, places sans nulle importance.

Malgré toutes ces vicissitudes, les Souverains Pontifes conservèrent aux rois de Portugal tous les privilèges qu'ils leur avaient donnés lors de leur grande puissance ; les rois gardaient le patronat sur toutes les missions des Indes, déjà anglaises, tout comme au temps où ils en étaient les maîtres... et ils auraient toujours gardé ce patronat, si les tristes événements, qui signalèrent la fin du siècle dernier, n'avaient obligé les Souverains Pontifes, à remédier eux-mêmes aux besoins des Chrétiens dans les Indes.

Ce qu'un seul homme peut faire de mal à sa patrie, nous le voyons dans l'histoire de Pombal. Il réduisit le glorieux Portugal à un état d'impuissance, triste et humiliant, pour l'âme fière et noble des descendants de tant de conquérants...

En supprimant les ordres religieux, il détruisit d'un seul coup les Missions. La grande ville de Goa devint une jungle épaisse : les tigres vinrent habiter, à l'ombre des broussailles, là où jadis s'élevaient des palais... Le nombre des Chrétiens se réduisit à quelques centaine de mille, que le sultan Tippoo diminuait encore.

Jadis, c'était Goa qui pourvoyait aux besoins spirituels des Catholiques de l'Inde. Les Ordres religieux



L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-LOURDES
A Pondichéry.

supprimés par Pombal, les prêtres persécutés; l'Archevêque de Goa se trouva dans l'impossibilité d'envoyer

des missionnaires à toutes les chrétientés, lesquelles, privées de pasteurs, disparaissaient, tombaient.

Les Papes ne pouvaient pas souffrir cette décadence religieuse de l'Inde. Ils ne pouvaient permettre ni tolérer que l'Église catholique souffrît dans ce pays, qui donnait jadis de si belles espérances.

Grégoire XVI ordonna donc à la S. Congrégation *de Propaganda Fide*, d'envoyer des missionnaires aux Indes, pour pourvoir aux Missions, dans lesquelles l'Archevêque de Goa n'était plus en état d'envoyer des Pasteurs. Le Pape établissait en même temps, plusieurs Vicariats apostoliques, qui dépendaient directement de Rome.

On a représenté cet acte du Souverain Pontife, qui ôtait, en effet, à Goa le monopole des Missions de l'Inde, comme une atteinte portée aux légitimes droits du Portugal, comme un affront fait à la nation même.

Tout au contraire. — L'établissement du Christianisme aux Indes — tout le monde l'avouera — était et c'est encore, le plus glorieux monument de l'antique grandeur du Portugal. Ce monument splendide chancelait, il tombait. Grégoire XVI, en envoyant un contingent de missionnaires nouveau, le conserva intact à la nation.

Dès lors, le Christianisme commença à fleurir de nouveau. Chaque année, il fallut augmenter le nombre des missions, et avec les missions, le nombre des Vicariats : il n'y en avait que cinq en 1840 ; dix ans après, il y en avait douze — dix-sept en 1860 — vingt-un en 1885.

Ce progrès dans l'œuvre des Missions, sous le sage régime du gouvernement anglais et l'institution de

Vicariats apostoliques, exigeait naturellement que l'on déterminât les limites de la juridiction de l'Archevêque de Goa et des Évêques qui gouvernaient les Vicariats. C'était une tâche ardue et difficile, qui fut ébauchée par

MONSEIGNEUR AIUTI
Auditeur.

le Concordat stipulé entre le Saint-Siège et le Portugal en 1857, et établie enfin par le Concordat de 1886.

Ce Concordat déterminait nettement, les limites du

patronat royal du Portugal, sur les églises de l'Inde, les limites de la juridiction respective du siège archiépiscopal de Goa et des vicaires apostoliques. De plus, par la mémorable Constitution : « *Humanæ Salutis Auctor* » — le Souverain Pontife, élevait l'Archevêque de Goa, à la dignité de Patriarche des Indes Orientales ; rétablissait les anciens évêchés historiques portugais de Méliapur, de Cochin et de Damâo-Cranganor — érigeait en métropoles et sièges archiépiscopaux les Vicariats Apostoliques de Colombo, Madras, Pondichéry, Verapoly, Calcutta, Bombay et Agra ; tous les autres Vicariats en sièges épiscopaux ; établissait, en un mot, dans toute l'Inde, le gouvernement régulier de l'Eglise — la hiérarchie ecclésiastique.

Le lecteur me pardonnera cette longue narration historique, mais elle était nécessaire pour l'éclairer sur le but de notre mission aux Indes.

C'était pour y établir la hiérarchie ecclésiastique et faire exécuter les clauses du Concordat que la Délégation apostolique s'y rendait.

Elle se composait de Mgr Agliardi, archevêque de Césarée et Délégué apostolique, qui avait longtemps géré à Rome, à la Propagande, les affaires des Indes et de la Chine et avait fait déjà un séjour de deux ans dans la Péninsule gangétique, pour y préparer les voies au Concordat et à l'organisation régulière de l'Eglise.

Mgr Aiuti, qui avait fait une assez longue carrière diplomatique comme secrétaire de Nonciature au Brésil et ensuite comme auditeur à Munich, le suivait en

qualité d'auditeur : moi, enfin, novice encore dans le métier, je partais comme secrétaire.

J'éviterai, autant que possible, de parler du travail qu'enfantait notre mission officielle. La partie laborieuse

MONSEIGNEUR ZALESKI
Secrétaire.

de notre expédition n'intéresserait qu'un petit nombre de lecteurs.

CHAPITRE II

DÉPART DE ROME. — AVENTURE DE FRANCESCO. — BRINDISI
LA MÉDITERRANEE. — ALEXANDRIE. — L'EGYPTE.

Nous partîmes de Rome pour Brindisi, le soir du 11 décembre 1886. C'était le train de Naples qui nous emportait jusqu'à Caserte, et là nous en prenions un autre.

Nous arrivâmes donc à Caserte à 5 heures du matin. Le train reste en gare dix minutes ; nous prenons le café. Le train siffle, il part... nous nous demandons où est Francesco, le domestique de Mgr Agliardi ?

En vain nous cherchons sur le quai, en vain dans les salles de seconde et de troisième classe... le brave garçon avait si bien dormi qu'il avait continué son chemin jusqu'à Naples.

La chose ne paraîtrait pas grave en temps ordinaire ; mais ce sommeil du pauvre Francesco devait, hélas, lui coûter bien cher ; car, en manquant le train à Caserte, il manquait aussi le paquebot ; or, comment s'y prendrait-il pour nous rejoindre aux Indes, lorsqu'il ne parlait pas d'autre langue que l'Italien ?

Comment ferait-il tout seul ce voyage ? Bref, à une dépêche désespérée, que le brave homme expédia de

Naples, Mgr le Délégué répondit qu'il n'avait rien de plus raisonnable à faire que de retourner tranquillement à Rome, où lui-même écrivit aussitôt en le recommandant chaudement à ses amis.

Pauvre Francesco ! prendre son élan pour aller jusqu'aux Indes et finir son voyage misérablement à Naples. Nous fûmes peinés de sa mésaventure, ce qui ne nous empêcha pas d'en rire toute la journée.

Il faisait nuit déjà quand nous arrivâmes à Brindisi. Cette ville me plaît. J'y avais déjà passé trois ans auparavant en me rendant en Grèce et en Turquie.

Le peuple de Brindisi est sympathique. Il joint la finesse des Grecs à la vivacité des Calabrais. Il a la plus drôle de façon de s'exprimer.

Le train n'était pas encore arrêté et déjà une nuée de *facchini* prenait d'assaut la portière du wagon. Je savais par expérience que pour me débarrasser de ces inconnus le meilleur moyen est de répondre dans une langue inconnue. Cela déconcerte. Je m'étais tiré d'affaire bien des fois, en employant ce remède, avec les bateliers de Sicile et de Naples, aussi bien qu'avec les célèbres hammals de Salonique et de Constantinople. Donc, à l'œuvre ; j'avais dans le lithuanien des ressources intarissables :

— Mossiou ! una vettura ?..

— Ne noriu mano melas.

— Singlé ! (signor Inglese) very good cavallo :

— Eyk sau szalyn, ne reyk .

— E che lingua parla costui ? Mossiou speek Ger man ? Vuol'una vettura ?

Je fais signe que non.

— Ebbene, stia pure se piace — vedrai come si piglia il malanno, con questo freddo benedetto...

— Passi anche la notte, padrone, ci staremmo molto bene col sciroccone che tira! [1] » Il faisait très froid, en effet.

Ennuyé enfin de toutes ces apostrophes, je leur criai en italien de me laisser tranquille :

— A dunque parli italiano... veda che furbo !.. andiamo all'albergo... portero io il bagaglio... ecco che bella vettura ! [2].

Pendant que cette scène se passait autour de moi, un autre groupe entourait Mgr Agliardi — mais ils n'osaient pas trop s'approcher de lui, car la nouvelle avait couru déjà que c'était « un Vescovo Indiano[3] » et tous le regardaient avec curiosité...

— C'est l'évêque indien — disait l'un.

— Es-tu bête, n'entends-tu pas qu'il parle l'italien ?

— C'est toi qui es un imbécile ; crois-tu donc qu'on

[1] — Monsieur ! une voiture...
— Je n'en veux pas, mon cher.
— Singlé (monsieur l'Anglais) un très bon cheval :
— Allez-vous-en, je n'en ai pas besoin.
— Eh ! quelle langue parle-t-il donc? Monsieur parle-t-il l'allemand ? Désire-t-il une voiture.
— Eh bien, restez si cela vous plaît. Vous verrez comme on prend la fièvre avec ce froid béni.
— Passez-y même la nuit : on y sera à merveille avec ce petit vent chaud.

[2] — Ah ! tu parles l'italien — voyez donc le malin. Allons à l'hôtel, je me charge du bagage. Voici une belle voiture.

[3] Un évêque indien.

ne parle que l'indien aux Indes? on y parle l'italien tout aussi bien qu'ici...

Nous nous embarquâmes à bord du *Gwalior* de la compagnie Peninsulaire et Orientale (P and O) Anglaise, qui devait nous porter jusqu'à Alexandrie. Il était tard.

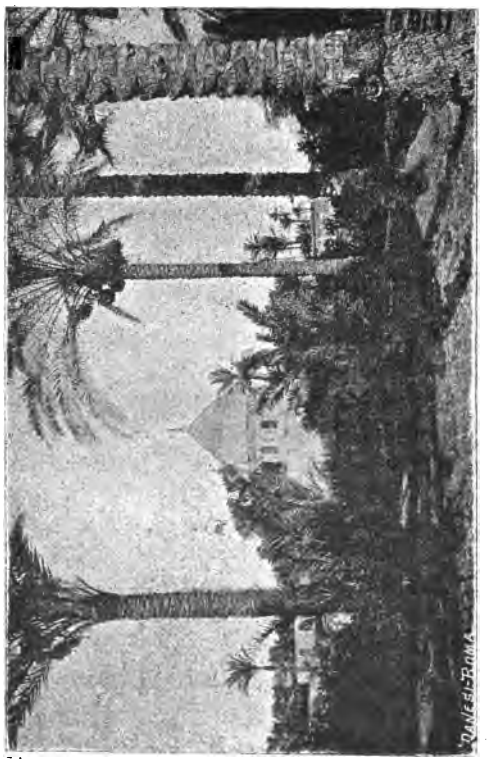
Le lendemain matin, la mer était assez grosse. Les côtes de l'Europe se confondaient de plus en plus avec l'horizon du ciel : vers 11 heures elles disparurent tout à fait. L'eau était d'un bleu de saphir. De blanches mouettes décrivaient de grands cercles au-dessus du navire. C'était un beau spectacle que cette immensité et ce vaste décor.

La nature nous offre bien des spectacles imposants et grandioses; mais rien n'élève autant notre âme vers Dieu que la vue de cette mer immense, où s'appuie la voûte étoilée du ciel ! Le proverbe français qui dit, qu'il faut aller en mer pour apprendre à prier, est bien vrai ; mais on le dénature d'ordinaire, en lui faisant signifier que ce sont les dangers qui enfantent la prière. Non, ce qui touche le cœur et l'élève vers les cieux, c'est ce spectacle de la grandeur de Dieu, c'est cette manifestation de sa puissance suprême : *mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus...*

Le premier jour, nous eûmes le mal de mer — je restai toutefois jusqu'au soir sur le pont.

Le 14, nous aperçûmes les côtes de la Grèce... C'est encore l'Europe ; qui sait quand je la reverrai ! — puis l'île de Crète surgit à l'horizon — jusqu'au soir, nous regardons ses cimes couvertes de neige et ses rivages d'une stérilité désolante.

Les nuits étaient mauvaises : je roulais constamment contre les bords de ma couchette, et je faisais des ré-



LA CAMPAGNE DANS LE DELTA DU NIL.

flexions amères sur le plaisir que les bonnes procurent aux petits enfants, en les faisant rouler dans leur berceau.

Le 15, à 8 heures du soir, le phare d'Alexandrie brilla devant nous. Nous jetons l'ancre en mer.

ALEXANDRIE. MENDIANT AVEUGLE.

Le lendemain matin, le soleil se lève au-dessus d'une

forêt de palmiers. Les dunes sablonneuses de la rive parsemées, çà et là, d'un bouquet de dattiers, répondent à l'idée que nous nous faisons de l'Afrique. C'était la première fois que je voyais cette terre, aussi restais-je longtemps à la contempler.

J'avais devant moi l'Egypte, cette terre des souvenirs bibliques, que Jésus-Christ enfant a voulu choisir comme lieu de son refuge : que la Sainte Vierge Marie a peut-être plus d'une fois arrosée de ses larmes ; cette terre qui a vu saint Joseph, les deux Joseph, et Moïse et Abraham. J'avais le cœur ému et je compris ce qui doit se passer dans l'âme du chrétien lorsqu'il va visiter la Terre Sainte.

Nous nous rendimes directement à l'église de Sainte-Catherine, la patronne de la cité africaine, qui fut jadis une des perles de l'Eglise catholique et qui est aujourd'hui réduite à un misérable état. Nous fimes ensuite visite au délégué apostolique de l'Egypte, chez lequel nous rencontrames M. Charles de Lesseps, venu de Paris pour inspecter les travaux de l'élargissement du canal de Suez... Il ne nous resta donc que très peu de temps pour donner un coup d'œil à la métropole africaine.

Alexandrie a bien l'apparence de ces villes orientales où les Européens sont venus s'établir en grand nombre. Dans des rues alignées, bordées d'édifices assez modestes, se presse une foule bariolée, si diverse par le teint, par le costume, que chaque passant attire votre attention. C'est bien là l'Orient, mais un Orient tout différent de Constantinople.

Rien de plus amusant que les cochers de fiacre : vous

trouvez parmi eux des nègres à demi-nus, des bédouins, capuchon sur la tête, et les jambes croisées sur le siège

ALEXANDBIE. FEMME FELLAH.

comme sur un chameau... Et ces fellahines, qui por-

tent leurs petits enfants à cheval sur leur épaule ! Ils sont drôles ces bébés, se cramponnant avec leurs petites mains brunes à la tête de leur mère, pour garder l'équilibre.

Ces beaux enfants vous regardent avec leurs grands yeux limpides et pleins d'innocence. Le cœur se serre, quand après les avoir caressés vous levez les yeux sur les hommes mûrs, les vieillards, au front desquels tous les vices de l'Islamisme ont imprimé leur marque indélébile. Il est affreux de penser que ces pauvres garçonnets iront se perdre dans ce bourbier infect. L'Islamisme, c'est le terrible cancer qui ronge l'humanité, un cancer dont on ne guérit pas. Le cardinal Massaïa me racontait, peu de jours avant mon départ, que, dans sa longue carrière de missionnaire, il n'avait converti que dix-sept musulmans ; et bien peu, parmi eux, restèrent vraiment chrétiens.

Il fallut bientôt nous arracher à ce coin de l'Orient si plein d'intérêt, le train qui devait nous porter à Suez chauffait déjà sur le large quai du port.

La Compagnie Péninsulaire Orientale anglaise met un train spécial à la disposition des voyageurs qui vont aux Indes et en Australie. On évite ainsi la traversée ennuyeuse du canal de Suez. Mais, pour nous désennuyer, elle nous procura le plaisir de quinze heures de wagon pour parcourir les 224 milles qui séparent Alexandrie de Suez ! La route traverse un pays plat, semé de villages indigènes, construits en terre et ombragés de dattiers.

A Kafr-el-Zayad nous traversons le premier bras du Nil et nous entrons dans le Delta ; puis, à Benha, le

second bras du fleuve, qui est large et offre dans cet endroit un ravissant panorama.

Quelle population ! la route misérable que nous longeons est couverte de gens affairés, qui vont et viennent à pied, ou bien montés sur d'affreuses cavales, et plus souvent encore sur des ânes, des chameaux et des buffles. On dirait que tous les habitants de l'Egypte se sont donné rendez-vous en ce lieu.

On dîne à Zagazig : la salle est assez propre, pareille à celles des gares de second rang en Europe, bien servie et bien éclairée. Mais... pas un seul chandelier ! les bougies étaient plantées dans des bouteilles ! L'Afrique protestait, encore une fois, contre la civilisation que lui impose l'Europe.

Je ne saurais dire à quelle heure et où commença le désert, car la nuit était tombée. Lorsque la lune se leva, elle éclaira des dunes de sable blanc. Il faisait si froid que je dus déballer mon manteau.

CHAPITRE III.

SUEZ — LE SINAÏ — LA MER ROUGE — LE BAB-EL-MANDEB.

Il faisait déjà tard quand nous arrivâmes à Suez, où on nous embarqua sur un misérable radeau que remorquait un affreux petit vapeur. Sur cette machine gesticulaient une dizaine d'Africains, affublés d'un costume indicible. On y avait entassé ensemble tous les voyageurs qui devaient s'embarquer sur trois navires, lesquels partaient le soir même : l'un pour Bombay (le *Nizam*), le second pour Calcutta, le troisième enfin pour l'Australie. Ces vaisseaux stationnaient en pleine mer : il fallut plus d'une heure pour les visiter tous; le nôtre était le dernier. La nuit était mauvaise; il faisait froid : un vent glacial engourdissait nos membres et nous faisait oublier que nous étions en Afrique. Jamais à Rome, au plus fort de l'hiver, il ne fait si froid.

Enfin nous montons à bord du *Brindisi*, qui chauffe déjà; nous croyions nos misères terminées : pas du tout — l'épouvantable radeau, sur lequel on nous avait chargés, devait retourner à Suez, pour chercher nos bagages. Il était onze heures et demie.... il ne revint qu'à quatre heures et quart. Grelottants, fatigués, nous dûmes passer, Mgr. Aiuti et moi, ces cinq longues

heures à mesurer le pont, sur lequel on avait éteint toutes les lumières, et à méditer sur le plaisir des longs voyages.

Le jour commençait à poindre lorsque nous nous mîmes au lit, et à sept heures du matin le *steward* vint nous réveiller pour le café.

La matinée était magnifique. Un grand feu pétillait dans la cheminée du salon....

Pouvoir dire qu'on a eu froid en Afrique, c'est déjà une chance pour le voyageur — cela donne du piquant à son récit. Mais grelotter dans cette fournaise que l'on nomme la mer Rouge : chauffer à grand feu ses membres engourdis, là, où les voyageurs demandent à grands cris un petit souffle de vent frais, c'est plus que de la chance — et je me résignai au rhume que j'attrapai.

Nous naviguâmes jusqu'au soir dans le golfe de Suez. Des deux côtés, on voyait la terre ferme. La côte d'Afrique s'étendait à droite, tantôt basse, tantôt hérissée de montagnes, hautes, déchirées, arides, que séparait de la mer une plage immense, déserte et semée de dunes sablonneuses : pas un arbre et pas un signe de vie. A gauche, le Sinaï, dans toute sa majesté, couronnait de ses cimes bleuâtres un rivage blanc, aride, sablonneux. Là, aussi, pas le moindre signe de vie.

Le Sinaï... que de grands souvenirs. Nous ne pouvons en détacher les yeux : nous cherchons à deviner entre ces cimes rocailleuses, celle sur laquelle Dieu nous donna la Loi. Quelle émotion que de saluer ces lieux célèbres!

A midi, le point marque 28°,41' de latitude nord et 32°,57' de longitude est.

Le temps passe vite en mer ; bientôt le soleil se couche. Le ciel, à l'Occident, prend une teinte jaune superbe, une teinte jaune d'or, sur laquelle se reflète, en violet, la silhouette crénelée de l'Afrique, une silhouette que, pareil à la coupole immense d'une église byzantine, couronne le sommet du Charib. Je chercherais en vain à décrire la majestueuse beauté de cette scène. Quel pinceau pourrait saisir et rendre la délicatesse de ce coloris souple et ondoyant, et gradué, où succédait l'orange brillant de l'horizon au bleu profond de la voûte du ciel toute parsemée d'étoiles.

La mer était phosphorescente : un sillon blanc dessinait au loin le chemin qu'avait parcouru le navire. Figurez-vous une longue traînée d'opale toute semée de diamants. La Méditerranée est belle la nuit. On dirait, quand on regarde la mer, qu'une nuée de vers luisants s'amusent à poursuivre le navire. — Eh bien, sur la mer Rouge, c'est presque la même chose ; mais ces vers luisants paraissaient gros comme le poing, quelquefois comme une assiette. Le flot même a un reflet semblable à de l'acier poli.

C'est un beau navire que le *Brindisi* — nous avons chacun une cabine spacieuse et aérée. — On n'y passe que la nuit : toute la journée nous restons sur le pont.

Samedi 18, l'Afrique nous accompagne encore, mais seulement comme un nuage lointain. Vers 2 heures, elle disparaît tout à fait, et nous ne voyons plus la terre. Il ne fait plus froid, nous approchons sensiblement du tropique.

Samedi matin, avant le lever du soleil, la mer apparut comme recouverte d'un carmin violacé ; l'écume était

couleur de sang. — Cette illusion d'optique nous amusait aussi quelquefois le soir, après le coucher du soleil, mais, alors, elle était à peine perceptible. Samedi matin, le phénomène avait pris une intensité exceptionnelle. Je puis donc affirmer que la mer Rouge est rouge. Elle a pourtant un aspect triste et morne. Les mouettes blanches nous avaient fidèlement tenu compagnie depuis l'Europe jusqu'à Alexandrie. Ici, pas un oiseau. La mer paraît aussi déserte que ses plages. En vain j'interroge les flots pour découvrir quelque groupe de dauphins, dont les gambades et les évolutions m'amusèrent tant de fois dans l'Archipel grec. Rien : l'œil se fatigue de ne rencontrer jamais que le ciel et les flots.

La mer est calme ; c'est à peine si on sent le mouvement du navire. Nous passons le Tropique dans la nuit du 19 au 20. On s'en aperçoit aussitôt. A peine sorti, le matin, sur le pont, je dus redescendre pour prendre un costume léger. L'air était énervant : une sorte d'engourdissement envahissait l'être. Au lieu des interminables promenades sur le pont, chacun préfère rester étendu sur sa chaise longue, dans les poses les moins classiques du monde. Je me sens pris aussi par cette paresseuse mollesse. Sans presque qu'on en ait conscience, le livre tombe sur les genoux et ceux qui ont le courage de tenir les yeux ouverts regardent les flots qui s'étendent à perte de vue à droite et à gauche. .

Dimanche matin, nous érigeons un autel dans le salon et Mgr Agliardi célèbre la sainte messe, à laquelle assistent seulement deux matelots Goanais. Presque tout l'équipage se compose d'Hindous musulmans et païens.

A onze heures, le capitaine fit un sermon aux passa-

gers et aux matelots protestants : le dimanche fut fêté par un luxe de toilette.

Le soir, de longs éclairs sillonnaient l'horizon : le lundi matin, une pluie abondante rafraîchit l'atmosphère et nous apporta une brise fraîche et légère qui, bien qu'elle eût pris naissance dans le Soudan central, n'en fut pas moins acueillie avec un enthousiasme général. C'est ainsi qu'en trois jours nous passâmes du froid glacial de Suez, à l'énervante atmosphère des tropiques.

Nous n'avions pas vu la terre depuis deux jours. Cette monotonie de la grande mer déserte fatigue l'imagination ; aussi entendions-nous souvent parler de la terre ferme, — demain nous reverrons les côtes de l'Arabie, nous passerons devant Mokka, la patrie du café ; après-demain à Aden on fera une promenade, on pourra débarquer pour quelques heures[1].

La brise bienfaisante, qui nous réjouissait tant, se changea peu à peu en un vent impétueux, qui nous donna une journée d'insupportable roulis.

Mardi matin, quand je sortis de ma cabine, le ciel, à l'Orient, était inondé de lumière et le soleil magnifique se levait au-dessus des montagnes de l'Arabie : à droite on voyait quelques îles africaines ; nous étions entre Assab et Mokka.

A l'horizon du sud, surgissaient les rochers pittoresques du Bab-el-Mandeb : nous y arrivons à une heure. Les deux rives se rapprochent subitement l'une de

[1] C'est le meilleur café qui nous vient de Mokka, ou qu'du moins porte le nom de cette ville. — La vraie patrie du café, c'est l'Abyssinie où il croît en abondance, à l'état sauvage. dans les forêts des environs de Kaffa.

l'autre. Au milieu, l'île de Périm forme comme un pont gigantesque entre l'Afrique et l'Asie. Nous passons entre l'île et l'Arabie : dix minutes après, le golfe d'Aden, large et immense, apparaît à nos yeux.

Le Bab-el-Mandeb ne ressemble à aucun des détroits que j'ai vus jusqu'à présent. C'est une porte, comme l'appellent si justement les Arabes : une porte qui sépare la mer Rouge de l'Océan. Le passage ne dure qu'un instant : à peine voit-on les deux rives se toucher que déjà elles fuient et s'éloignent rapidement : la mer, resserrée par des côtes hérissées, bouillonne et bondit furieuse. L'eau a changé de couleur : elle est verte, lumineuse et diaphane. Jamais je n'ai vu la mer si merveilleusement belle. Cet étroit passage est imposant, et, après trois jours passés entre le ciel et les ondes, cette terre, vue de si près, dans toute sa désolante nudité, a je ne sais quel charme que l'on ne peut décrire.

Longtemps, encore, nous voyons l'île de Perim couronnée d'une imposante bâtisse. Ce sont les casernes des Anglais qui l'occupent depuis bien peu de temps. On me raconta, au sujet de cette occupation, une histoire assez curieuse. L'amiral français dinait à Aden avec le commandant de l'escadre britannique et lui raconta qu'il avait reçu ordre de prendre possession de l'îlot de Perim au nom de son gouvernement. L'Anglais sembla ne pas apporter au fait grande attention; mais, à peine levé de table, il expédia une frégate avec ordres cachetés que le capitaine devait ouvrir en vue de Bab-el-Mandeb... et, deux jours après, lorsque les Français approchèrent de Perim, le drapeau britannique flottait déjà sur la cime du rocher.

Pendant qu'on me racontait cet épisode, nous fûmes assaillis par une pluie d'eau salée; le pont était couvert d'écume. — Ce coup de mer vint si inattendu, que toutes les cabines de gauche, dont les fenêtres étaient restées ouvertes, furent littéralement inondées. Je descendis au salon ; l'eau clapotait sous mes pas. Les dames désespérées emportaient leurs robes trempées d'eau salée, pour les étaler sur les tables et les chaises.

Le Bab-el-Mandeb pâlit de plus en plus, ses hauts rochers se fondent dans l'horizon bleuâtre. — Adieu la mer Rouge qui nous a donné, pendant cinq jours et demi, une bonne et honnête hospitalité. — Adieu aussi l'Afrique, qui sait si nous la reverrons encore à Guardafui ?

Nous côtoyons l'Arabie : de hautes montagnes s'alternent avec des plaines sablonneuses. Le vent est si fort qu'il est impossible de rester un moment debout sur la dunette : il coupe la respiration ; et, néanmoins. le navire avance sur la mer écumeuse, tranquille et sans roulis. Je dois reprendre mes vêtements d'hiver. La soirée est chaude, mais c'est une chaleur qui donne le frisson. Sur la Méditerranée, je passais une partie de la nuit à regarder les étoiles et la mer, — ici, à dix degrés de l'équateur, je dois m'envelopper dans un bon châle de laine.

Il faisait très obscur. Les étoiles brillaient d'un éclat que je ne leur avais jamais vu. Sur le beau ciel d'Athènes, elles m'avaient paru beaucoup plus grandes qu'ailleurs : ici, non seulement elles sont grandes, mais elles brillent si vivement que l'œil ne peut les fixer un moment... et, pourtant, le jour, le ciel n'est pas très

bleu. Il est bien loin d'atteindre cette intensité de

ADEN, NÉGRILLONS SOMALIS

couleur lumineuse qu'a le ciel de Naples ou bien celui de Grèce plus éclatant encore. Ici, il est pâle et presque toujours semé de petits nuages.

Vers 10 heures du soir, à l'horizon étoilé de l'Orient, apparaît une tache noire qui s'élargit, s'approche. Elle semblerait un fantôme effrayant, l'un de ces fantômes qui, dans les récits des navigateurs anciens, exaltent l'imagination et épouvante l'esprit. Bientôt ces vagues contours se dessinent plus nettement, un petit point lumineux apparaît sur son flanc, puis deux, et plus encore. C'est le rocher d'Aden; et lentement nous entrons dans le port.

Triste chance : car Aden était le point le plus intéressant de notre route : j'étais curieux de voir ce lambeau d'Afrique centrale planté sur la côte d'Arabie.., nous y arrivons la nuit. Il faisait si noir que nous n'apercevions, à travers les ténèbres, que les lumières qui éclairaient les maisons de la côte. Quelques barques s'approchent du navire. Avant qu'on eût le temps de faire descendre l'échelle, agiles comme des singes, deux magnifiques noirs, aux traits fins et pleins d'intelligence, grimpent à bord. Je fus le premier voyageur qu'ils aperçurent sur le pont; l'un d'eux vint à moi en riant de bon cœur :

— Good morning, sir!

— Good evening, my good boy, are you a Somali?

— Oh! yes, sir, me Somali and he Somali!

— Issa-Somali?

— Yes, sir, Issa-Somali. You, sir, Francez?

— No, my dear. I am not Francez.

— English?

— No!

— Italian?

— No.

— Ollandez? Portugez? Espagnol?

— No, no, dear, I am a Polak !

Ce mot-là n'entrait pas dans son vocabulaire; ses connaissances géographiques n'allaient pas aussi loin. Il répétait ce mot Polak, Polak, pour le graver dans sa mémoire et en assaisonner un jour quelque autre voyageur.

Pendant ce temps, un autre noir s'était mis à cheval sur la balustrade du navire. Il était un peu plus vêtu que son compagnon : une serviette blanche lui tombait sur le dos ; il faisait geste de plonger dans la mer ;

— Sir, me jump !

— Padrone, jump if you please,

— But no, sir, you give two shellings, and me jump.

— Oh ! my dear, for two shellings, I would jump mysetf...

C'est là tout ce que j'ai pu voir d'Aden. — Ils étaient drôles, ces jeunes noirs, gais et contents de vivre.

CHAPITRE IV

L'OCÉAN. — L'ILE DE MINICOY.

Dans le golfe d'Aden, la mer fut assez mauvaise. Jeudi, dans l'après-midi, le cap Guardafui apparut à l'horizon : nous contemplons jusqu'au soir cette pointe extrême de l'Afrique orientale et, pour la dernière fois, durant notre traversée, nous voyons le soleil se coucher derrière les montagnes du continent des noirs.

Nous entrons dans l'Océan Indien. De gros nuages sombres servaient d'arrière-plan. La mer était épouvantable et nous souffrîmes beaucoup pendant ces trois jours. Le vent était contraire et le courant aussi : celui qui passe entre l'Afrique et l'archipel de Sokotroa, que nous entrevîmes à peine à l'horizon du nord.

Le vent influe beaucoup sur la marche du navire. Dans les premiers jours de notre traversée nous faisions jusqu'à 308 milles (495 kilomètres) ; depuis que le vent est contraire, nous n'en faisons que 245 (394 kil.), différence de 63 milles (101 kil.) par jour, 4 kilomètres par heure.

Le temps commence à paraître long. Peu de passagers à bord ; un grand jeune homme en uniforme de

marin se promène sur le pont et fait l'important. Quoiqu'il porte l'habit des officiers, il ne prend pas part aux manœuvres et semble plutôt un passager. Tous les soirs, il nous fait de la musique sur un piano qui n'a jamais connu d'accordeur et exécute avec assez de précision Chopin, Mendelsohn et la sonate pathétique de Beethoven. Cela anime un peu les soirées. A notre grand étonnement, nous apprenons que cet adolescent est le médecin du bord. Un médecin de dix-huit à vingt ans, ce n'est pas rassurant pour ceux qui seront malades!

La veille de Noël, nous nous levons harassés de fatigue, toute la nuit nous avons été ballottés. On pouvait à peine demeurer dans son lit. Les dames ont toutes le mal de mer. Le petit médecin s'efforce en vain de leur porter secours. Nous n'avons fait que 234 milles.

Le jour de la veille de Noël fut bien dur, et pourtant que de beaux souvenirs occupaient mon esprit. L'enfance, la patrie, le foyer paternel... Je regardais le ciel pour y trouver l'étoile que je voyais là-bas : le ciel avait changé, il n'était plus le même. La Grande-Ourse familière à tous dans mon pays avait disparu, et d'autres étoiles que je ne connaissais pas brillaient, ici, lumineuses dans le ciel...

Noël fut triste aussi. Impossible de dire la sainte messe. On ne pouvait se tenir debout ; le pont semblait s'échapper sous nos pieds. Malades, nous restons étendus sur nos chaises longues et regardons en silence les flots qui s'élèvent en hautes crêtes écumeuses et viennent quelquefois se briser sur le pont. Le vent souffle toujours plus fort — le roulis va crescendo, la tête tourne.

L'Océan enflé reflétait les rayons perpendiculaires du soleil tropical et resplendissait de lumière. Le spectacle était grandiose, magnifique; on croyait naviguer sur des flots d'argent. Les vagues miroitent. L'arc en-ciel apparaît dans l'écume éclatante.

L'événement du jour, c'est la prise d'un petit poisson vivant. La pauvre bête est venue s'abattre sur le pont du navire.

La mer devenait de plus en plus mauvaise. Ce fut aussi la première fois que le mal de mer me fit vraiment souffrir. Jusqu'à ce jour, je l'avais éprouvé bien des fois. C'était une sorte d'assoupissement ou de demi-sommeil qui me prenait ; un sentiment d'engourdissement général, de repos ; dans cet état qui n'avait rien de pénible, étendu sur une chaise-longue, je jouissais de la vue de la mer, de l'air frais et vivifiant et même de ce balancement funeste qui causait tout le désordre. Mais, le jour de Noël, je souffris beaucoup d'un affaiblissement douloureux, général, avec un sentiment de malaise dans la tête.

Cinq jours de mauvaise mer nous avaient fatigués horriblement. Je me sentais brisé, comme après quelques jours passés en chemin de fer : je n'étais bon à rien. Aussi grande fut ma joie lorsque le dimanche matin, à mon réveil, je ne sentis plus ce balancement affreux. La mer s'était calmée.

Je me mis aussitôt à l'œuvre pour ériger l'autel au fond du grand salon. Mgr Agliardi célébra la sainte messe et nous rendîmes grâce au Seigneur de nous avoir conservés sains et saufs depuis deux semaines que durait déjà notre traversée.

La mer était belle, transparente, diaphane, et nous regardions avec admiration ces brillants jeux de lumière que l'on ne voit guère sous notre ciel tempéré. La bonne humeur revint avec le beau temps ; nous vîmes émerger des cabines de bonnes faces réjouies que nous n'avions pas aperçues jusqu'alors et le pont se peupla de nouveau de passagers.

La cuisine est abominable : on nous nourrit de conserves, de viande fade que l'on tire de ces boîtes en fer-blanc, qui forment des pyramides aux étalages des épiciers dans nos vieilles villes d'Europe ; et comme nous touchons au terme du voyage, c'est le fond des boîtes qui nous sert de régal. Cette nourriture me dégoûte si fort que je ne puis y toucher. Comme viande fraîche nous n'avons que du mouton (tous les matins on entend les bonnes bêtes crier à l'assassin) ; mais, après dix jours, ce mouton, trop gras, révolte nos pauvres estomacs. Quelquefois, on nous fait la générosité de tordre le cou à un dindon, maigre et dur comme les rochers du fond. C'est alors une grande fête. Pendant deux jours, je m'obstinai à ne manger que des harengs et des sardines, puis je dus retourner à l'éternel mouton.

La phosphorescence de l'Océan prend un autre aspect que celle de la mer Rouge et de la Méditerranée. Ici, le sillon que trace le navire paraît illuminé par un feu électrique qui viendrait du fond. C'est un bien beau spectacle.

Le bateau fatigue, certes, beaucoup moins que le chemin de fer, mais, à la longue, on sent la lassitude.

Les nuits surtout sont pénibles, car outre que l'on est sans cesse en mouvement, même si la mer est

tranquille, ce clapotement continuel de l'eau contre le navire, le grincement incessant de l'hélice fait que le repos est rarement paisible. Après deux semaines passées déjà en mer, nous comptons, tous les jours, combien de milles nous séparent de Ceylan, et nous cherchons à calculer l'heure à laquelle nous pourrons débarquer sur cette plage enchantée. Ce sera probablement jeudi à 6 heures du matin.

Mardi, l'Océan s'anime. Nous voyons de loin des bandes de poissons. De grosses bêtes gambadent sur les flots, pareils à des dauphins, mais elles semblent plus grosses. C'est peut-être une troupe de requins; des oiseaux passent au-dessus du navire. Nous rencontrons deux vapeurs; tout cela dit que les Indes sont voisines.

Vers 3 heures de l'après-midi, on signale la terre à l'horizon, et, une heure après, nous sommes en face de l'île de Minicoy, qui sépare les Lakdives des Maldives et fait partie, je crois, du groupe de ces dernières. Nous la côtoyons de si près que nous pouvons l'examiner à loisir. C'est un beau spécimen de ces terres de formation madréporique qu'on nomme communément les *îles de corail*.

De loin elle apparaît comme un immense bouquet de cocotiers émergeant de la mer. C'est un anneau de terre bas et étroit qui emprisonne un lac intérieur. Les eaux calmes et vertes du lac contrastent vivement avec le bleu profond de la mer, laquelle, enjambant parfois la mince barrière de récifs à fleur d'eau, vient se mêler écumeuse aux flots calmes et tranquilles du lac. Des voiles blanches le sillonnent, preuve évidente que l'île

est habitée. Sur la pointe qui regarde le sud et le levant s'élève un phare majestueux; près de lui, une maisonnette en pierre et quelques huttes assez grandes, au toit de paille; autour, une épaisse forêt, que dominent des massifs d'élégants cocotiers. Tout près du phare, une éclaircie permet d'apercevoir le lac intérieur. Cette île a un aspect ravissant, enchanteur. C'est pour la première fois que passe devant mes yeux cette végétation vierge et luxuriante des terres voisines de l'Equateur.

Le vent apporte jusqu'à nous l'odeur enivrante de cette masse de verdure. Nous avons les Maldives à droite, mais probablement nous ne les verrons pas. Elles sont beaucoup trop loin.

Quel coloris merveilleux prend le ciel au coucher du soleil! Rien ne saurait dépeindre la mollesse de ces teintes; c'est le jaune qui règne en souverain et non le rouge comme sur le ciel du nord.

Le jour, le ciel est loin d'avoir ce bleu profond, si beau de la Méditerranée, il est pâle, presque blanc, morne et triste. La nuit, il est très noir, les étoiles brillent d'un double éclat et le croissant de la lune a ses deux cornes tournées vers le zénith, comme on le voit quelquefois dans les images de la Vierge.

A 10 heures du soir, une pluie abondante, subite, inattendue, vient rafraîchir l'air, chaud et lourd depuis deux jours.

Le navire marche à raison de onze milles et demi à l'heure. Chaque jour, nous devons avancer nos montres d'un quart d'heure.

CHAPITRE V

L'ILE DE CEYLAN. — ARRIVÉE A COLOMBO. — ENTRÉE SOLENNELLE. — LA MAISON DE L'ÉVÊQUE.

Notre navire entra dans la rade de Colombo le 30 décembre, à 3 heures du matin. Un vacarme effroyable se fit entendre aussitôt : on commence à décharger les marchandises d'un côté et de l'autre à charger le charbon. C'était un chaos de voix, de cris, de hurlements. Naturellement il nous fut impossible de nous endormir de nouveau. J'attendis donc le jour et, m'habillant à la hâte, je montai sur le pont, où je trouvai Mgr le Délégué Apostolique, que ce tintamarre ceylanais avait aussi chassé de sa cabine.

Colombo, vu de la mer, ne présente pas un aspect très flatteur : la côte est plate, très basse. A droite, nous avons une jetée gigantesque, qui s'avance très loin dans la mer et protège le port contre les lames de l'Océan; des docks et un groupe de maisons modestes, que dominent quelques bâtisses de style européen ; tout ceci n'était pas fait pour donner une haute idée de la ville, qui ne paraissait être qu'une bien modeste bourgade. A droite s'étend à perte de vue une vaste forêt de cocotiers, de laquelle émergent des dômes et

des clochers. Ces arbres cachent sous leurs panaches flexibles une ville de cent dix mille habitants.

CINGALAISE CATHOLIQUE

Plusieurs gros navires stationnent dans le port ; plusieurs autres plus petits, et une quantité innom-

brable de ces barques cingalaises, longues, mais si étroites qu'elles sont munies d'un balancier, qui les empêche de chavirer et leur donne l'équilibre. Elles sont chargées de bananes, de cocos, et d'autres fruits succulents des tropiques, destinés à tenter la gourmandise des voyageurs presque tous encore endormis. Des marchands d'objets en écaille de tortue et de bagues à secrets ont déjà envahi le pont et s'y promènent guettant les passagers.

Vers 7 heures du matin, l'évêque, Mgr Bonjean, le futur métropolitain de Ceylan, accompagné des vicaires apostoliques de Kandy et de Jafnapatam vint à bord pour souhaiter la bienvenue à l'envoyé du pape. Toute la ville était en émoi et attendait l'arrivée du délégué apostolique. C'était un grand événement pour tous les catholiques, car, depuis les jours de saint François-Xavier, cette île déserte n'avait pas vu descendre sur ses plages fleuries un envoyé du Souverain Pontife.

On avait cru que le navire qui nous portait arriverait la veille (les vents contraires en avaient retardé la marche), et une foule immense avait stationné toute l'après-midi sur le quai, malgré la chaleur étouffante.

Il fallait donc que Mgr Aliardi contentât la dévotion de cette multitude et qu'il fît une entrée solennelle dans la ville. Nous dûmes donc rester sur le pont du navire jusqu'à 4 heures du soir. Le temps ne nous parut pas long. Les évêques et les principaux parmi les missionnaires vinrent nous tenir compagnie, et leur affabilité, leur conversation instructive et agréable, faisaient courir bien vite les heures.

Naturellement, nous les accablions de questions sur l'île et sa population.

Je mettais à l'épreuve la patience de ces bons mission-

FEMME TAMOULE CATHOLIQUE.

naires ; j'apprenais à distinguer les Cingalais des Ta mouls. Tout est intéressant lorsqu'on vient dans un pays si différent des nôtres, et plus intéressant encore

lorsque toutes ces choses vous sont expliquées par des personnes instruites et aimables.

Une surprise à laquelle j'étais loin de m'attendre : à peine arrivé dans le port de Ceylan, j'y trouvai des compagnons d'école : Mgr Sébastien Dalgado, prêtre indien goanais, avec lequel j'avais fait mon droit à l'université de Saint-Apollinaire de Rome, plus trois bons religieux Oblats : les Pères Bullig, Farbas et Boyer qui avaient fait avec moi leur cours de théologie à Rome. Pendant trois ans, j'étais assis en face de leur banc et nous nous regardions dans le blanc des yeux. Ils étaient magnifiques ces cours que faisait le R. Père Mazella, aujourd'hui cardinal. Nous eûmes donc bien des choses à nous dire ; qui aurait cru que nous allions nous rencontrer ici, sur une terre étrangère, si loin de Rome, si loin de notre patrie?

Je venais d'ordinaire aux cours de l'Université Grégorienne en compagnie du marquis Misciatelli et nous nous mettions, l'un à côté de l'autre, dans le banc réservé à l'Académie ecclésiastique. Misciatelli était grand et très gros, moi maigre comme un cocotier. On nous avait surnommés : *les vaches de Pharaon*.

Pour voir et pour comprendre combien Rome est vraiment le centre du monde, il faut y avoir fait ses études, il faut y avoir connu toute cette jeunesse des quatre Universités pontificales.

Dans les cinq dernières années, j'ai parcouru presque toute l'Europe — depuis Londres jusqu'à Constantinople — et dans chaque ville j'ai presque toujours trouvé quelque compagnon de Rome.

Mais ce qui me touchait toujours le plus vivement, c'était quand le dimanche, dans l'après-midi, à l'heure où tous les élèves des collèges sortent pour faire leur promenade au Pincio ou à la villa Borghese, ils entraient en passant dans l'église de Sainte-Marie du Peuple, pour faire une courte prière. J'aimais à m'y trouver alors. On y voyait, rassemblés autour de l'autel, des jeunes gens de toutes les terres du globe. A côté du blanc Européen se tenaient l'Arabe et le Chinois, l'Ethiopien et le nègre du Soudan, l'Américain et le fort Australien; dans ce temple, sous le pavé duquel reposent encore peut-être les cendres de Néron, se tenaient à genoux, aux pieds de Jésus-Christ, ces enfants de toutes les contrées dont le fier empereur, ennemi des chrétiens, n'aurait même pas osé rêver la conquête... Ces terres lointaines, le Christ les a courbées sous son joug pacifique. Quelle leçon pour ceux qui persécutent l'Eglise!... Mais revenons à Ceylan. Pendant que nous attendions sur le pont du navire que l'heure de la grande chaleur fût passée, les chrétiens, impatients de voir l'envoyé du Saint-Père, venaient dans de grandes barques et montaient à bord; tous venaient s'agenouiller devant lui, baiser son anneau épiscopal et recevoir sa bénédiction.

Les Pères apportaient de ravissants petits garçons couleur chocolat et leur faisaient baiser les pieds de Monseigneur. C'était touchant et pittoresque à la fois. Je pris sur mes genoux un gentil petit Martin de six ans, et il n'en paraissait pas décontenancé du tout.

Tandis que nous étions occupés avec ces bonnes gens, nous entendîmes retentir les sons d'un orchestre.

C'était une grande barque montée par des musiciens Cingalais, qui vinrent à bord. Ils portaient une bannière, sur laquelle était représenté l'apôtre saint Jacques, à cheval, vêtu en chevalier du moyen âge, le sabre levé au-dessus de sa tête. J'aurais été tenté de croire que c'était saint Georges, mais il n'y avait pas moyen de se tromper lorsqu'on voyait brodé en lettres d'or « saint James ».

Ces bons chrétiens exécutèrent avec assez de précision plusieurs morceaux que je connaissais bien, pour les avoir entendus jadis à Ems ou sur la plage d'Ostende... Un autre spectacle nous attendait de l'autre côté du navire : une sérénade tamoule. Des barques pavoisées s'avançaient lentement : une grande au milieu, entourée d'autres beaucoup plus petites et une musique étourdissante exécutée par des instruments indigènes, composée par des artistes tamouls, avec ces tons bizarres et saccadés, qu'on entend, en Orient, chez les derviches tourneurs, avec je ne sais quelle nuance douce et mélancolique. Ces barques se promenaient le long de notre navire et en faisaient le tour. C'était un spectacle tout nouveau que ces costumes incroyables où dominait le blanc, mais où se mêlaient diverses couleurs brillantes. Ce qui était excessivement comique, c'était une troupe de petits garçons, noirs et nus, qui, attirés par cette démonstration d'un genre nouveau pour eux, accompagnaient les barques sur de minces radeaux formés de trois grosses tiges de bambou. Ils s'y tenaient à genoux et battaient la mesure sur l'eau avec de longues perches qui leur servaient de rames. De temps en temps, ils plongeaient dans la mer. C'était d'un comique

que l'on ne peut décrire. Et puis les tours de force

FEMME TAMOULE DE HAUTE CASTE.

incroyables que faisaient ces gamins ! Quelquefois l'un plongeait la tête en bas et l'on ne voyait, à fleur d'eau,

que deux talons noirs ; un autre nageait sous l'eau dans la position d'un homme assis. Rien de plus réussi que cette sérénade tamoule.

Après midi, le nombre des curieux augmenta tellement qu'on ne put plus leur permettre de monter sur le pont, car ils l'encombraient et empêchaient de charger le charbon. Mgr Agliardi dut sortir plusieurs fois de sa cabine pour leur donner sa bénédiction, et ils se retiraient contents.

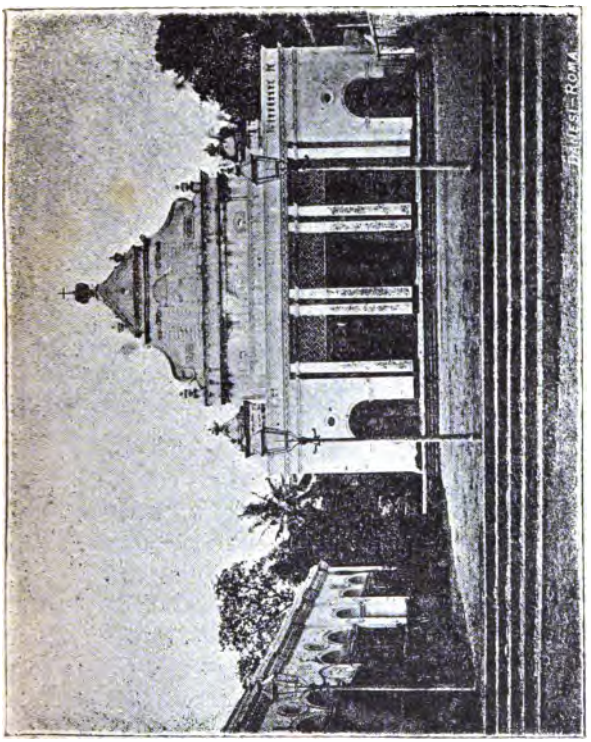
Les orchestres se succédaient. Imaginez-vous des Cingalais très peu habillés et des Tamouls vêtus de leur propre cuir jouant du Verdi et du Donizetti. la *Forza del Destino* et la *Favorita*, avec tambours à profusion, et tout cela dans un cadre de hauts cocotiers, et vous aurez une idée de la scène.

A 2 heures, les cloches se mirent en branle, leurs sons joyeux arrivaient jusqu'à nous.. Deux heures après, la barque du gouverneur, mise à la disposition des évêques, vint nous chercher à bord ; elle portait le pavillon anglais et le drapeau jaune et blanc du Souverain Pontife.

Nous prîmes place dans le canot et, entourés de barques innombrables qui portaient les chrétiens venus à notre rencontre, nous nous dirigeâmes vers le port. C'était une vraie fête exotique. Ces pauvres gens faisaient de leur mieux pour manifester la joie naïve que leur causait l'arrivée de l'envoyé du pape.

Une foule immense stationnait sur le quai, et tout ce monde se pressait pour voir de plus près le délégué. Au moment où je mis pied à terre, je crus qu'on allait me

jeter dans la mer. Je ne pus me dégager qu'avec peine de la foule.



ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ.

Un grand pavillon de verdure avait été érigé sur le quai et (ce fut une pensée vraiment belle) on l'avait pavoisé des drapeaux de toutes les nations du monde,

au-dessus desquels flottait l'étendard jaune et blanc du Souverain Pontife.

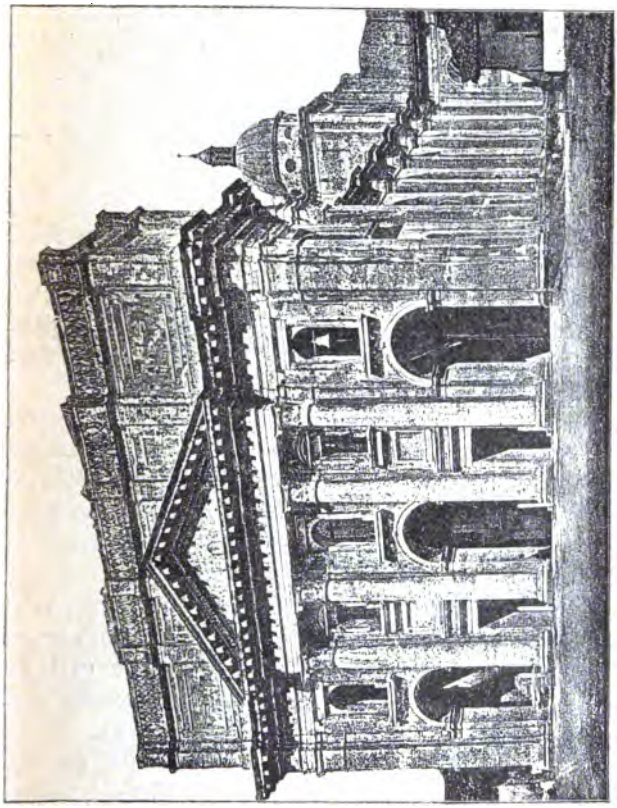
Le vicaire apostolique de Colombo présenta à Mgr Agliardi l'aide de camp que le gouverneur avait envoyé pour le complimenter, le consul de France et les autres personnes de distinction; le délégué prit place sur le trône ayant à sa droite les évêques, à sa gauche Mgr Aiuti et moi, et on lui donna lecture d'une adresse en anglais, à laquelle il répondit. Je faisais peu attention aux paroles de l'adresse, car le spectacle que j'avais devant moi était trop intéressant. C'était tout un pavé de têtes noires rasées ou coiffées d'un chignon; et tout cela remuait et criait. Ce fut une affaire sérieuse que d'arriver aux voitures. Le gouverneur avait envoyé la sienne à Monseigneur, et cela m'amusait beaucoup de voir la correction d'une livrée anglaise émerger de cette foule noire et peu vêtue.

C'est en vain que je chercherais à dépeindre l'originalité naïve de ce décor; la plume ne saurait rendre ni la simplicité enthousiaste de ce peuple ni son aspect bienveillant, sympathique, ni ce cadre tropical, luxuriant, dans lequel se mouvaient tous ces gens.

Nous avancions lentement, suivis de toute la foule qui poussait des hurrahs frénétiques. Quoique l'on eût fait arroser les rues, un nuage de poussière nous enveloppa bientôt. Pour éviter la poussière et la foule, les cochers essayèrent de prendre le trot : tout ce monde nous suivit en courant. Il fallut ralentir de nouveau et nous prîmes une bonne heure pour faire le trajet du port à la cathédrale.

Les rues étaient ornées de festons en feuilles de pal-

miers, tressées avec un art tout indien. Un arc de



LA CATHÉDRALE DE SAINTE-LUCIE A COLOMBO

triomphe de verdure s'élevait devant chaque église. Les tulipiers, aux abords de la route, étaient garnis de grappes

de jolis enfants, qui se tenaient perchés jusque sur les toits des maisons.

A l'entrée de la place, sous un pavillon, Mgr le délégué apostolique et les évêques revêtirent leurs habits pontificaux, et on alla processionnellement à la cathédrale, à la porte de laquelle Mgr Bonjean fit un discours en latin, auquel Mgr Agliardi répondit; la cérémonie se termina par un salut solennel.

La foule sur la place et dans l'intérieur de la cathédrale était incroyable, et, ce qui me frappait le plus, c'était l'absence presque absolue de la police. Il y avait quelques agents pour la forme, mais ils avaient peu à faire; et pas un accident, pas le moindre désordre dans cette agglomération d'hommes, dont beaucoup étaient venus du centre de l'île!

Les païens et les musulmans nous regardaient aussi; pour eux, c'était un spectacle. Plusieurs s'introduisirent jusque dans la cathédrale. Un vieux mahométan, à force de coups de coude, était parvenu jusqu'au pied de l'autel, et il faisait des signes de croix, comme il en voyait faire aux autres.

A peine étions-nous rentrés chez l'évêque que voici le cloître de l'évêché envahi par la foule, surtout par les enfants; tous voulaient voir le délégué du pape, et ils ne demandaient pas à le voir, ils l'exigeaient comme leur droit.

C'était drôle et touchant, en même temps, de voir toutes ces bonnes gens qui circulaient librement dans la maison de leur évêque, comme s'ils eussent été chez eux; beaux types aux traits fins et presque européens, les Cingalais, avec leurs peignes en écaille de tortue;

les Tamouls, avec leur[illegible]

CINGALAIS [illegible]

blanc, attaché par une [illegible]
qu'aux chevilles, formant [illegible]

civilisés y ajoutaient une petite jaquette de forme européenne qu'ils portaient sur le corps nu. Ils étaient beaux et bien faits; les enfants surtout étaient ravissants. Figurez-vous les plus beaux types de ces jeunes Napolitains qui font les délices des peintres, aux traits fins et pleins d'intelligence, au visage couleur chocolat, qui regardaient, en souriant, d'un air franc, honnête. Cette couleur sied bien à leur gentil visage. Ils avaient tous un air modeste.

La porte de Monseigneur était littéralement assiégée. Je voyais la mienne s'entr'ouvrir quelquefois, une grosse tête noire y paraissait, puis elle se cachait; venait ensuite une paire d'épaules luisantes, et peu à peu entrait un hindou.

— Que veux-tu, mon ami? demandais-je.

— Mais, rien du tout, mon père.

— Pourquoi donc es-tu venu?

— Mais pour vous regarder, mon père! *To look on you, father.*

Je compris bien alors que j'étais ici l'éléphant de la foire, et je me résignai.

Mgr Aiuti avait une fenêtre qui donnait sur un balcon : elle était toujours garnie de têtes curieuses.

Il y a dans l'île de Ceylan 202,100 catholiques. Il suffit de faire une tournée dans la ville pour voir combien la religion agit, même sur l'extérieur des hommes. Les Cingalais et Tamouls, païens ou musulmans, ont dans la physionomie je ne sais quel cachet sauvage. Leurs yeux ont un regard sombre et mauvais. Les chrétiens, au contraire, ont un regard franc et loyal, un visage épanoui. On les distingue aisément dans la

foule ; on ne se trompera jamais. Regardez l'indi-

CINGALAIS CATHOLIQUE.

gène, et vous direz de suite s'il est catholique ou païen.

CHAPITRE VI

CATHOLIQUES ET PAÏENS. — ASPECT DE LA VILLE.
LE NOUVEL AN. — POPULATION.

La ville de Colombo est très intéressante : les mauvaises rues sont bordées de cabanes, sous les verandas desquelles on installe des boutiques d'un type antédiluvien. Une foule de gens circulent dans ces rues. Tous semblent très occupés à ne rien faire. Ils sont vêtus du pagne légendaire, dont la longueur varie selon la caste.

Les belles rues n'ont rien de commun, avec ce qu'en Europe nous appelons une rue. On dirait plutôt les allées d'un beau parc. Sous une végétation luxuriante. où prévalent toujours les cocotiers, les tulipiers et les beaux bananiers, sont semées de jolies maisonnettes entourées de portiques. Ravissante est la perspective de ces rues, pleines de peuple qui circule joyeusement.

C'était la veille du nouvel an. Nous terminâmes l'année qui s'achevait par un service solennel à l'église. L'évêque de Kandy officiait. La grande cathédrale était remplie de peuple. Le crépuscule cachait la couleur de ces hommes et je me figurais que j'étais en Europe... Ce fut un moment émouvant, les enfants entonnèrent en

chœur de leurs voix argentines : — *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis !* — Ma pensée se tourna vers tous ces pauvres païens, qui ne goûtent pas encore les bienfaits de la foi...

Le soir, les évêques vinrent, à la tête de tous leurs missionnaires, souhaiter la bonne année à l'Envoyé du Pape. Il y avait des vieillards à barbe blanche, qui, depuis trente-six ans, ont travaillé à implanter la foi dans cette île si belle, trop idolâtre encore. Il y avait de jeunes adolescents. Il y en avait de blancs et de noirs. C'était chose touchante que le zèle des jeunes gens et chose intéressante que le récit des vieillards. L'un, le plus ancien peut-être, était arrivé sur un petit voilier en doublant le cap de Bonne-Espérance, avec plusieurs confrères. Après quatre mois de traversée pénible, ils aperçurent de loin les palmiers de Ceylan, mais ils ne purent descendre, car le voilier se rendait à Madras. De Madras, par terre, ils vinrent à Tuticorin et prirent une barque pour passer à Ceylan. Ils avaient, avec eux, quatre jours de provisions : du riz. Le vent était contraire : ils naviguèrent neuf jours.

Un évêque raconta que, lorsque, tout jeune prêtre, il arriva aux Indes, par égard pour les idées de ses paroissiens, il devait dire la Sainte Messe les pieds nus et, qu'une fois, s'étant avisé de mettre des souliers, il risqua d'être chassé de l'église par ses ouailles !

Oh ! tous ceux qui méprisent les missionnaires devraient venir les contempler à l'œuvre. C'est facile de critiquer, assis près d'un bon feu, mais pourrait-on voir sans émotion ces jeunes gens de vingt-cinq ans, qui quittent leur famille, leur foyer domestique, qui les

quittent pour toujours, pour vivre dans ces pays lointains, au milieu de peuplades à demi barbares, sous un ciel de fièvre, sous ce soleil brûlant et vivre souvent dans une pauvreté extrême... renonçant à toutes leurs habitudes, et, plus encore, à toutes leurs affections. Je le demande à ceux qui méprisent ces pauvres missionnaires — auraient-ils le courage de suivre leur exemple ?...

Pour inaugurer l'année 1887 — je célébrai la Sainte Messe, chez les Frères des Ecoles chrétiennes, qui ont à Colombo un bel établissement. Deux jeunes novices servirent la Messe. L'un d'eux était Tamoul et l'autre Annamite. Ce jour ramena ma pensée en Europe, vers les miens, ma famille, mon pays, vers tous les bons amis que j'avais laissés à Rome... J'examinai ensuite, avec un vif intérêt, de magnifiques travaux de dessin, de peinture et de cartographie, exécutés par les élèves indigènes de l'école des Frères : jamais petits Européens n'auraient été capables d'un tel luxe de patience. On me montra par exemple une image du Christ enfant, copiée sur une gravure, mais avec une telle précision, que je dus l'examiner deux fois, pour me convaincre que c'était un dessin à la plume et non pas une gravure.

Je ne dirai rien sur les castes. On en a beaucoup parlé ; j'aime mieux avouer franchement que je n'y comprends rien. Tout ce que je sais, c'est que le pagne, qui, chez les castes supérieures, traine presque à terre, devient plus court, chez les castes inférieures et finit par se réduire presque à rien du tout.

Je traversais le quartier habité par les catholiques. On venait de toutes parts pour nous saluer gaiement. Ces jolis petits garçons, couleur chocolat, se jetaient dans nos bras. Pour tout vêtement, ils n'avaient qu'un rosaire, et des bracelets d'argent aux mains et aux pieds.

Le dimanche, pour aller à l'église, on les barbouille de blanc, avec de la farine de riz, pour les rendre plus beaux. Ils sont si câlins, ces petits bonshommes et ils aiment tant à être caressés ; on les aime beaucoup : l'évêque de Kandy me disait que les orphelinats ne sont pas nécessaires. S'il y a un petit orphelin, quelque bonne famille l'adoptera toujours, et cela, malgré la pauvreté extrême, car on est très pauvre à Ceylan et les familles sont presque toujours nombreuses.

Une espèce de phylloxera, l'*Hemileia vastatry*, détruit le café, qui était la ressource principale du pays et a réduit à la misère beaucoup de familles jadis très aisées.

Mais revenons à ma promenade : je voulais voir la plage. J'en fus peu satisfait, il n'y a pas de marée; quelques petits crabes solitaires se promènent sur le sable ; très peu de coquillages, quelques petits bivalves, des débris de cônes et d'olives. On me dit que les tortues abondent.

Nous traversons la ville : des maisons basses et très modestes, toujours entourées d'arbres : beaucoup de fleurs; des tulipiers en abondance, de belles amaryllidées; des bignonias aux grandes fleurs violettes, des lantanas variées, une aristolochia aux fleurs bizarres et de belles variétés de croton.

Partout beaucoup de terrains vagues — des lacs, des marais couverts de nénuphars en fleurs.

— Comme c'est beau, m'écriai-je, cette route ouverte dans la forêt!

Les branches des arbres s'unissaient et formaient au-dessus de notre tête une voûte de verdure, de feuilles de cocotiers !

— Mais c'est une rue de la ville, me dit-on, nous sommes tout près de la cathédrale.

— « Comment, une rue ? on n'y voit que des arbres !

Il y a des huttes sous cette verdure. Au fond, toute la ville ressemble à une immense forêt. Elle doit être vraiment d'une étendue prodigieuse pour loger de la sorte plus de cent mille habitants : cinq mille sont catholiques.

Les gens du peuple ont l'air très propres. Il est rare de voir des haillons dégoûtants : les gens sont toujours lavés, avec les cheveux peignés avec soin. Quelle différence avec la saleté repoussante des musulmans d'Alexandrie !

Les vieux Cingalais portent des favoris, qui sont drôles avec leur costume. Il est très rare d'en voir qui portent des souliers et, s'ils en portent, ils ne savent pas marcher. L'habit européen leur va mal aussi. Ils perdent leur belle prestance, deviennent gauches, ridicules. Il faut dire, à leur avantage, que ceux qui s'en affublent, sont encore peu nombreux. Un jeune homme, qui veut faire le dandy, commence toujours par porter des souliers, le plus souvent beaucoup trop grands.

L'île est peu peuplée sur un espace presque aussi grand que la Belgique et la Hollande ; il n'y a que deux millions d'habitants à peu près.

Les chrétiens aussi tiennent beaucoup à leurs castes : quand j'adressais la parole à un des enfants de l'école,

WÉDAS SAUVAGES.

ou lui demandais son nom, ses compagnons ne manquaient jamais d'ajouter : — « He is of the highest state

ou « of a very high state ». Autant que j'ai pu comprendre, l'ancienne division traditionnelle n'existe plus que subdivisée en plus de cent castes différentes. Il faut être très habile pour démêler tout ce gâchis.

Malgré son bon climat et sa végétation luxuriante, l'île, comme je l'ai dit plus haut, est assez mal peuplée: les habitants sont nombreux aux abords de la mer, mais le centre est couvert de forêts qui donnent encore refuge à l'éléphant. C'est là aussi que vit une petite peuplade sauvage — les Wédas — qui sont les derniers restes des autochtones de ce charmant pays. Ils en étaient jadis les maîtres ; — aujourd'hui ils sont réduits à cette affreuse misère.

CHAPITRE VII

ÉGLISES ET ÉTABLISSEMENTS. — CINGALAIS ET TAMOULS.

Le temps était très chaud : tous les jours, le ciel se couvrait de nuages, mais il ne pleuvait pas. Ce n'était pourtant pas une chaleur accablante, au contraire, je me sentais la tête fraîche et légère ; je n'éprouvais nullement cette indomptable paresse, qu'on sent à Rome, dans le fort de l'été.

J'aimais beaucoup à visiter la ville et, à mesure que mon œil s'habituait à son aspect original, étrange, elle me paraissait plus jolie. Cette forêt tropicale semée de maisonnettes, ces longues allées ombrageuses, verdoyantes, dans lesquelles circulait une foule multicolore, a un charme impossible à décrire.

L'évêque de Jafna, Mgr Mélizan, me conduisit par une belle et fraîche matinée au sanitarium des Frères des Ecoles chrétiennes, situé dans un site ravissant, au bord de l'Océan. J'admirai les belles plantes du jardin, j'allai chercher, dans tous les coins, mes vieilles connaissances des serres de l'Europe... Un des Frères me montra, comme on montrerait, chez nous, une serre de bananiers ou d'ananas, la plus grande rareté du jardin :

quelques maigres têtes de choux et des haricots. Que de soins pour faire pousser ces plantes, et combien on les admirait!.. Personne ne voulait jeter un coup d'œil sur les plants d'ananas, qui, dans les coins du jardin, faisaient l'office de mauvaises herbes ; ni sur les brillantes orchidées qui grimpaient au tronc des figuiers, couverts aussi de lianes, de bignonias superbes. Encore une fois, ici, il faut s'écrier : nul n'est prophète dans son pays — pas même les ananas... — il faut d'ailleurs avouer qu'ils sont bien loin d'avoir cette saveur, cet arome délicieux, qu'ont les ananas cultivés de nos serres.

De chez les Frères, nous allâmes visiter l'hôpital. Il me frappa vivement : dans un parc immense étaient disposées de petites et confortables maisons, unies entre elles par de longs portiques. Chaque maison est destinée à une maladie spéciale ; l'air y est pur, salubre... Combien on s'y sent plus à l'aise que dans nos hôpitaux d'Europe, où l'atmosphère est nauséabonde. Des religieuses franciscaines, vêtues de blanc, desservaient ce bel établissement et y entretenaient un ordre et une propreté admirables. La Supérieure, Mme de Guigné, nous raconta que les médecins, presque tous protestants, traitent les sœurs avec le plus grand respect et cherchent à rendre leur œuvre plus facile. Que de soins elles prodiguent à ces pauvres malheureux, et que de conversions, que de baptêmes administrés aux mourants!

Un vieux païen racontait, plein de joie, qu'on l'avait déjà baptisé, mais, ajoutait-il, j'ai oublié le nom qu'on m'a donné... — Jean! cria en riant la bonne religieuse.

Combien de misères rassemblées dans ce lieu! la

lèpre, l'horrible éléphantiasis... L'évêque de Jafna consolait un pauvre jeune homme lépreux, il le touchait, lui prodiguait des soins; cela me faisait frémir.

L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

J'emportai une bonne impression de cet hôpital de Colombo et, en le quittant, je pensais à ces mornes ré-

duits, où l'on soigne les malades en Europe, réduits dont le nom seul fait frémir les pauvres gens.

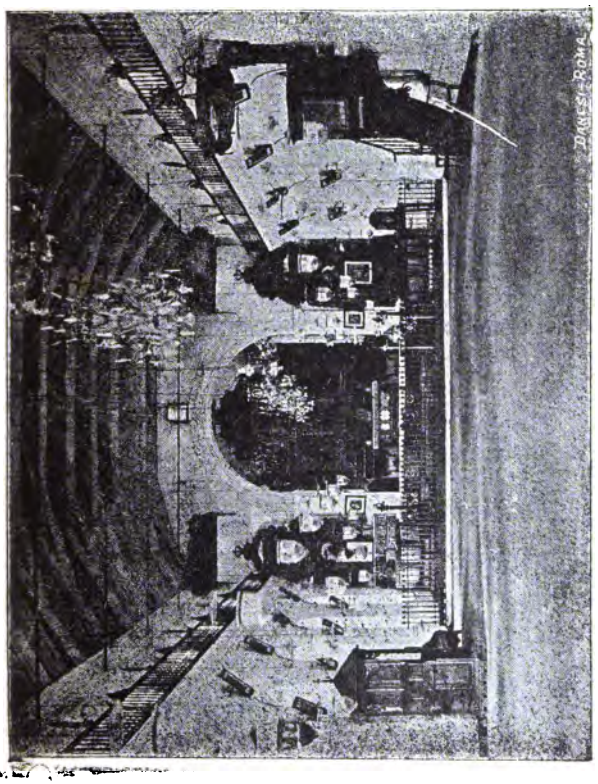
Un jeune médecin nous proposa de voir le musée de l'école de médecine : il était intéressant. J'y pus examiner un herbier qui contenait toutes les espèces de thé et de quinquina cultivées à Ceylan.

Ces deux visites, et puis le séminaire, nous prirent toute la matinée.

Le soir, Mgr Agliardi fit avec Mgr Bonjean une tournée dans la ville. Mgr Aiuti et moi montâmes en voiture avec eux. Le musée attira notre attention particulière; il est riche en produits de l'île. M. Corbet, le directeur, dont j'avais beaucoup connu le frère, en fit les honneurs au Délégué apostolique, avec une amabilité exquise. Puis nous traversâmes des jardins de cannelle. Je me figurais que la cannelle était un arbre semblable au laurier : c'est une pousse de deux mètres de hauteur tout au plus, que l'on coupe, chaque année, et qui donne chaque année des rejetons nouveaux. Ces jardins de cannelle ont tout à fait l'aspect des verts pâturages de mon pays, sur lesquels les aulnes noires croissent en abondance.

La promenade se termina par une visite à une petite église paroissiale, où le peuple reçut le Délégué avec grand enthousiasme. Il y avait quelque chose de touchant dans ces démonstrations populaires, un cachet sincère. Mais il y avait aussi quelquefois de quoi s'égayer : il y avait des choses qui, pour un Européen, sont d'un ridicule sans pareil : notre équipage d'aujourd'hui par exemple : savoir un beau landau attelé de deux grands chevaux noirs ; derrière se tenaient droits et corrects deux pale-

freniers, en livrée blanche et... pieds nus : le cocher vêtu et chaussé de même. A côté du cocher, sur le



INTÉRIEUR DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

siège, un jeune page de dix-huit ans ; superbe Tamoul, d'une des plus hautes castes du pays (tout ce qu'il y a

de plus aristocratique)... sans culotte, un long drap blanc retenu par une ceinture d'argent, avec jaquette noire sur la peau nue; nu-tête et naturellement pieds nus... Nous traversions, dans cet accoutrement, la foule qui poussait de frénétiques hourrahs ! et il fallait garder tout son sérieux...

Que voulez-vous ? Chacun a ses habitudes : pour ces Cingalais, nos usages, nos coutumes sembleraient peut-être aussi drôles que les leurs nous le semblaient à nous.

En sortant de l'église, on voulut lire à Monseigneur une longue adresse en cingalais, mais heureusement on en fit grâce et on se contenta de la lui présenter.

Quelques pas plus loin, nous trouvâmes la route barrée par un concert d'un genre tout nouveau. Deux groupes de femmes, assises en cercle à terre, tenaient un énorme tambour bas, sur les pointes de leurs pieds, et le battaient du plat de leurs mains, sur un rythme saccadé. Pour que la peau demeurât plus tendue, elles tenaient sous la caisse du charbon ardent. Monseigneur dut s'arrêter un moment pour jouir du plaisir nouveau que lui avaient ménagé ces bonnes gens. C'était une musique très bruyante et sauvage, mais pas désagréable.

Tout l'après-midi de mardi (4 janvier) se passa à visiter les églises, nous en fûmes vraiment émerveillés. Les églises catholiques sont les plus beaux monuments de la ville et il y en a de vraiment magnifiques, qui pourraient figurer avec honneur dans les grandes villes de l'Europe. La cathédrale dont j'ai déjà parlé, dédiée à sainte Lucie, la patronne de Ceylan, n'est pas encore ter-

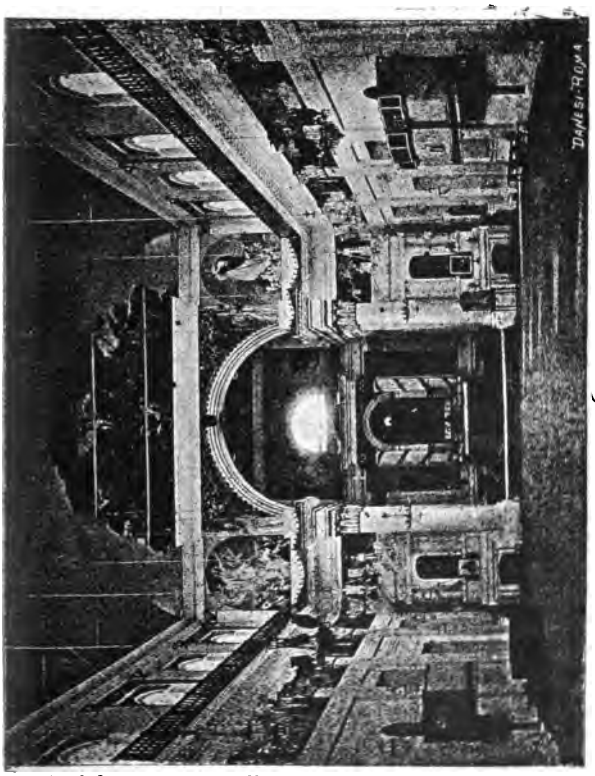
minée, mais elle est immense, avec une large façade gracieusement inspirée par celle de Saint-Pierre de

COLOMBO. L'ÉGLISE DE SAINT-JACQUES.

Rome... Puis viennent Saint-Jacques, Saint-Joseph et beaucoup d'autres encore. Je mentionnerai particulière-

ment Saint-Joseph, qui est une des plus gracieuses églises que j'aie vues. Je regrette infiniment de ne pouvoir prendre des vues photographiques de toutes, car il serait intéressant de faire connaître, en Europe, ces superbes monuments de la patience et du dévouement des missionnaires. J'engageai beaucoup l'évêque à faire dessiner toutes ces belles églises et d'en offrir un album au Saint-Père, pour son jubilé. Combien cela le réjouirait de voir le catholicisme si profondément enraciné dans cette île si lointaine, qu'on appelle la perle de l'Océan ! et quelle consolation de voir la foi de ce bon peuple, de voir son enthousiasme. Les églises étaient pleines, la foule recueillie au moment où Mgr le Délégué donnait la bénédiction. Et puis, quand nous sortions, quels cris et quels hourrahs ! Il n'y a que les Indiens qui sachent crier si fort ! Et les pétards qu'on brûle sur notre passage ! Souvent j'ai les yeux pleins de sable. On nous serrait quelquefois de si près, que je devais user de toute ma force pour me frayer un passage, et le contact de ces peaux nues et humides, n'était certes pas une chose très agréable. Tambours et pétards, c'est la sauce indispensable à chaque fête de Ceylan. Les plus enthousiastes nous tiraient presque à l'oreille des coups de pistolet. Les chevaux se cabraient, bien que les palefreniers les tinssent au mors. Nous traversions un quartier exclusivement chrétien : comme de raison, les fusillades se répétaient à chaque pas : Mgr Agliardi crut plus prudent de descendre de voiture et de continuer la route à pied. De robustes garçons firent la chaîne autour de nous ; des poules effarouchées nous tombaient entre les jambes. Je manquai d'écraser un pauvre petit pous-

sin, qui voulait à tout prix se réfugier sous ma soutane. D'autres durent marcher sur la malheureuse petite bête



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAINT-JACQUES.

Toutes ces démonstrations m'amusaient beaucoup... Il fallait faire son possible pour garder son sérieux, mais ces bonnes gens étaient enchantés. Ils s'accro-

chaient aux portières du carrosse et exprimaient leur joie d'une manière souvent originale :

— Tout était sombre, jusqu'à présent, pour moi, mais désormais, je verrai toujours clair ! disait à l'évêque un vieillard tamoul.

Beaucoup de touristes ont certes pu mieux connaître que moi cette île de Ceylan ; ils ont eu plus de temps et plus de loisir pour la visiter ; mais peu, j'en suis certain, ont été autant que moi en contact avec le peuple et peu ont vu ces ravissantes scènes populaires auxquelles j'assistais tous les jours. Le peuple, c'est ce qui m'intéresse le plus dans mes voyages.

Les habitants de Colombo et de toute l'île de Ceylan, sont de deux races différentes : les Cingalais et les Tamouls. Les Cingalais s'y sont portés par immigration. Quel fut leur pays d'origine ? On l'ignore, car cette race, peu nombreuse, ne se rencontre nulle part sur le continent asiatique. Ils peuplent le sud de Ceylan, et malgré qu'ils soient moins nombreux que les Tamouls, ce sont eux qui dominent à Colombo. Ils sont de petite taille, bien faits, avec le visage régulier, doux et sympathique. Mais ils ont l'air efféminés. Les jeunes garçons ont des airs de jeune fille.

Leur caractère répond aussi à leur extérieur : ils sont faibles. Leur costume se compose d'un drap dont ils font une espèce de jupe et d'une courte jaquette de drap noir, souvent sur le corps nu, quelquefois sur une légère chemisette de laine. Les cheveux longs sont ratt[illegible]chés sur la nuque par un grand peigne d'écaille, qui [illegible] le signe distinctif de leur nationalité. Leur couleur

varie entre celle d'un blanc très hâlé et celle du chocolat... mais ils voudraient être blancs. En se mariant, ils cherchent toujours la femme la moins brune possible... ils poudrent leurs bébés pour les rendre plus jolis et la plus grande insulte qu'on leur puisse faire, est de les appeler : *Black fellow.*

Les Tamouls sont les conquérants de l'île. Ils y vinrent de l'Inde, où ils sont encore très nombreux dans les provinces qui environnent Madras. Ils sont les habitants exclusifs du nord de Ceylan, et dans le sud ils sont mélangés avec les Cingalais. Grands, forts et robustes, ils ont le teint beaucoup plus noir. Ils arrivent même quelquefois à la couleur du nègre, mais leur traits sont fins, délicats et presque féminins, quand ils sont jeunes. Leur taille est svelte et élancée, ils ont de très beaux yeux, une expression douce et sympathique. Leur caractère est plus énergique et plus décidé que celui de leurs voisins cingalais. Leur costume se compose d'un drap toujours blanc, qui, retenu par une ceinture d'argent, forme une jupe comme chez les Cingalais. Le soir et le matin, lorsqu'il fait frais, ils portent sur les épaules une longue écharpe blanche frangée, qu'ils savent draper, avec un art pittoresque et gracieux : le jour, lorsqu'il fait chaud, ils ont le torse nu et ne portent jamais de chaussure. Leur chevelure épaisse est d'un noir magnifique, très soigneusement peignée et retombe sur leurs épaules en un long et élégant chignon. Ils se tiennent très droits, ont une démarche noble et dégagée.

Je donne aux Tamouls la préférence sur les Cingalais : ils ont un air plus ferme et plus martial. Les Cin-

galais sont trop peu hommes. Mais les Européens qui connaissent le pays ne sont pas tous de mon avis. Beaucoup aiment mieux les Cingalais, parce qu'ils sont plus civilisés peut-être. Quant à moi je déteste ces Ceylanais qui s'affublent d'habits européens et se donnent de grands airs à cause de vêtements qui les rendent burlesques. Le costume du pays leur va bien et ils ont tort de l'abandonner.

La mission de l'île de Ceylan fut confiée, en 1577, aux Frères Mineurs de Saint-François, à la suite de la guerre heureuse que le vice-roi portugais des Indes, le duc Constantin de Bragance, avait faite au roi de Jafna. C'est donc au Portugal, que revient l'honneur d'avoir porté à Ceylan la foi catholique. L'œuvre des Pères franciscains prospéra si bien, que, en 1602, ils ne pouvaient suffire à la besogne; et l'évêque franciscain de Cochin, venu dans l'île en qualité de Visiteur apostolique, appela les Jésuites, qui s'étaient établis depuis quelque temps dans l'île de Manaar, laquelle touche presque à Ceylan. De concert avec l'Archevêque de Goa, l'évêque de Cochin divisa le pays en deux grandes missions : il garda celle du sud pour son Ordre et céda celle du nord à la Compagnie de Jésus.

Cette division existait encore, il y a peu d'années; seulement les Ordres avaient changé. Les Oblats de Marie avaient pris la place des Jésuites; et les Bénédictins Sylvestrins celle des Franciscains. Les Sylvestrins, enfin, se voyant trop peu nombreux, pour satisfaire aux besoins des fidèles, demandèrent au Saint-Père d'amoindrir leur mission et le sud de l'île fut di-

visé en deux vicariats apostoliques : celui de Kandy,

BANQUIER DE LA CASTE DES CHETTYS.

qui leur fut conservé, et celui de Colombo, que vinrent desservir les PP. Oblats du vicariat de Jaffna.

La journée d'aujourd'hui (5 janvier) est la dernière de l'existence de ces trois vicariats, car, demain matin après la messe solennelle, Mgr le Délégué Apostolique proclamera au nom du Saint-Père, l'institution de la hiérarchie ecclésiastique dans l'Inde... ces vicariats seront érigés en diocèses, Colombo en métropole de l'île. Il présidera ensuite le premier Synode provincial de Ceylan. Ce sera une journée mémorable... une journée qui fera époque dans l'histoire de l'Eglise de l'Asie et donnera une vigueur, une impulsion nouvelle à l'œuvre de l'évangélisation dans cette immense Péninsule cisgangénique. Cette œuvre est commencée, elle a poussé déjà de vigoureuses racines et j'ai foi qu'avec la grâce de Dieu elle finira par un triomphe complet.

CHAPITRE VIII

LE SYNODE DE COLOMBO. — DÉPART POUR KANDY. — RÉCEPTION A KANDY. — VISITE AU TEMPLE DE BOUDDHA.— PAUVRETÉ DES MISSIONS. — L'ÉVÊQUE ET LE PACHA. — LA CAMPAGNE. — DISTRIBUTION DES PRIX.

Le 6 janvier 1887 fut un grand jour pour les catholiques de Ceylan et de l'Inde entière ; elle vit le couronnement de l'œuvre de saint François-Xavier. Le grand disciple de saint Ignace avait jeté, sur cette terre, la semence de la foi et, aujourd'hui, cette île magnifique recevait comme un don du Saint-Père, une organisation religieuse régulière, celle de tous les autres pays catholiques de la terre. Par une coïncidence touchante et imprévue, ce fut le jour de l'Epiphanie, fête de la Vocation des Païens à la foi, que cette ère nouvelle était inaugurée.

La messe solennelle fut célébrée pontificalement par Mgr Pagnani, vicaire apostolique de Kandy. Le Délégué apostolique assistait sur un trône, à la droite de l'autel. Mgr Aiuti et moi, nous étions à ses côtés. En face, sur une estrade, siégeaient les évêques... La foule était immense : les grandes nefs de la cathédrale ne pouvaient la contenir et les alentours, la place devant

l'église, étaient semblables à une fourmilière. On se pressait, on cherchait à tout prix à s'approcher de la porte ou d'une fenêtre basse, pour jeter un regard dans l'intérieur du temple. Tous les chrétiens de la ville et des alentours étaient venus naturellement, et, avec eux beaucoup de païens qu'attirait cette pompe inaccoutumée.

Après la messe, fut célébrée la session publique et solennelle du premier Synode provincial de Ceylan, présidée par Mgr Agliardi, qui l'ouvrit par un discours éloquent et ému. Mgr Aiuti donna lecture du Bref pontifical qui érigeait en archevêché le vicariat apostolique de Colombo, et en évêchés ceux de Kandy et de Jaffnapatam ; je proclamai ensuite les actes du Synode et un *Te Deum* d'actions de grâce termina cette imposante cérémonie.

Tout le monde se retira le cœur plein d'émotion. Sur cette terre vouée au paganisme depuis des siècles, des milliers d'années, nous proclamions le règne de Jésus-Christ !

Dans l'après-midi. nous partions pour Kandy. Le Gouverneur de Ceylan, Sir Arthur Hamilton Gordon, avait eu l'amabilité de mettre à la disposition de Mgr Agliardi son wagon-salon ; nous voyageâmes donc confortablement sans trop souffrir de la chaleur. Le trajet est de quatre heures seulement, à travers un pays magnifique. Partout des forêts, des rizières d'un vert resplendissant. Peu de maisons, car les habitations se tiennent cachées à l'ombre des cocotiers. Les cocotiers et les bananiers règnent partout par le nombre. Il n'y a pas de grande variété de palmiers : outre le coco, beaucoup d'aréquiers dont les

noix sont mâchées par les indigènes, enveloppées avec un peu de chaux dans une feuille de poivrier-bêtel. A

FEMME KANDYENNE DE TRÈS HAUTE CASTE.

l'ombre ces arbres étaient beaux, mais là où le soleil brûlait leur feuillage, ils étaient maigres et pâles. Quel-

quefois, on pouvait apercevoir au loin un chamaerops, un talipot[1], avec ses larges feuilles et son immense hampe de fleurs ; ou des caryota [2], si gracieuses dans nos serres et si vilaines ici, couvertes de tradescantia et d'autres plantes parasites.

A mi-chemin commence la montée et un admirable panorama de montagnes se déroule devant nous. La végétation change d'aspect. On ne voit plus de rizières que dans le fond des vallées ; le coco devient beaucoup plus rare. C'est le bambou qui règne en souverain.

A Kadagafiana, première paroisse du diocèse de Kandy, les chrétiens reçoivent à la gare Mgr Agliardi et lui présentent un bouquet de roses. La rose ici, c'est une fleur exotique, elle vient d'Europe et sa culture demande beaucoup de soins. Aussi l'apprécie-t-on beaucoup plus que ces magnifiques fleurs du pays, qui étaient pour nous étrangers d'un si grand intérêt.

De vastes plantations de cacao, de café de thé et de Chinchona, s'étendent sur les collines à gauche. Je vis avec plaisir qu'on cultivait l'arbre à quinquina, au lieu de le détruire comme on le fait encore au Pérou, où l'on coupe les arbres dans les forêts, pour les mieux dépouiller de leur précieuse écorce.

La réception, que l'on fit à Kandy au représentant du Saint-Père, ne fut naturellement pas aussi grandiose que celle de Colombo, car la ville est petite et il y a moins de chrétiens ; mais elle fut enthousiaste.

Une grande foule suivait la voiture, et j'y reconnus

[1] Corypha umbraculifera.

[2] Caryota urens.

un bon nombre de païens, à la sale peinture blanche qu'ils ont sur le front. Des arcs de triomphe s'élevaient

GRAND CHEF KANDIEN.

dans la rue que devait traverser notre cortège. Ils étaient très jolis, ingénieusement tressés en feuilles de

cocotier et ornés de grosses grappes de noix. Nous descendîmes de voiture sous l'un d'eux, et Monseigneur fut conduit à la cathédrale sous le dais, que portaient deux chefs indigènes et deux colons, dont les ancêtres étaient venus jadis de l'Europe.

Les deux chefs cingalais portaient le costume national ; ils avaient de petits sabres au manche d'argent ciselé, qui auraient ravi nos amateurs d'antiquités artistiques. Les lames étaient mauvaises.

Ici aussi je trouvai un jeune prêtre, que j'avais beaucoup connu à Rome : M. Corbet, élève du Collège de la Propagande. Il s'empara de moi tout de suite, pour me faire voir les beautés de la ville.

Vendredi matin, nous allâmes visiter le célèbre monastère bouddhiste. On peut le faire ici, sans nul inconvénient. Ce sanctuaire renommé, possède une *relique insigne* — une dent du Bouddha...

Pauvre Bouddha, quelles généreuses mâchoires possédait-il pour approvisionner de ses dents sacrées tous les sanctuaires des Indes et de la Chine !

Bien avant l'entrée, le voisinage du temple est annoncé par une magnifique balustrade en pierre qui tourne autour du lac, au bord duquel est bâti l'édifice.

Deux rangées de mendiants, d'aveugles et d'infirmes, se tenaient devant la porte précisément comme devant nos églises de campagne. Un homme se présenta et nous introduisit poliment dans l'enceinte. Tout le long du bâtiment principal courait une frise, sur laquelle étaient représentés les tourments de l'enfer. Un de ces lugubres tableaux montrait un homme crucifié et deux démons

l'écartelaient à coups de hache. Un détail m'amusa beaucoup : en Europe on peint le diable en noir, ici, où les hommes sont noirs, plus ou moins, cela blesserait leur amour-propre et tous les diables de cet enfer illustré, que j'avais devant moi, étaient verts ou bleus.

On nous introduisit dans une pièce, qui servait de vestibule à la fameuse chapelle de la Dent et l'on nous dit très poliment qu'il fallait attendre un instant. Je ne fus pas fâché de ce retard, qui me donnait le loisir d'observer un peu les choses autour de moi. La chapelle était ornée des figures connues des dieux et des personnages mythologiques indous, tous peints en jaune sur les murs. Une porte en bronze fermait le sanctuaire. Elle était recouverte d'une tenture. L'entablement de la porte est en ivoire merveilleusement travaillé. A droite et à gauche un tronc pour les aumônes et deux autels recouverts de fleurs fraîches et odorantes, de celles que les Anglais appellent : *Temple-tree*.

Un jeune garçon debout sur le balcon tirait d'une coquille de Triton des sons faux, discordants, monotones. De pauvres gens entraient dans la chapelle et apportaient des écuelles de riz, que les bonzes emportaient dans l'intérieur du temple : d'autres, et en plus grand nombre, venaient avec des fleurs, qu'ils déposaient sur un des deux autels, après avoir jeté leur aumône dans le tronc et joignant les mains, faisaient une espèce d'acte d'adoration avec un air de dévotion qui faisait mal au cœur...

On ne souffrait nullement de notre présence, au contraire on nous jetait des regards bienveillants... En somme ils avaient l'air honnête, ces malheureux!

On vint nous appeler, et nous entrâmes dans ce lieu si saint pour les bouddhistes.

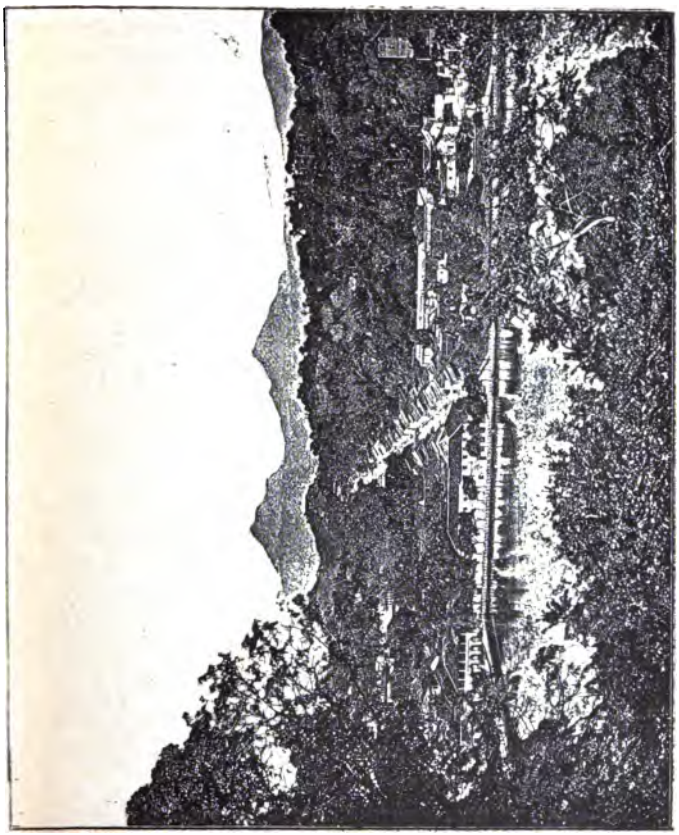
C'est un petit réduit voûté, absolument comme la chapelle de la Flagellation à Sainte-Praxède de Rome. Une grille de gros barreaux de fer, la sépare en deux, fermée par un cadenas de dimensions énormes. Derrière la grille une châsse ruisselante d'or et de pierreries ; elle a la forme d'une cloche.

Devant la grille, des deux côtés d'un autel recouvert d'une couche de ces mêmes fleurs artistement arrangées, se tenaient deux bonzes, vêtus de satin jaune, qui répondaient poliment à toutes nos questions. Le réduit n'était illuminé que par quelques cierges de cire.

J'en sortis le cœur navré... Quels bons chrétiens feraient ces malheureux ! Et pour les convertir, souvent il faudrait peu de chose. Ce qui manque aux Missions, ce ne sont pas les hommes fervents et dévoués, Dieu en suscite toujours : la France et l'Italie donnent, tous les ans, une pieuse légion de missionnaires... Mais c'est l'argent qui manque ; l'argent pour fonder les écoles, les hôpitaux, les stations, les églises. Si chaque mission pouvait disposer d'un millier de francs de plus, qui lui serviraient à donner l'instruction catholique à quelques enfants de plus, si l'on pouvait fonder beaucoup d'orphelinats, toutes ces populations si bonnes, si sympathiques, ne seraient plus plongées dans les horreurs du paganisme !

Il faut rendre cet hommage à la France, qu'elle seule fournit au denier des Missions les trois quarts de son budget : les autres pays du monde ne donnent qu'un quart seulement !

Si chaque dame catholique voulait sacrifier une fleur,



VUE GÉNÉRALE DE KANDY.

une seule de sa toilette de bal... si chaque jeune homme renonçait à un petit plaisir, une fois par mois seule-

ment... combien d'âmes ils donneraient au ciel en ajoutant un sou au denier des Missions !

Oh ! comme on comprend peu le malheur de ces gens !

A propos de la ferveur que montrent les païens et les musulmans, lorsqu'ils font leur prière, je me souviens d'une jolie anecdote :

Un évêque, que je connais beaucoup, dînait un jour chez un pacha en compagnie de plusieurs autres ecclésiastiques et de hauts fonctionnaires turcs. Je n'étais malheureusement pas de la partie, car j'avais négligé de me faire présenter à ce dignitaire ottoman.

L'heure sonna pour la prière et le vieux Turc, s'excucusant auprès de ses convives, s'agenouilla sur un tapis et invoqua le Dieu de Mahomet.

La prière terminée, il se remit à table et étant de bonne humeur, ce jour-là, il dit à l'Evêque :

— Monseigneur, vous autres catholiques, vous prétendez que votre religion est meilleure que la nôtre... et si je vous prouvais le contraire ?

— Excellence, lui répondit l'évêque, nous tenons que la religions catholique est seule bonne et vraie ; que la vôtre ne vaut rien du tout...

— Ah ! dit le Turc, en riant... et si je vous démontrais le contraire, qu'en diriez-vous, Monseigneur ?

— Je demanderais simplement, Excellence, qu'après vos arguments on écoutât les miens.

— Mais oui, assurément, si toutefois vous pouvez en trouver.

Le débat devenait intéressant :

— Voyons, Monseigneur, commença le Pacha : les

catholiques, lorsqu'ils prient, les prêtres surtout, ont-ils des distractions!

— Assurément, ils en ont très souvent.

— Messieurs, veuillez noter ce que dit Monseigneur... Ont-ils aussi quelquefois des tentations?

— Oui, ils en ont, et plus peut-être dans la prière qu'ailleurs.

— Notez, Messieurs, ce que dit Monseigneur! Et maintenant, écoutez : J'ai été élevé depuis ma tendre enfance dans la stricte observance des lois de Mahomet. Jamais, je n'ai manqué à l'heure de la prière et, messieurs, je puis vous assurer que, jamais, en priant, je n'ai de distractions. Quand je prie, je ne pense qu'à Dieu seul; je ne comprends même pas, qu'en priant on puisse penser à autre chose. Quant à la tentation... jamais, je n'en ai eu. N'est-ce pas, Messieurs une preuve bien évidente, que notre foi est meilleure que celle des catholiques?

— Pas tout à fait, répliqua le prélat.

— Auriez-vous donc encore quelque chose à dire?

— Assurément, si vous le permettez,

— Je vous en prie, s'écria le Pacha.

— Veuillez donc m'expliquer, Excellence, d'ou viennent ces distractions, malheureusement fréquentes?

— Ah? c'est bien clair, c'est le diable.

— Messieurs, notez ce que dit son Excellence! Et qui nous tente quand nous prions?

— Mais c'est toujours le diable?

— Oui, c'est le diable... et dans quel but, nous fait-il tout ceci?

— Mais c'est bien simple : il veut vous arracher au ciel et vous traîner avec lui en enfer.

— Messieurs, notez ce que dit son Excellence !... écoutez maintenant : nous autres, nous sommes enfants de Dieu, destinés à jouir de la patrie céleste, aussi le diable fait-il tous ses efforts pour nous en arracher : il nous distrait, il nous tente, il est infatigable pour nous arracher au culte vrai de Dieu. Mais, vous autres, malheureux, qui êtes déjà à lui, se donnerait-il la peine de vous tenter encore ?...

Le vieux pacha se mit à rire :

— Cette fois-ci, Monseigneur, vous m'avez bien vaincu : une autre fois, je chercherai des arguments plus forts.

Et c'est bien vrai : rarement vous verrez les bouddhistes ou les mahométans se détourner lorsqu'ils font leur prière. Qui ne comprendrait pas le fond de la chose, serait édifié de voir leur attitude. En effet, le diable ne les tente pas, car c'est lui qu'ils adorent au lieu d'adorer Dieu !

Du sanctuaire, nous passâmes au couvent. Dans une salle à demi obscure, comme le sont tous les temples des Indiens, on nous montra une vitrine remplie d'objets appartenant au culte. Le plus intéressant, était une petite armoire en argent, en forme de tryptique, qui renfermait une statuette du Bouddha en cristal de roche. Il est remarquable que les sculpteurs hindous donnent à tous leurs Bouddhas la même physionomie.

Après avoir inspecté plusieurs autres édifices curieux et dépendant du temple, nous longeâmes en voiture le lac bordé de charmantes maisonnettes, entourées de

verdure et de fleurs. De gigantesques poinsonias étalaient

JEUNE CHEF KANDYEN.

leur feuillage d'un rouge éblouissant. Puis nous fîmes

un tour dans la campagne. Le site était ravissant, la vue s'ouvrait à chaque instant nouvelle, tantôt sur la ville. que nous dominions, tantôt sur les montagnes. Quelle végétation ! J'y passais en revue toutes les merveilles de nos serres d'Europe, qui remplissent ici l'office de mauvaises herbes : les francisceas, les hauts daturas aux immenses calices blancs, le Mimosa pudica, que j'avais toujours cru être un arbre du genre des acacias et qu'à ma grande surprise, je trouvai un humble arbuste rampant. De beaux plants d'ananas croissent sous les racines des arbres et des lantanas partout, à profusion, aux petits bouquets de fleurs jaunes, blanches, roses et violettes. Cette plante a été importée depuis dix ans seulement de l'Australie, sa patrie, et elle s'est si bien acclimatée, à Ceylan, qu'on serait bien aise aujourd'hui de pouvoir s'en défaire.

Dans l'après-midi, grande fête, à l'occasion de la distribution des prix aux élèves des écoles. Elle commença à trois heures. Des jeux d'enfant l'inaugurèrent : celui qui gagnait à la course, ou bien d'une autre manière, avait en récompense... un paquet de pétards, dont il faisait un usage immédiat. Figurez-vous le beau vacarme ! La distribution des prix se fit dans la salle de l'école. Quand nous y arrivâmes, toute *la haute société* de Kandy occupait déjà les places réservées : peu de blancs, beaucoup de mulâtres et de Cingalais. On joua la comédie... avec programmes imprimés sur soie ; puis un artiste cingalais, pas plus noir qu'un Napolitain, dit une romance comique. Il chantait admirablement et aurait fait bonne figure en Europe.

Quand nous quittâmes la salle, la cour de l'Evêché

était remplie de monde : on tirait des feux d'artifice ; amusement favori des habitants de l'île. J'étais placé à une fenêtre du premier, qui dominait toute cette cohue. C'était un spectacle dont on n'a pas l'idée en Europe,

LA CATHÉDRALE DE KANDY.

qu'une fête populaire ici. Les fusées partaient au milieu de cette foule, illuminée par des feux de Bengale rouges, verts, bleus. Des fontaines de feu jaillissaient de grosses tiges de bambous et retombaient en pluie d'étincelles sur le dos nu des spectateurs. C'étaient alors des rires, des cris, des sifflements (on siffle ici pour témoigner sa joie). Quelle gaîté, quel vacarme ! je n'ai pas vu

de peuple plus criard. Crier et brûler des pétards, c'est le plus grand bonheur.

Je renonce à décrire cette féerie cingalaise, car nous n'avons rien, dans notre bonne vieille Europe, qu'on puisse y comparer. J'en jouissais de bon cœur, car je savais, par expérience, que l'on ne jouit de tous ces plaisirs-là que tant qu'on n'est pas encore fatigué du voyage. Vient vite la lassitude, et l'on regarde ensuite, sans intérêt, les scènes qui amusaient si franchement dans les premières semaines...

CHAPITRE IX

LE JARDIN BOTANIQUE DE PARADINIYA
LE CLIMAT. — SALVATION ARMY. — LE PAMAZAN

La grande merveille de Kandy, c'est le jardin botanique de Paradiniya. Il est situé à une demi-lieue de la ville. J'y passai la journée de samedi. Je ne cherchera pas à en faire un tableau, car une sèche nomenclature botanique ne saurait naturellement pas donner l'idée de cette exubérance végétale. Tout ce qu'il y a de beau sous le ciel tropical est réuni ici sous un immense bouquet. Qu'on se figure une de nos serres chaudes de l'Europe, occupant un espace de 150 acres et tous ces arbres, que nous cultivons avec tant de soin, élevant à une hauteur prodigieuse leurs branches robustes : de gros troncs, recouverts d'orchidées brillantes, et de lianes de toutes les grandeurs, depuis le fil mince et couvert de petites feuilles, qu'on aperçoit à peine sur l'écorce du palmier, jusqu'aux tiges fortes comme les cordages d'un navire, d'autres enfin qui surpassent en grosseur le tronc des arbres leurs supports.

Les superbes Saeforthia tenaient sans nul doute le premier rang parmi les nombreuses variétés de palmiers hauts, élancés, le feuillage plus vert et plus beau que

celui de leurs congénères. D'autres palmiers avaient le tronc, jusqu'au sommet, recouvert de forêts parasites, dont les espèces nombreuses et variées, donnaient, çà et là, à une belle orchidée, l'hospitalité de leur ombre fraîche et toujours humide.

Mais les plus beaux spécimens du jardin botanique étaient, sans contredit, de gigantesques bouquets de bambous géants[1], dont les tiges pourraient presque faire l'office de colonnes... et un arbre merveilleux dont les immenses racines à fleur de terre, disposées dans un désordre étrange, présentent un aspect fantastique. C'était pourtant un de nos vieux amis, non seulement l'ornement si commun de nos serres, mais l'espèce que chaque bonne vieille cultive sur sa fenêtre, l'arbre à caoutchouc, le *Ficus elastica*, aux larges feuilles luisantes.

L'exemplaire que nous admirions, gros comme un chêne qui a vécu cinq siècles, n'avait, au dire du jardinier en chef, que trente-cinq ans d'existence.

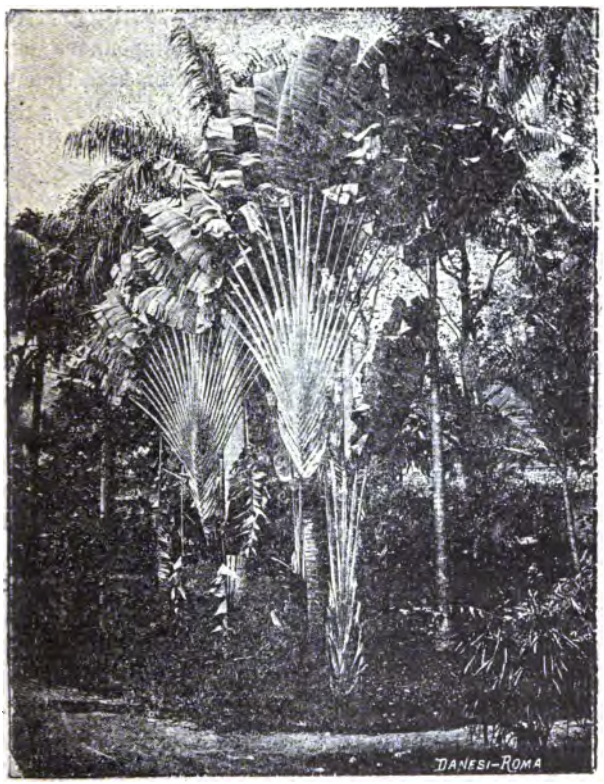
Nous en avions un dans la serre de mes parents, le plus grand que j'aie vu en Europe; il avait bien soixante-dix ans et couvrait de ses rameaux flexibles tout le mur de la serre; mais, bien qu'il fût deux fois plus âgé que le géant de Paradeniya, je ne crois pas que son tronc ait dépassé 70 centimètres de circonférence.

Quand on voit cette végétation, si puissante et si belle, on perd l'amour du jardinage : que de soins et combien de travail, pour élever chez nous des plantes chétives!

Quand nous nous arrachâmes au charme de ces ficus

[1] Dendrocalamus giganteus.

géants, qui laissaient pendre de leurs branches, en



PAPADENIYA, L'ARBRE DU VOYAGEUR.
(Ravenala Madagascarensis.)

guirlandes écarlates, des touffes de cactus, notre atten-

tion se porta sur un groupe de grands arbres de l'espèce des figuiers.

Leur cime était couverte de chauves-souris, grosses comme des chats. Elles s'y tenaient cramponnées par leurs pattes de derrière, pendues la tête en bas. Quand nous les arrachions de leur paisible repos, elles prenaient le vol, en poussant de petits cris, décrivaient un cercle au-dessus de notre tête, et allaient de nouveau prendre leur position.

Je sortis émerveillé de ce paradis botanique : en quelques heures, j'avais passé en revue toutes les merveilles de cette flore tropicale, qui avait eu une si large part dans les beaux rêves de ma jeunessse, quand l'imagination, dépassant les brouillards de l'enfance, emportait ma pensée vers ces pays lointains. Combien de fois, contemplant une orchidée brillante, une jeune plante précieusement tenue sous le vitrage d'une serre, j'avais cherché à reconstruire en mon esprit tout ce faste de la création que j'ai aujourd'hui, éclatant devant moi.

Kandy est un des sites les mieux partagés du monde : à une végétation tropicale sans pareille, cette ville de 20,000 habitants (dont plus de 2,000 catholiques) joint un climat tempéré. Nous sommes dans la saison chaude et pourtant, hier, je suis sorti à midi, en me garantissant seulement des rayons verticaux du soleil. A l'ombre, il n'y avait que 21 degrés Réaumur. A Colombo, à la même heure, il serait impossible de sortir.

Je préfère pourtant Colombo, avec ses chauds paysages et ses maisons cachées sous une végétation moins variée mais plus forte, plus puissante. Oh ! que les soirées

sont belles. L'atmosphère tiède et saturée des émana-

LE TALIPOT EN FLEUR.
(Corypha Umbraculifera).

tions de toutes ces fleurs a ce calme doux et solennel

que je n'ai jamais trouvé que sous le ciel du nord. C'est chose difficile à comprendre; mais vraiment ces pays brûlants ne sont pas sans ressemblance avec les terres du nord, où l'hiver tient la nature glacée pendant six mois et plus. A chaque instant, j'en étais surpris. Cette nature tropicale me présente tant de scènes, qui évoquent, le souvenir des contrées lointaines, où la terre, en ce moment, est toute blanche de neige. C'est que le court été des régions froides, est un effort que fait la nature, et la végétation, si longtemps engourdie, se réveille vigoureuse, pleine de sève. Elle jouit de ces quelques mois de vie, comme l'enfant qui jouit de quelques heures de vacance.

En Italie, et dans le midi de la France au contraire, en ces pays où l'on chante un éternel printemps et qui, selon moi, n'ont jamais de printemps, la nature semble blasée, fatiguée, on dirait qu'elle soupire après le blanc linceul de neige. La végétation y est toujours vivante, mais d'une vie paresseuse et passive. La fougue y manque, l'activité, l'ardeur.

Jamais dans le midi de l'Europe, je n'ai vu ces soirées si belles, qui versent dans l'âme un calme délicieux et l'élèvent vers Dieu, qui créa la nature. Ces belles soirées d'été, que j'avais tant *aimées* je ne les connaissais plus, depuis que j'avais quitté les climats du Nord. Je les retrouve ici sous le ciel des tropiques. Pas le moindre souffle de vent. De grands vers luisants voltigent au-dessus de l'herbe verte et humide des prairies qui paraissent semées d'éblouissantes étoiles... rarement quelque oiseau interrompt le silence ou quelque insecte s'éloigne en bourdonnant. L'horizon prend une teinte

jaune, dorée; la lumière du soleil qui s'affaiblit est si claire et si diaphane, qu'elle donne à la verdure un éclat plus vert et plus brillant encore. Puis, soudain, la nuit arrive, sans crépuscule. Non, les belles nuits d'Athènes, ne donnent qu'une bien faible idée du brillant des étoiles à Ceylan.

Passons maintenant à la prose, à l'inexorable prose. Ceylan a aussi son Armée du Salut (*Salvation Army*). Ses soldats sont plus ridicules encore qu'en Europe : pour *sauver* probablement Tamouls et Cingalais, ils ont adopté leur costume. Ils parcourent la ville pieds nus, trouvent convenable le pagne et la ceinture et ajoutent simplement au costume national une casaque de drap rouge, blouse de garibaldien, avec une inscription jaune, en Cingalais, sur la poitrine et un grand S jaune sur les épaulettes. Ils sont d'un grotesque impayable. Je rencontrai une compagnie affublée de la sorte, ayant à sa tête une jeune généralesse anglaise ou américaine. Plusieurs femmes indigènes la suivaient. Un grand jeune homme blond et blanc portait sur la tête un immense tambour.

Les indigènes se moquent d'eux. Ces gens-là connaissent peu les peuples orientaux barbares ou demi-barbares. Ils respectent l'Européen. La race blanche aura toujours du prestige chez les gens de couleur. Souvent, on haïra le blanc, mais on le respectera. Sa supériorité s'impose. Mais que l'Européen s'avise de prendre le costume oriental, on le considérera comme un géant déchu, comme un homme qui abdique ses droits légitimes, qui renonce à sa supériorité; sans compter

que, sous cette livrée, il sera toujours gauche et ridicule.

Quand Mgr Agliardi a fait son entrée solennelle à Colombo, toute l'Armée du Salut était rangée, en ordre de bataille. Ils battaient vaillamment leur tambour de guerre. C'était un défi à l'adresse du Délégué apostolique.

Autre détail intéressant. Le Ramazan devant être inauguré par une procession solennelle, les musulmans s'adressèrent au maire de Kandy pour faire abattre les arcs de triomphe qui avaient été élevés dans les rues pour l'arrivée du Délégué apostolique.

Ils devaient porter une espèce de pagode ornée de lampions et ces arcs les gênaient beaucoup. Le Conseil municipal répondit qu'ayant autorisé les catholiques à les élever, c'est l'évêque qui en disposait.

L'Evêque, ayant appris indirectement la chose, donna ordre de les satisfaire sur-le-champ, s'ils venaient présenter leur requête ; mais ils ne vinrent pas, et choisirent pour leur procession un autre itinéraire que le chemin accoutumé. Je crois qu'ils n'osèrent pas demander, pour ne pas s'exposer à un refus, car ils sont très débonnaires, ces musulmans de Kandy.

Le soir, nous dînâmes chez le gouverneur de Kandy, M. Tompson Sharpe. Quoi qu'il fût protestant, comme c'était un samedi, il nous offrit un dîner maigre. C'était de sa part une délicatesse que nous appréciâmes beaucoup. Le Gouverneur occupe le palais des anciens rois cingalais ; le salon est orné de curieuses sculptures. Nous y trouvâmes une société peu nombreuse mais aimable et distinguée.

CHAPITRE X

FRANCESCO RETROUVÉ — VISITES — LA PLAGE
LE JUBILÉ SACERDOTAL DU SAINT-PÈRE — LES BOURLICAS
DÉPART DE CEYLAN — LES CORBEAUX

A notre retour de Kandy, nous trouvâmes à Colombo, devinez qui?... Francesco !...

Le pauvre homme, après nous avoir si fâcheusement perdus à Caserte, était retourné à Rome tout confus. On le railla; mais il ne voulut pas s'avouer vaincu. Attendre le départ d'un autre steamer anglais l'eût trop retardé; il eût risqué de ne plus nous trouver à Colombo. Il se rendit donc à Marseille, s'embarqua sur un vapeur des Messageries françaises qui partait pour la Chine, et le voici de nouveau avec nous !

Il maudit la mer : à Port-Saïd, un farouche désespoir s'était emparé de lui et il avait déjà repris son bagage pour retourner en Italie; mais l'honneur était en jeu, il se recommanda donc à son patron d'Assise et continua son malencontreux voyage.

Arrivé à Ceylan, nouvelle déconvenue. Les hommes au visage noir ne lui inspirent aucune confiance. Il s'enferme à double tour et s'étonne que l'on puisse vivre ici, sans avoir peur. S'il avait quelque argent, me

dit-il, il s'en retournerait bien vite en Italie. Je crains qu'il ne nous cause grand embarras en route : il est tout ahuri de tant de choses nouvelles qu'il voit à la fois.

La soirée d'hier s'est passée en visites de congé. La plus intéressante fut celle que nous fîmes à un grand seigneur cingalais, Joseph de Sylva, vénérable vieillard aveugle, qui emploie une bonne partie de son immense fortune à soulager les pauvres et à aider les missions catholiques. Pas une église ne s'édifie dans le pays, pas un institut de bienfaisance ne se fonde, sans qu'il y contribue largement. Dieu éprouve souvent les justes et leur envoie les tribulations qui purifient et sanctifient leur âme : Sylva est aveugle, et sa famille lui cause de grands chagrins. Sa fille a épousé un protestant athée et elle-même a perdu la foi. C'est pour le pieux vieillard une cuisante douleur.

Son habitation est un vrai palais avec une large façade donnant sur le jardin. Le mobilier, luxueux, est tout entier dans le goût indigène : meubles en ébène merveilleusement sculptés, profusion de grands lustres en cristal. Il vint à la rencontre de Mgr Agliardi, vêtu du costume cingalais, avec des peignes d'écaille dans les cheveux. Lui seul nous reçut dans le salon ; le reste de sa famille (et les familles sont nombreuses ici) garnissait les portes de grappes pittoresques et curieuses. Tous étaient vêtus en Cingalais. De charmants petits enfants se tenaient au premier rang et nous faisaient des petites mines agaçantes.

Nous traversâmes, dans toute sa longueur, l'immense ville ou plutôt l'immense forêt de Colombo. Les Anglais ont établi, au bord de la mer, une jolie promenade qui

ressemble un peu à celles de leur patrie et c'est là que le beau monde va chaque soir respirer la brise fraîche.

Je m'étais un peu habitué à notre fantastique équipage, et, ni ces livrées blanches aux pieds noirs, ni

BÉBÉ TAMOUL.

notre noble page en jupon rose, nu-tête et déchaussé, ne m'égayaient plus autant que dans les premiers jours. Au fond, les toilettes et les livrées, n'est-ce pas chose de pure convention? Et toutes ces dames de la caste des

Chetty, avec leur long voile, qui leur donne un air si modeste et qui leur va si bien, leurs vingt-quatre bagues aux cinq doigts et leurs innombrables colliers d'or, eussent fait ridicule figure, en imitant les toilettes des Européennes !

Les membres de la commission pour le Jubilé sacerdotal du Saint-Père furent présentés à Mgr Agliardi dans la maison du curé de Pettah. Puis il fallut visiter encore quelques églises. C'est une affaire sérieuse que cette visite : chaque église appartient à une caste, elle est bâtie, entretenue par elle ; si le Délégué apostolique négligeait d'en visiter quelques-unes, la caste s'en trouverait humiliée. Il fallut donc qu'il donnât partout la bénédiction au peuple. Il n'y a que la cathédrale qui est commune à tous.

Mais ces visites, quoique fatigantes, donnaient néanmoins une grande consolation. Les églises sont magnifiques et entretenues avec un luxe de propreté, qui fait vraiment honneur aux missionnaires et aux fidèles. Si je dis qu'elles sont magnifiques, ce n'est pas que je les trouve telles pour une mission lointaine : elles feraient honneur à toute ville d'Europe, surtout celles de la caste des pêcheurs, qui sont soignées et riches en ornements. Et puis le peuple est si pieusement recueilli, et si nombreux, que je me croyais souvent en terre catholique.

Si le Saint-Père pouvait voir cet enthousiasme sincère, combien il serait consolé des soucis amers dont on abreuve sa vie !

Les journaux avaient annoncé pour aujourd'hui le départ de la Délégation apostolique ; aussi, depuis le matin, une foule de gens du pays venaient saluer Monseigneur.

Ma porte est assiégée par une kyrielle de garçonnets qui demandent des *bourlica* (médailles), et des *Pictura*

VOITURE A BŒUFS.

(images). Plusieurs se cramponnent aux barreaux de ma fenêtre et nous faisons une conversation animée, moitié en anglais et moitié en mimique. Ils sont si drôles,

ces petits, avec leurs beaux visages d'Européens et leur couleur chocolat au lait. Il y en a de très intelligents. Quelques-uns ont réussi à attraper jusqu'à cinq médailles. Un de ces malins reste une demi-heure à m'appeler par la fenêtre : « father, father ». — Voyant enfin, que je ne réponds pas : « Good evening, father, I am going away. » Mais je parie que dans un moment il s'unira à quelque groupe nouveau, pour attraper une *bourlica* de plus.

On vient nous annoncer que le vapeur ne partira pas avant demain, et je m'en réjouis franchement, car cela me permettra de faire une course de plus et de revoir les beaux sites de Colombo.

C'est avec un grand désir d'y retourner que je quitte cette admirable île de Ceylan, si belle et si sympathique.

L'île de Ceylan est beaucoup plus civilisée qu'on ne le croirait en Europe. Elle possède, par exemple, trois journaux catholiques : l'un en anglais, un autre en cingalais, un troisième enfin en anglais et tamoul.

J'allais oublier une chose caractéristique et originale : les corbeaux. Il y en a ici un nombre incalculable. Ils sont plus petits que les nôtres, et beaucoup moins sauvages. Le jour de notre arrivée à Ceylan, à peine avait-on jeté l'ancre, qu'ils vinrent en masse nous souhaiter la bienvenue, et prirent possession des cordages du navire.

A l'archevêché ils pullulaient sous la vérandah, comme les pigeons de Venise sur la place de Saint-Marc, et venaient même quelquefois dans l'antichambre picorer les plats préparés pour le dîner.

Nous nous embarquâmes à bord du navire de la Compagnie Péninsulaire-Orientale *l'Ancona*, qui leva l'ancre dans la soirée du 14 janvier, pour nous mener à Madras. Une agréable surprise m'attendait à bord : j'y trouvai un compatriote, le prince André Lubomirski, avec la princesse. C'est un grand plaisir que de rencontrer des compatriotes, si loin du pays natal. Il y avait aussi à bord de l'*Ancona*, un officier français, M. Fernand d'Orval, que j'avais vu en 1883 chez l'Ambassadeur de France à Constantinople.

CHAPITRE XI

ARRIVÉE A MADRAS. — LA VILLE. — SAINT-THOMÉ DE MÉLIAPUR. — LES VOITURES. — FILATURE DE SOIE. — BANGALORE. — HÔPITAUX ET ORPHELINATS. — LES PARIAS.

Nous débarquâmes à Madras, à huit heures du matin. La chaleur n'était pas excessive, la mer très agitée. Les équipages du Maharajah de Vizianagaram nous attendaient au débarcadère. Les livrées étaient blanches et jaunes, aux couleurs pontificales. Des gardes portant de grosses masses d'argent précédaient les voitures. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la cathédrale, où l'évêque, Mgr Colgan, reçut le Délégué apostolique avec tout le cérémonial d'usage.

Le Maharajah ou roi de Vizianagaram est un jeune homme d'une beauté remarquable. Il a un secrétaire catholique : chaque fois qu'il entreprend quelque chose de grave, il demande toujours conseil au missionnaire du lieu et à deux astrologues.

La ville de Madras est immense, mais la première impression ne fut pas avantageuse. Après Ceylan, la végétation me parut misérable, et elle l'est en effet : les gazons sont arides et desséchés, les arbres sans vie et

LA BARRE DE MADRAS.

sans coloris, le feuillage fatigué, fané... et puis, le peuple n'est plus le même. A Ceylan, nous étions toujours entourés de chrétiens joyeux et bruyants : derrière cette foule sympathique, disparaissait la population musulmane et païenne. Ici, tout le contraire : les chrétiens sont peu nombreux et très disséminés : la majorité des gens que nous voyons dans la rue, sont des païens, au regard farouche, sauvage, avec le visage couvert d'un barbouillage composé de chaux et de la bouse de vache, en honneur de leurs dieux. Ceux dont la dévotion est moins vaniteuse se contentent d'un petit point au milieu du front, mais d'autres, qui aiment à faire parade de leur piété, se frottent tout le front, souvent même la poitrine et les bras.

Madras présente un aspect morne, désolé, silencieux. La plage est belle et la mer magnifique. C'est l'impression du premier jour. Je la donne donc sous toute réserve; peut-être changerai-je d'avis quand j'aurai vu toute la ville; mais j'ai pris l'habitude de noter, chaque soir, mes impressions, avant que des impressions nouvelles ne viennent en effacer la fraîcheur. Pour que la description d'un voyageur ait cachet et vie, elle doit être faite de suite et sur les lieux. Cela lui donne un peu le caractère d'une toile peinte d'après nature. Quelques semaines, quelques jours souvent, suffisent pour effacer de la mémoire tous les menus détails qui donnent au récit le coloris du vrai; surtout lorsque, tous les jours, des scènes nouvelles se déroulent devant nous.

Dans les environs de Madras, la végétation est plus belle. Moins de cocotiers qu'à Ceylan, mais, en re-

vanchè, de beaux multipliants (*ficus indica*) et des tulipiers aux fleurs jaunes.

Nous visitâmes une école de jeunes filles, dirigée par des religieuses indigènes : le vêtement des petites était charmant, élégant et modeste à la fois. Elles chantèrent quelques airs du pays, aux sons étranges et mélancoliques et récitèrent bravement leur catéchisme en tamoul, répondant aux questions que leur posait Mgr Colgan.

En fait d'églises, il n'y de très intéressante que celle de Saint-Thomas de Méliapur. Elle est petite, de modeste apparence; mais c'est une des plus anciennes de l'Inde. Dans une chapelle contiguë à l'église, se trouve encore le caveau qui servit de premier tombeau à l'Apôtre saint Thomas. Ce fut là qu'on retrouva son corps. Par le Concordat conclu récemment avec le Portugal, le Saint-Père vient d'ériger de nouveau ce sanctuaire en cathédrale comme il l'était jadis.

Le clergé goanais reçut solennellement le Délégué apostolique venu pour y célébrer la Sainte Messe. La foule était énorme et, par son pieux recueillement et son enthousiasme naïf, nous rappela un peu le bon peuple de Ceylan.

Méliapur, ville importante au temps des Portugais, est aujourd'hui un faubourg de Madras; car ces deux villes, distantes de quelques milles à peine, en s'étendant chacune de leur côté, ont fini par se rencontrer et n'en forment aujourd'hui qu'une seule, immense, irrégulière, pleine de jardins et de grands terrains vagues.

Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas pu visiter un sanctuaire voisin de Méliapur, — le mont Saint-

Thomé, — lieu du martyre de l'Apôtre, et où l'on voit une grotte qu'il habitait ; mais le temps nous manquait

ÉCOLE DE JEUNES FILLES CATHOLIQUES A MADRAS.

et la chaleur empêchait de risquer, eu plein jour, l'ascension de la montagne.

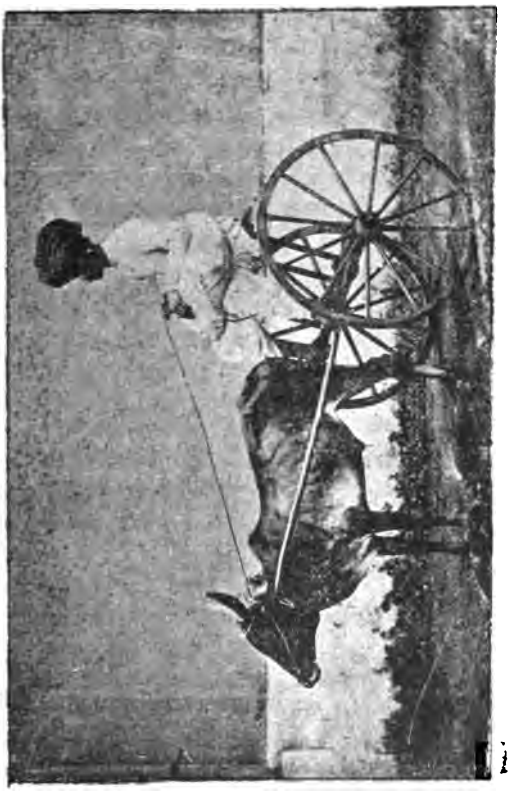
L'aspect de Madras n'est pas très animé. Les voitures de place, dont usent les indigènes, sont comme des boîtes traînées par un petit bœuf, tellement basses et tellement étroites, que je me demandais comment ferait un homme un peu grand pour utiliser à son profit ce singulier véhicule. Vraie gasconnade ou dérision cruelle, vous lisez, écrit en blanc sur la portière : *4 persons only*.

Les livrées des équipages particuliers sont différentes aussi de celles des riches Ceylanais. Au lieu de deux palefreniers, il n'y en a qu'un seul derrière la voiture, assis en lui tournant le dos, les jambes pendantes, traçant mélancoliquement, avec ses talons, deux longues lignes parallèles dans la poussière brune et légère de la rue.

Notre dernière visite fut pour un établissement très intéressant, fondé, depuis peu, par trois Français : MM. Deschamps, de Guigné et Imhaus, pour la production de la soie d'une espèce de cocon sauvage qui se trouve en très grande quantité dans les forêts de l'Inde. Cette soie, jusqu'à présent, est d'une qualité inférieure à celle du vers-à-soie, — mais il faut considérer que l'élevage du cocon ne coûte rien, que la main-d'œuvre coûte peu dans les Indes et qu'enfin l'appareil de dévidage employé dans cet établissement est peu dispendieux... Je crois que cette soie n'est pas sans avenir.

Le jour marqué pour la réunion synodale des évêques de l'Inde méridionale approchait; ils avaient été convoqués pour le 25 janvier, à Bangalore, ville de l'Etat tributaire de Mysore. Nous partîmes donc de Madras dans la soirée du 20, en compagnie des évêques Colgan

de Madras et Laouénan de Pondichéry, qui devraient



VÉHICULE INDIGÈNE.

être promus, tous les deux, à la dignité archiépiscopale.

Nous ne voyageâmes pas aussi confortablement qu'à

Ceylan, où on nous avait donné le wagon construit pour le prince de Galles, lors de sa visite dans l'île. Ici, comme de simples mortels, nous montâmes dans un wagon ordinaire. Il faut bien avouer que ce premier chemin de fer indien que je voyais, me parut très peu civilisé et peu soucieux surtout du confort et de la commodité des voyageurs. Les lits étaient loin d'être commodes, pas de coussins. Les fenêtres ne se fermaient pas bien et laissaient passer de tout côté un petit filet de vent frais qui nous tourmentait sans pitié. Figurez-vous le malheureux dormeur, rouge et chauffé comme dans un bain turc, sentant de tout côté, soufflée par le tuyau d'une plume, une haleine glacée qui le perce jusqu'aux os comme une vrille. Je craignais ce petit vent bien plus que les moustiques.

Il était six heures du matin quand le train entra dans la gare de Bangalore. Nous montâmes en voiture : les Sapeurs de la Reine faisaient la haie en uniformes rouges. Ils étaient tous Indiens et catholiques.

Tous les évêques et leur suite furent logés dans le collège Saint-Joseph, superbe édifice voisin de l'église de Saint-François-Xavier et, le soir même, à 4 heures, eut lieu la première réunion privée du Synode de Bangalore.

Bangalore possède de beaux établissements catholiques, ils font preuve éloquente que les Missions y sont solidement établies. Je ne les ai pas encore visités tous, mais ce que j'ai déjà vu mérite une mention spéciale. Le collège Saint-Joseph, que nous habitons et qui donne l'instruction supérieure, d'après le programme de l'Université de Madras, à grand nombre d'élèves indi-

gènes et blancs, est un édifice remarquable par ses dimensions et son architecture adaptée aux besoins du

BARBIER TAMOUL.

climat. Les religieuses sont en train de construire, à l'entrée même de la ville indigène, un grand hôpital

d'architecture gothique. Le gouvernement du roi de Mysore donne le terrain nécessaire, et, quand il sera terminé, l'établissement sera un vrai bienfait pour la population : dans les hôpitaux, on fait beaucoup de conversions..., et les enfants, ces pauvres petits innocents, ne meurent jamais sans y être baptisés.

C'est une si grande œuvre dans toutes les missions que le baptême de nombreux enfants au moment de la mort. Le dévouement des bonnes religieuses, les soins qu'elles donnent aux malheureux malades, font autant d'effet que la prédication.

Si l'on avait le moyen d'établir des hôpitaux, beaucoup d'hôpitaux, combien d'âmes on pourrait sauver! Il est navrant de penser que tant de malheureux meurent dans le paganisme à cause de la pauvreté des missions.

Et les orphelinats, ces pépinières de bonnes familles catholiques, quel bien immense ils font! Dans la cour d'une belle église gothique, gambadaient et sautaient de pauvres petits orphelins parias, — beaucoup plus noirs que ne le sont les enfants de haute caste, mais fort intelligents. Je m'approchai du plus petit, et les autres, voyant que je le caressais, accoururent tous auprès de moi, je regrettai de n'avoir pas pris d'images ou de médailles qui auraient rendu heureux ces pauvres petits Parias.

Repoussée par les hommes, cette race malheureuse a été privilégiée de Dieu, car, sur les 24,000 catholiques du royaume de Mysore, 15,000 sont des Parias.

L'idée de caste est si fortement enracinée aux Indes, que le catholicisme même n'a pas pu l'effacer. Les

prêtres indigènes doivent tous être pris dans les rangs des hautes castes ; autrement le peuple ne les respecterait pas, et l'on porterait atteinte au prestige de l'Eglise en ordonnant prêtre un Paria.

BARBIER BENGALI.

Du reste, m'affirmait-on, il n'y a entre eux ni jalousie ni haine. Une caste vit à côté de l'autre sans qu'elles se mêlent entre elles. Les uns jouissent de leur haute posi-

tion, les autres souffrent de l'abjection à laquelle les condamne leur naissance, mais ils vivent en paix.

Je voyais tous les jours, à dîner, une petite scène comique. Les domestiques indigènes, qui nous servaient à Bangalore, étaient tous des Parias. Or, l'archevêque de Madras avait un jeune page qui était de la caste illustre des Rajputs (compagnons, descendants des rois). Ce jeune garçon, en servant l'archevêque, se trouvait souvent obligé de prendre le plat des mains d'un Paria. Il fallait voir comme il manœuvrait habilement pour ne pas toucher le malheureux. Il ne mangeait jamais lui-même au plat souillé par le contact d'un homme de la classe méprisée.

Il existe deux classes, m'a-t-on dit, plus basses encore que celle des Parias : les cordonniers et ceux qui ont l'office de nettoyer les... égouts; car il y a une caste vouée à cette désagréable besogne. Mais, entendons-nous bien, — si l'on est de la caste des cordonniers, cela n'implique pas que l'on soit obligé de faire des souliers : de même qu'on peut être de la caste des rois et remplir simplement l'office de cuisinier. Être cuisinier, c'est remplir un noble emploi, qui ne dégrade pas un homme pauvre de haute caste. Il le remplira même chez un homme de caste inférieure, si la pauvreté l'y oblige, mais, dans ce cas, le serviteur ne touchera pas aux aliments qu'aura touchés son maître, car il serait souillé.

CHAPITRE XII

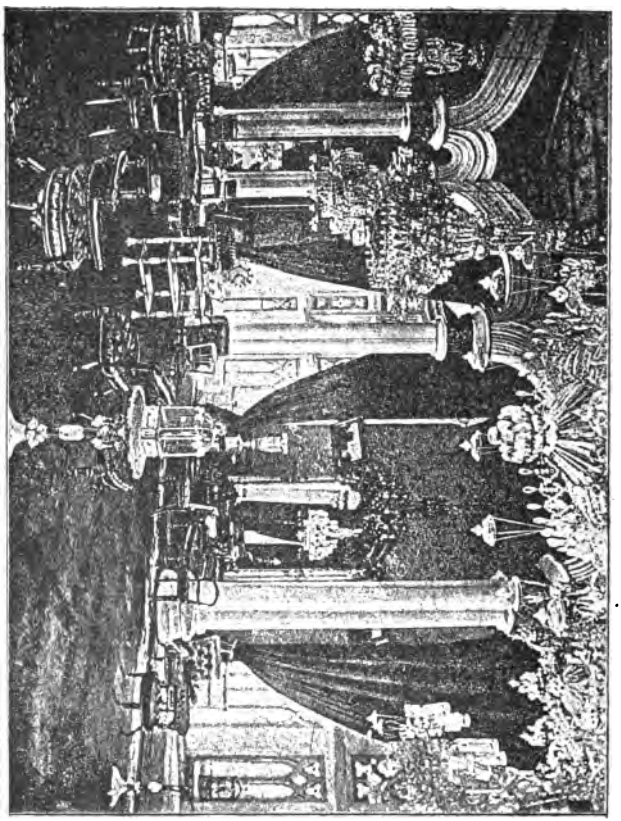
VISITE AU ROI DE MYSORE. — LE MINISTRE CATHOLIQUE. — LE SYNODE DE BANGALORE. — LE DOYEN DES MISSIONNAIRES DES INDES. — LE SÉMINAIRE. — LES CASTES ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE. — LES CHANGEURS.

Dimanche, dans l'après-midi, Mgr le Délégué apostolique alla rendre visite au roi, et nous l'accompagnâmes avec tous les évêques présents à Bangalore.

La résidence habituelle du monarque de Mysore est la ville du même nom, située au sud du royaume, son palais est, dit-on, une merveille. Il n'habite Bangalore que quelques mois de l'année, pour y jouir d'un climat moins brûlant. Il y possède un château entouré d'un beau parc, qui ressemble à une résidence seigneuriale d'Europe. Quelques gardes seulement en uniforme gris, très simple et très gracieux.

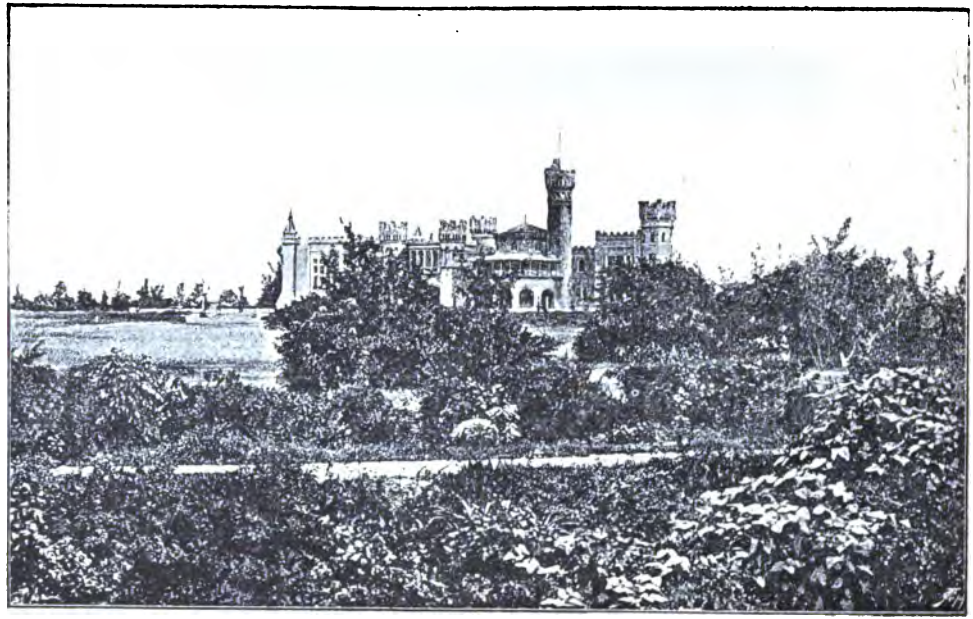
Nous fûmes reçus, au bas de l'escalier, par le secrétaire du Résident anglais et par un dignitaire indigène. Le roi nous attendait à la porte de la première salle et nous conduisit dans une salle magnifique, meublée à l'européenne avec beaucoup de goût et de simplicité. De petits sofas, étaient disposés en cercle : il s'assit

avec le Délégué sur celui du milieu, nous sur les autres,



SALLE DE RÉCEPTION DU CHATEAU DU ROI DE MYSORE A BANGALORE.

On lui donnait le titre de Hautesse (your highness); celui de Majesté ne se donnant qu'aux souverains chré-



BANGALORE. LE CHATEAU DU ROI DE MYSORE.

tiens. Son nom est assez long : Chamarajendra Woodyar Bahadoor, Maharajah (grand roi) de Mysore. Il est tributaire des Anglais et vassal de l'impératrice des Indes. C'est un beau jeune homme de vingt-quatre ans, aux traits fins et aristocratiques, aux manières simples et nobles. Chose rare pour un païen, il n'a qu'une seule femme pour laquelle il a beaucoup d'affection et mène, dit-on, avec elle, une vie de famille exemplaire. Très bon pour ses sujets catholiques, il en est très aimé. La reine porte le titre de Maharani, aime les religieuses, qui vont quelquefois la visiter au palais et lui donnent des leçons de musique.

Un des ministres les plus influents du Maharajah est catholique. Ce dignitaire fut le premier Hindou de distinction avec lequel je pus faire ample connaissance. Il se nommait Thumboo-Chetty; c'est un des six conseillers intimes du roi. Il n'avait rien de l'Européen si ce n'est qu'il parlait correctement l'anglais; malgré cela c'était un homme de bonnes et avenantes manières, avec lequel on passait agréablement une heure. Il portait le costume national. Quand il ôtait son large turban de gaze blanc et or, on voyait sa tête soigneusement rasée; deux longues touffes de cheveux noirs ornaient seulement ses tempes : elles étaient nouées au sommet de la tête. Il était très intelligent, et s'il avait été élevé dans le milieu qui forme en Europe les hommes de son rang, il ne leur serait sûrement pas inférieur.

Détail de mœurs intéressant. J'étais à la cathédrale, surveillant les préparatifs pour le synode de demain : Thumboo-Chetty entra pour voir les places qui devaient être réservées aux grands de la Cour du Maharajah :

— Soyez sans crainte, Monseigneur — me dit-il — ils seront respectueux, mais vous devez être indulgent envers eux, si, par exemple, ils refusent de se déchausser, car, voyez-vous, ce sont des païens, et ils ne comprennent rien aux convenances.

Le roi se faisait représenter par son Divan (premier ministre) et par son secrétaire d'Etat. Il avait fait dire à l'évêque qu'il viendrait lui-même, à condition toutefois qu'on mit un dais au-dessus de son siège, concession qu'on fit sur-le-champ, car elle était due à sa dignité royale. Mais, au dernier moment, les Brahmes de la cour s'opposèrent à sa démarche; ils craignaient, paraît-il, que nous n'ensorcellions leur roi,..

Je ne ferai pas la description du synode, qui fut célébré le 25, dans la cathédrale de Saint-Patrick. Le cérémonial fut le même qu'à Colombo : onze évêques prirent place sur l'estrade en face du Délégué apostolique. Jamais encore les Indes n'avaient vu pareille solennité. Une foule énorme encombrait la cathédrale, malheureusement trop petite. J'avais organisé les choses de manière à ce qu'il y eût place partout pour les indigènes; aussi les Tamouls, Telegous, Canaras, se pressaient en grand nombre; ils remplissaient même la place devant la cathédrale.

De la grande porte jusqu'au maitre-autel, on avait aligné des soldats indigènes, pour garder libre le passage des prélats. Au moment où parut le Délégué du Pape, ces pauvres soldats, oubliant leur consigne, se jetèrent tous à genoux pour lui baiser les pieds ou le bas de la robe. Ce fut une scène émouvante, que cet

élan de foi, si fort, si spontané! Il y a quelque chose de touchant dans la piété des peuples primitifs.

Parmi les évêques qui siégeaient au synode, il y en avait deux, vieillards de quatre-vingts ans, Mgr Tissot et Mgr Canoz, qui avaient affronté les fatigues du voyage, pour assister à l'institution de la hiérarchie, eux qui étaient venus dans ce pays, en des temps durs pour l'Eglise catholique.

LE PÈRE JARRIGE.

Mais un personnage frappant et vénérable, c'était le Père Jarrige, le doyen des missionnaires de l'Inde. Né en 1796, il vint d'Europe en 1819. Il fut le premier prêtre qui parut dans le Mysore et construisit la première chapelle à Bangalore. Malgré ses quatre-vingt-onze ans, il a l'esprit clair et vif; il raconte volontiers ce qu'il a vu. Depuis quelque temps il a perdu la vue. Venu le premier, il y a plus de soixante-huit ans, dans un pays idolâtre et barbare, il y voit aujourd'hui l'Eglise catholique affermie par l'institution d'un gouvernement canonique régulier; et dans la même ville, où il a bâti sa première et bien pauvre chapelle, où pendant longtemps il fut le seul prêtre; voici douze évêques réu-

nis en Concile, entourés de leur nombreux clergé, voici les nefs de la cathédrale remplies d'une foule de chrétiens recueillis ! Quelle émotion devait remplir son âme !

Les deux dernières journées se passèrent à visiter les établissements de la ville : l'hôpital, les deux couvents de religieuses, encore un orphelinat (on ne se figure pas en Europe, combien d'orphelins entretiennent les missions) et enfin le séminaire indigène. Tous les séminaristes attendaient devant la porte le Délégué apostolique, vêtus de blancs, coiffés d'un énorme turban de même couleur.

Ils étaient tous de haute caste, car, je l'ai dit, l'Hindou païen ne comprend pas la possibilité même de prêtres pris en dehors de la caste des Brahmes, et chercher nos prêtres dans les classes inférieures serait abaisser en quelque sorte, nos chrétiens aux yeux de leurs frères musulmans ou païens, rendre à leurs yeux le christianisme ignoble ! Ces prêtres mêmes ne sauraient se faire respecter par les chrétiens de caste supérieure. Le principe aristocratique est si fortement enraciné ici qu'il ne serait pas prudent d'y toucher aujourd'hui.

Certes, la religion catholique qui est parvenue, à force d'enseignement prudent, à faire fraterniser le fier patricien de la Rome ancienne, avec son humble esclave, saura aussi quelque jour abattre la barrière des castes dans l'Hindoustan ; mais cela n'arrivera que lorsque, avec l'aide de Dieu, le nombre de chrétiens sera beaucoup plus grand. La tolérance de l'Eglise catholique, qui permet dans son sein cette distinction des castes, paraît choquante, je le sais ; mais que l'on considère

donc la sage et efficace prudence avec laquelle l'Eglise catholique a toujours agi dans les occasions analogues.

UNE MAMAN PARIA.

Combien de temps se passa avant qu'elle déclarât l'esclavage aboli. Pour mieux dire, elle ne le déclara ja-

mais, mais elle a adouci à ce point les mœurs, par sa saine et charitable doctrine, que l'esclavage devint répugnant aux chrétiens et ils y renoncèrent. Il en sera de même avec les castes des Indes.

Aujourd'hui, cette nécessité de prendre les prêtres dans les races nobles, est, sans nul doute, un embarras sérieux pour les évêques, car cela rend très étroit le cercle dans lequel ils choisissent des sujets aptes au sacerdoce; mais cela n'a pas d'autre inconvénient. Au contraire, le Paria, qui est fier d'avoir un curé de haute race, qui l'approche et ne le méprise pas, se sentirait très humilié lui-même, s'il devait obéir à un curé paria!

Il ne faut pas encore toucher à cette question — et c'est déjà beaucoup, que la religion catholique, atténue la distance qui sépare les castes : le Brahme païen fuit le Paria et le méprise comme un être vil et impur, le Brahme catholique ne s'approche pas encore du Paria, mais il ne le méprise pas, et c'est déjà un pas en avant.

J'aime beaucoup les scènes de mœurs — j'en vis une aujourd'hui, qui me divertit. J'avais besoin de changer mille francs. Ce ne fut pas une affaire aussi facile qu'on pourrait le croire en Europe. On fit venir deux changeurs musulmans, et un chrétien pour servir de témoin. Ils exhibèrent un sac de pièces d'argent et je déposai sur la table mes pièces d'or. Ils se mirent à les examiner une à une, puis séparèrent celles de la république, les pièces de 20 francs de l'Empire, mirent de côté les pièces belges et italiennes. Après les avoir pesées et examinées soigneusement, ils déclarèrent préférer que

toutes les pièces fussent de la même espèce (l'effigie de Napoléon III, leur plaisait particulièrement) — mais, si je n'en avais pas davantage ils se résigneraient à prendre aussi les autres. Je n'étais pas pressé; ces manœuvres m'amusaient. Ils empochèrent enfin mes mille francs et me livrèrent solennellement 518 pièces d'argent à une roupie chacune, misérable amalgame presque aussi fortes que des pièces de cinq francs. Je pouvais à peine soulever le gros sac.

CHAPITRE XIII

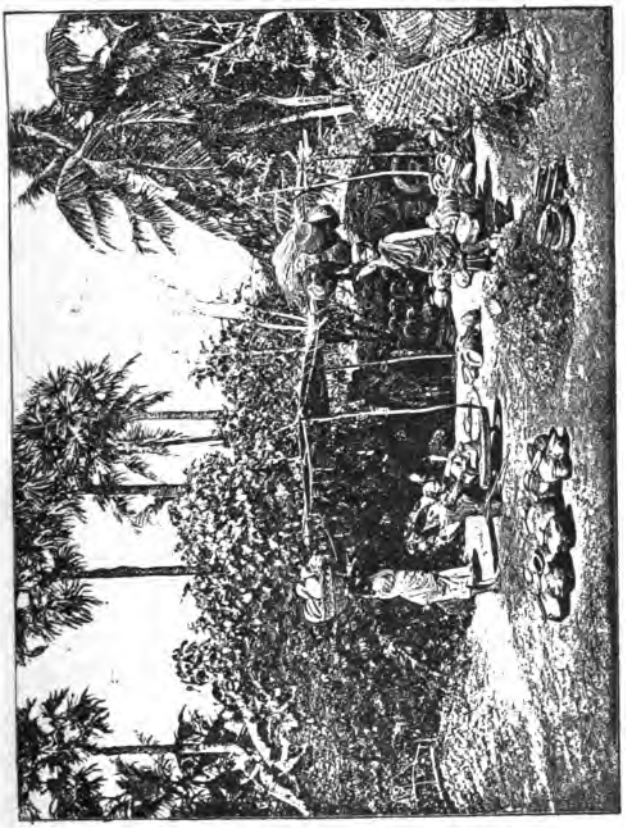
VISITE A THUMBOO CHETTY. — LES BIJOUX. — ENFANTS ET ÉCOLES. — RETOUR A MADRAS. — SAINT-PIERRE DE RAYAPURAM.

La ville de Bangalore est une station sanitaire pour les soldats anglais, surtout pour ceux qui se sont retirés du service. Le climat est bon, les nuits fraîches et brumeuses, du moins dans cette saison. C'est un climat presque Européen.

La ville blanche consiste en une grande quantité de Bungalows (cottages), entourés de petits jardins et dispersés sur un grand espace dans un désordre qui n'a rien de pittoresque. Les Bungalows, couverts de plantes grimpantes fleuries, bignonias jaunes, antigonons aux fleurs roses, belles ipomoeas bleues et bougainvillées d'un violet éclatant, ressemblent un peu aux gentils cottages du comté de Kent.

La ville indigène, au contraire, a des longues rues bordées de huttes en terre, de boutiques, de pagodes et d'idoles grimaçantes à six ou huit bras. Une population bariolée et assez malpropre circule dans ces rues poudreuses, ou se tient accroupie sur le seuil des demeures. Le paganisme y règne encore partout, mais les missions

l'ont attaqué déjà. Les religieuses ont construit, à l'en-



FABRIQUE DE POTERIE AUX ENVIRONS DE MADRAS.

trée de cette ville, l'hôpital gothique que j'avais visité dans les premiers jours de notre séjour ici. Il n'est pas

encore terminé, mais les médecins y fonctionnent déjà et l'on y distribue gratis, journellement, des remèdes à plusieurs centaines de malades. On y a vu déjà des conversions, et quand on pourra y installer des lits pour les malades ces conversions seront plus nombreuses encore.

Un détail intéressant que l'on me raconta, c'est que beaucoup de païens et de musulmans ont pour Notre-Dame de Lourdes une grande dévotion. Des soldats irlandais construisirent une chapelle et une grotte : les pauvres gens viennent y invoquer le secours de *la Mère de Dieu*, y porter leurs offrandes de cierges et de menue monnaie : et la statue de la Vierge est entourée d'ex-votos, témoignages de grâces demandées et reçues.

Ce fut là que je vis, pour la première fois, les fameux charmeurs de serpents, dont on dit tant de merveilles en Europe. Ils avaient deux de ces terribles Cobras, qu'ils avaient naturellement rendus inoffensifs en leur arrachant leurs dents empoisonnées... Le plus curieux dans ces jongleries, c'était le combat d'une Mangouste, avec les deux serpents. La mangouste, l'ichneumon des anciens (*Herpestes*), est une petite bête de la grandeur d'un chat, avec un pelage gris comme celui du blaireau. Le pauvre petit animal passerait sûrement inaperçu, si la nature ne l'avait doué d'un don précieux et tout particulier : il est réfractaire au venin du serpent, et attaque bravement le dangereux reptile. Les cobras que j'avais devant moi étaient des cappellas de la plus grosse espèce. Ils acceptaient volontiers la lutte et la Mangouste, au contraire (malgré qu'elle soit toujours victorieuse), faisait des efforts désespérés pour

CHARMEURS DE SERPENTS.

éviter le conflit. Voyant enfin qu'elle ne l'éviterait pas, elle fit plusieurs sauts à droite et à gauche, pour ne pas donner prise aux morsures du serpent, puis, adroitement lui enfonce ses petites dents dans la tête. Le serpent s'avoue alors vaincu, il se roule avec désespoir et serait mort infailliblement si son maître ne fût intervenu pour le sauver.

On supposa d'abord que la mangouste connaissait le secret de quelque herbe, antidote contre le venin du serpent et on essaya de l'enfermer dans un tonneau avec plusieurs Cobras, afin qu'elle ne pût s'échapper pour aller chercher le remède dont elle avait le secret. Après quelques instants, les serpents étaient morts, la brave petite bête, intacte et en parfaite santé : ce qui fit supposer qu'elle avait en elle-même l'antidote contre le terrible venin, et que son organisme sécrétait ce trésor. Etudier cette question serait une chose de majeure importance dans un pays où l'on est tous les jours exposés à la morsure des serpents, qui tuent, dit-on, trente mille hommes chaque année.

Le soir, j'allais avec Mgr Aiuti visiter notre ami, le juge Thumboo Chetty. Il habitait un joli bungalow dans la partie européenne de Bangalore. Le petit salon, dans lequel il nous reçut, ressemblait assez aux boudoirs des vieilles bourgeoises de nos pays d'Occident. Le même genre de meubles recouverts de reps rouge ; les murs ornés d'images de saints. Tout y respirait la plus grande simplicité et on ne se serait jamais cru chez un des grands de la cour de Mysore.

Il nous présenta la cadette de ses filles, ravissante

enfant de six ans, toute vêtue de soie jaune et tellement couverte de bijoux, qu'on aurait pu la prendre pour un mannequin d'étalage dans une boutique de joaillier. La pauvre petite pouvait à peine se mouvoir sous le poids de l'or et des pierreries dont elle était chargée : épingles aux têtes grosses comme des pièces de cent sous, dans sa belle chevelure noire comme de l'ébène : quatre boucles dans chaque oreille, percée de trous à égale distance, depuis le sommet jusqu'en bas. Elle portait, en outre, sur son cou, trois colliers : l'un de corail, l'autre composé de cinq rangs de perles fines et une lourde chaîne d'or à laquelle était suspendue une centaine de monnaies d'or anglaises ; des broches, des pendeloques à la ceinture, six bracelets, trois rangs de de perles fines à chaque pied et des bagues aux doigts et aux orteils. J'allais oublier l'ornement principal : une belle émeraude lui pendait au milieu du nez et de chaque côté un petit bouton d'or. Elle était gentille la pauvre enfant, malgré cet arsenal et bien forte pour ses six ans. Une autre petite de deux ans s'étant mise à crier, elle la posa gaillardement à cheval sur sa hanche et l'emporta du salon ; puis elle revint pour nous chanter des hymnes à la sainte Vierge.

En examinant la petite, nous parlâmes naturellement de bijoux, et le bon Thumboo Chetty nous montra tous ceux de sa femme. Ils étaient magnifiques, comme travail et ciselure en or, mais beaucoup trop lourds. Il y avait, entre autres, une parure de rubis mal taillés, du milieu desquels émergeaient de gros diamants de forme irrégulière.

On avait annoncé la veille notre départ, aussi tous les catholiques se pressaient-ils pour faire leurs adieux au Délégué apostolique. Les enfants des écoles et particulièrement ceux du collège Saint-Joseph, où nous demeu-

LE GRAND-JUGE THUMBOO-CHETTY.

rions, furent amenés devant lui. Il y avait parmi eux beaucoup de jeunes païens. Deux petits Brahmes païens me tiraient la soutane : « Père, me disaient-ils, faites nous approcher du Mahasaami (grand-prêtre),

nous sommes aussi des enfants du collège — but, father, only no blessing... »

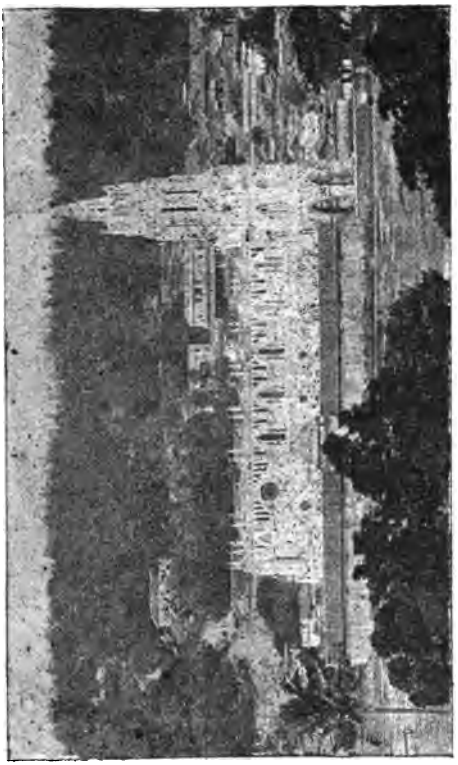
L'école est l'auxiliaire indispensable de toute mission solide, c'est un grand apostolat, surtout parmi les classes aisées, qu'il est si difficile de convertir; car les pauvres et ceux que l'on méprise embrassent plus facilement la foi qui les console, qui sanctifie leur misère et les relève de l'abjection dans laquelle les ont précipités les lois du paganisme. Les nobles et les grands, au contraire, croient encore que, se faire chrétien, c'est abaisser, avilir leur noblesse.

Mais le contact incessant du prêtre qui leur donne l'instruction, leur fait connaître et respecter la foi. Un grand nombre de jeunes Brahmes fréquentent déjà le collège Saint-Joseph à Bangalore et beaucoup plus encore le collège des Jésuites à Trichinopoli, de manière que cette caste si fière, que les lois déclarent plus haute encore que celle des rois, se rapproche chaque jour davantage du clergé catholique, et, par ce clergé, se rapproche de la foi.

Jadis, les Brahmes surtout, et tous les idolâtres, méprisaient le prêtre catholique et le considéraient comme quelque chose d'ignoble — ce préjugé a déjà disparu.

J'allais réciter chaque jour mon bréviaire, sous le portique de la cour du collège et j'étais entouré aussitôt d'un groupe de ces petits païens, qui me faisaient des questions ou venaient me saluer; les plus petits demandaient une caresse. Pour eux, le prêtre ne sera plus un Paria et son image leur apparaîtra toujours mêlée aux beaux et tendres souvenirs de jeunesse. Eux-mêmes ne se convertiront pas encore probablement,

mais si un jour leurs fils voulaient se convertir, cela ne leur paraîtra plus aussi inadmissible.



ÉGLISE DE SAINTE-MARIE A BANGALORE.

— Il faut des siècles et des générations pour convertir un peuple, me disait le cardinal Massaïa, le grand missionnaire de l'Afrique — et c'est très vrai.

Pour convertir les Indes, arrosées déjà du sang des martyrs, trois générations suffiraient, je crois, si l'on pouvait y fonder des écoles; mais pour faire des écoles il faut de l'argent — et c'est l'argent qui manque.

J'aimais à causer avec ces jeunes païens: ils n'étaient pas mauvais ; la haine n'avait pas encore envahi leurs jeunes cœurs. Ils étaient naïfs et sincères et si enfants, malgré leurs dix-sept ans! Ils se mêlaient aux élèves catholiques. Bien amusantes les questions que me posaient quelquefois ces jeunes gens :

— Le Pape, parle-t-il le Tamoul? me demanda l'un d'eux, un jeune chrétien.

— Non, mon ami, mais il aime bien les jeunes garçons, Tamouls et Canaras.

— Et quelle montre porte notre Saint-Père?

J'avoue que je n'avais jamais remarqué, si le Saint-Père, portait une montre, mais il ne fallait pas faire l'ignorant :

— Notre Saint-Père, lui dis-je, a une belle montre en or.

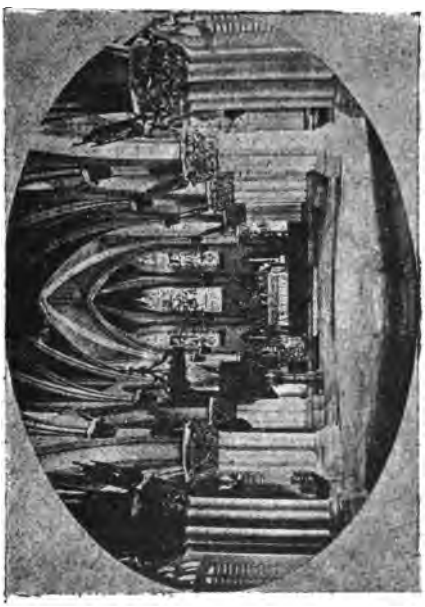
Il en fut émerveillé, et alla raconter à ses confrères païens les merveilles de la montre d'or du Pape.

Deux jeunes Brahmes, dont les parents occupaient une très haute position, vinrent un jour à moi : l'un d'eux marié déjà (il n'avait que seize ans) était un peu timide, mais l'autre à peu près du même âge, beau garçon, aux traits fins et plein d'intelligence, avait la prestance, les manières et le langage des jeunes gens de son rang en Europe. Je lui parlai d'études naturellement :

— Quand vous les aurez terminées, lui dis-je, vous irez peut-être voir l'Europe ?

— Oh ! je le voudrais bien — mais cela m'est impossible.

— Pourquoi donc, impossible ?



INTÉRIEUR DE SAINTE-MARIE.

— Parce que, si j'y allais, je perdrais ma caste.

Et, en effet, j'appris de lui, qu'un Brahme qui irait en Europe, perdrait, par le fait même, ses droits de noblesse, il serait exclu de la caste. Trois jeunes gens de sa connaissance, me dit-il, allèrent en Angleterre, et

depuis deux ans, ils font de vains efforts pour être réintégrés dans le rang auquel leur naissance leur donnait droit.

C'est une loi bien dure ; aussi les Brahmes du nord de la presqu'île étudient-ils, dit-on, le moyen de l'interpréter d'une manière moins stricte.

Quand nous quittâmes Bangalore, une foule nombreuse s'était rassemblée pour baiser encore une fois l'anneau du Délégué. Les Sapeurs indigènes de la Reine se tenaient en rang au bas de l'escalier. Ils portaient de longues couronnes de chrysanthèmes mêlées de petites fleurs odorantes et nous les mettaient en guise de colliers. J'en fus chargé jusqu'aux oreilles. Foule à la gare et le train partit au milieu de cris étourdissants : hip, hip, hourrah !...

Qui ne l'a vu de ses propres yeux ne pourra se figurer, l'impression que laisse, dans ces pays, la visite du représentant du Pape : Elle servira à affermir la foi chez les uns, à la relever aux yeux des autres. L'enthousiasme des chrétiens, les honneurs rendus par les autorités anglaises et les rois indigènes, honneurs qu'on n'avait vu rendre au chef d'aucune autre religion, la pompe enfin des cérémonies de l'Eglise, tout cela, donne aux païens, aux classes plus élevées surtout, une grande idée de cette religion, qu'ils auraient voulu mépriser... s'ils l'eussent pu.

Nous arrivâmes à Madras à six heures du matin. La journée se passa à expédier le courrier. Le soir nous visitâmes les églises.

Une scène intéressante et un incident curieux nous étaient réservés à Madras à l'église Saint-Pierre de Rayapuram, un faubourg de Madras.

Après la bénédiction donnée par Mgr Agliardi, on exécuta une cantate, composée pour l'occasion et dont je donne la traduction, comme curieux spécimen de l'esprit poétique des Hindous. Elle était exécutée en chœur sur le ton original et languissant du pays, avec les dernières paroles de chaque strophe, sur une mesure fortement accélérée :

— Souhaitons la bienvenue, au très éminent archevêque, le Délégué de Sa Sainteté, dont la vaste gloire est pareille à une lumière, que l'on ne peut éteindre — et qui brille dans toutes les directions :

1. — « Exaltons-le en vers, et chantons des paroles de louanges au très éminent Mgr Agliardi, le Délégué de Sa Sainteté.

2. — Qui, comme une douce mère, pleine de tendresse pour ses enfants, est accouru vers nous à travers les mers, sans craindre la fatigue et les dangers du voyage,

3. — Qui nous apporte le message de paix, comme l'ange qui annonça la venue du Sauveur,

4. — Qui cherche à nous faire un, avec notre chef suprême comme le corps matériel est un avec la tête,

5. — Qui apporte de saintes lois, pour soulager notre esprit et notre âme, comme le médecin apporte le soulagement aux souffrances du corps,

6. — Qui cherche à réunir dans un seul troupeau, les pauvres brebis qui errent dans toutes les directions,

7. — Dont la mission est de nettoyer les congrégations indiennes de leurs désordres et d'assurer la prospérité à l'Église grandissante,

8. — Qui vient avec la sincérité du miroir, pour dissiper l'esprit du faux enthousiasme et des vieilles animosités qui existent dans la communauté,

9. — Qui est bien résolu d'attendre patiemment notre développement moral et spirituel pour que nous puissions mériter le paradis,

10. — Souhaitons-lui donc, comme à un soleil de sagesse la bienvenue dans notre église de Saint-Pierre de Rayapuram. »

Après la cantate, vint le discours, long et ampoulé et récité avec force gestes et force poses dramatiques. Au moment où l'orateur disait le dernier mot et passait sa manche sur son front pour essuyer les grosses gouttes de sueur... un bruit se fit entendre dans la foule qui nous entourait : un homme qui semblait un peu excité par le vin de palmier, s'avança au premier rang, se mit à protester, à crier que l'on était sur la terre indienne, que c'est pour les Indiens que le Pape avait envoyé son Délégué et, qu'en somme, le discours aurait dû être prononcé en tamoul et non pas en anglais. Il criait si fort que Mgr Agliardi ne pouvait pas répondre à ce malencontreux discours. On éloigna le bonhomme qui n'en protestait que plus fort. Cette diversion nous amusa. Nous nous trouvions en face d'un nationaliste comme dans la vieille Europe. Il est heureux qu'il n'y a pas ici de Parlement, c'est ce qui fait bon, bon gré, mal gré, Canaras, Tamouls et Télégous, doivent vivre en paix dans la commune patrie.

Impossible de monter en voiture : hommes, femmes, enfants, tous se jettent sur le passage du Délégué pour lui baiser l'anneau et lui présenter les bébés à bénir. Nous voulions partir, on se jeta sur les roues du carrosse, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous arrivâmes à échapper à la bruyante dévotion de ces braves Hindous.

Le vapeur *Ravenna* P. and O., était en rade depuis cinq heures du matin et son départ était fixé pour cinq

heures du soir. Il nous fallut donc renoncer au luncheon auquel nous avait invité le gouverneur de Madras [1] et nous montâmes à bord. Le vapeur ne partit qu'à sept heures.

Au moment où nous montions en barque, au bout de la jetée, la mer était très mauvaise (la fameuse barre de Madras l'est toujours) et notre embarcation sautait, si fort qu'à chaque instant elle semblait vouloir chavirer. Les rameurs, voyant les efforts que nous faisions pour garder l'équilibre : « Ne craignez rien, nous disaient-ils, nous sommes tous de bons catholiques. »

[1] Lord Connamara.

CHAPITRE XIV

DE MADRAS A CALCUTTA. — NÉCESSITÉ D'UN CLERGÉ INDIGÈNE. — FRANCESCO. — LES BOUCHES DE L'HOOGLY. — HOMMES A LA MER. — LES RIVES DU FLEUVE. — CALCUTTA.

Voici un mois que nous sommes sur la terre indienne et il faut bien le dire, ce n'a pas été un mois perdu dans notre vie. Je dis : notre, un peu comme la mouche du coche de Lafontaine. La hiérarchie ecclésiastique instituée à Ceylan, dans le sud et le centre de l'Inde : deux Synodes célébrés : les rapports reçus sur l'état des missions, dans quatorze vicariats : ce n'a pas été mince besogne pour un mois. Ajoutez encore l'introduction du nouveau Concordat, dans les provinces que nous avions traversées, et le tableau de nos occupations, pendant le mois de janvier dernier, sera complètement tracé.

Dans les instructions qu'il donnait aux évêques, Mgr le Délégué apostolique appuyait beaucoup sur la nécessité de former un clergé indigène, dans le temps relativement le plus court possible ; et, en effet, tant que les chrétientés indiennes seront gouvernées par des missionnaires venus d'Europe — malgré l'institution de

la hiérarchie — l'état de ces églises ne pourra jamais sortir du provisoire.

Je connais encore si peu l'Inde que je n'oserais pas aventurer mon avis là-dessus ; mais comparant ce que j'ai déjà vu, aux circonstances des autres pays d'Orient avec lesquels j'ai eu quelque contact, je crois que la formation d'un clergé indigène, dans les Indes, n'est pas une chose aussi difficile que dans beaucoup d'autres pays de mission.

Nous avions quitté Madras, dimanche (le 30 janvier au soir). La traversée fut heureuse ; la mer belle et unie comme la surface d'un lac. On ne songea même pas au mal de mer. Mais le voyage fut monotone. Ne voir que le ciel et la mer, cela fatigue à la longue. On désirait apercevoir, ne fût-ce qu'un petit lambeau de terre.

Je me promenais sur le pont, et j'y trouvais le pauvre Francesco, le domestique de Mgr Agliardi, assis dans un coin, l'air mélancolique. Le pauvre homme, après avoir héroïquement traversé l'Océan, se repentait amèrement de s'être aventuré si loin de sa belle Italie.

— Qu'avez-vous donc, Francesco, vous paraissez triste !

— Oh ! Monseigneur — répondit le pauvre homme — je ne puis pas comprendre que vous puissiez vous promener ainsi, sans avoir peur ?

— Mais peur de quoi ? lui dis-je,

— Comment de quoi ? mais le pilote m'a dit qu'il y a cent mètres d'eau sous nos pieds !

— Il s'est trompé, mon cher, il y en a plus de deux cent cinquante.

— Et puis, si l'on se penche trop sur le bord, à droite on se noie, à gauche aussi on se noie — et partout on se noie.

— Moque-toi de tout cela, Francesco, quand on voyage dans un pays si beau, on ne pense pas à toutes ces bagatelles. Demain, nous verrons le Bengale; sais-tu que c'est très beau?

— Qu'est-ce que c'est le Bengale, Monseigneur, je n'ai pas entendu dire ce mot!

— Le Bengale! Mais c'est la terre où naît le choléra qui, d'ici, nous arrive en Europe. Et ces beaux tigres que tu as vu dans les ménageries, les forêts en sont pleines au Bengale : au moment où on s'y attend le moins ils vous sautent sur le cou, et... Il faut y prendre toujours des précautions. Il y a des serpents dont la morsure vous tue; et des scorpions gros comme des écrevisses.... Il ne faut pas se baigner dans le fleuve, car quelque gros crocodile vous happerait par les jambes, pas plus que dans la mer à cause des requins...

— Et vous dites, Monseigneur, que c'est un beau pays?

— Oh! tout le monde n'est pas dévoré par les tigres, néanmoins il vaut mieux se confesser souvent.

Le pauvre homme était tellement pâle que j'eus remords de ma plaisanterie : songez qu'il avait peur même de ces braves garçons de Ceylan, qui servaient paisiblement l'archevêque, parce qu'ils étaient noirs et peu habillés!

Le 31 janvier, le point marquait : 15,40. l. n. 82,45,

long. e. le 1er février : 19,7 l. n. 86,29 long. e. nous avions déjà fait 516 milles. Il n'en restait plus que 258, jusqu'à Calcutta. Grande joie ! — Nous faisons 12 milles 2/3 à l'heure, donc, demain, à 9 heures du matin, nous entrerons dans le port ; ce sera une journée de gagnée...

Cela me parut trop beau ; je courus chez le capitaine :

— Mais non, me dit-il : les bouches de l'Hoogly sont dangereuses, nous jetterons l'ancre avant la nuit et nous ne serons pas à Calcutta avant jeudi matin.

Patience, rien ne nous presse.

Lundi, avant la nuit, nous jetons l'ancre, et nous ne bougeons pas jusqu'à 9 heures du matin, attendant la marée haute pour entrer dans le fleuve.

L'eau est jaune, sale, trouble et boueuse. A 11 heures, apparaît dans le lointain la rive gauche de l'Hoogly ; branche occidentale du Gange. Des barques aux formes bizarres longent la côte. L'autre rive n'apparaît pas encore, l'embouchure est large. Il faisait frais : je dus avoir recours à mon paletot d'automne. La route est marquée par deux rangs de bouées et de nombreux bateaux-phares...

Un énorme navire nous barrait le passage. Il s'était ensablé ; le nôtre s'arrête aussi par crainte d'une collision : on échange des signaux...

Tout à coup, on entend des cris, tout le monde court à l'arrière du navire, moi aussi comme les autres : nous voyons, à un mille environ, une barque chavirée : un matelot se cramponnant à la quille et deux autres se débattant dans l'eau. Vite on met la chaloupe à la mer et l'on sauve ces trois malheureux.

Ce fut un moment d'émotion : on en parla toute la journée. Les matelots appartenaient au navire ensablé. Ils en furent quittes pour un bain froid.

A une heure, l'autre rive se dessine. Le fleuve dans cet endroit a, je crois, dix à douze kilomètres de largeur. Le *Ravenna* s'avance avec une désespérante lenteur. Tantôt il côtoie de près la rive gauche, — basse, plate et couverte de pâturages boisés, sur lesquels se promènent des troupeaux de vaches blanches : à un kilomètre environ de la plage, ma lunette signale d'interminables villages, ombragés de palmiers et de gros bananiers : de temps en temps, un énorme talipot élève son panache au-dessus de la jungle : des barques chargées de paille de riz animent le fleuve.

Quelquefois, au contraire, la rive gauche n'apparaît à l'horizon que comme une ligne d'un bleu sombre. Puis nous en rapprochons, car il faut chercher les passes les plus profondes du fleuve. Cette rive est plus riante et plus belle : de blanches maisons l'animent, entourées de jardins.

Le fleuve se rétrécit; les deux rives se rapprochent : à cinq heures, il n'a plus qu'un demi-kilomètre de largeur. Une jungle épaisse couvre les deux bords : bambous, palmiers et figuiers multipliants. De temps en temps, quelque village indigène, avance ses huttes de paille, jusqu'à la rive probablement des villages de pêcheurs, car on voit partout de petites barques amarrées à la berge.

Le navire s'avance en hurlant : l'écho et d'autres navires lui répondent au loin. Nous jetons l'ancre dans une anse boisée. Il n'est que six heures.

Quelle belle soirée, quels reflets de lumière merveilleux et quel calme solennel enveloppe la nature!

Le lendemain, on lève l'ancre à huit heures du matin; nous avançons toujours très lentement et de longues haltes interrompent notre marche. On jette la sonde. Les rives, toujours les mêmes, basses et limoneuses : tantôt la jungle, tantôt les champs de canne à sucre. interrompus souvent par des jardins de cocotiers, de bananiers, sous lesquels les huttes des indigènes ressemblent à des tas de foin : puis quelques maisons d'apparence modeste : un grand palais sur le bord même du fleuve... et, au moment où nous nous y attendons le moins, le navire s'arrête devant un quai improvisé... c'est Calcutta. J'avoue que je fus grandement désappointé. Je m'attendais à voir un port plein de mouvement ; on dirait, au contraire, une petite station de campagne, quelques misérables baraques, un pont de bois...

L'archevêque et l'aide de camp du vice-roi attendaient le Délégué apostolique. Une longue heure se passa avant qu'on eût abordé et amarré le navire...

La réception officielle fut remise au lendemain, car il eût fallu, comme à Colombo, rester à bord jusqu'au soir, Mgr Agliardi monta donc dans le carrosse du vice-roi, nous dans ceux de l'archevêque, et nous allâmes droit à l'évêché où nous fûmes reçus par les Pères jésuites et les enfants du collège Saint-François. Le bataillon scolaire faisait haie en présentant les armes d'un air martial.

Mgr Agliardi donna la bénédiction aux enfants et nous

nous retirâmes pour prendre un peu de repos, chose dont nous avions grand besoin, après une traversée magnifique et beaucoup plus heureuse que les précédentes, mais cependant très énervante. C'était l'influence du climat qui, déjà, commençait à produire sur nous son effet débilitant. Le climat de l'Inde abat les Européens. Beaucoup y résisteront plus longtemps que les autres, mais, à la fin, ils seront vaincus aussi.

CHAPITRE XV

CALCUTTA. — PALAIS DE L'ARCHEVÊQUE. — LES CHACALS. — VISITE AU VICE-ROI. — LES MAÏDAN. — JARDIN ZOOLOGIQUE. — LES THIBÉTAINS. — MISSION DU BENGALE OCCIDENTAL.

Mgr Goethals, le futur archevêque de Calcutta, nous conduisit à son palais, où des chambres avaient été préparées pour nous.

Le lecteur sera peut-être étonné que je parle du palais d'un évêque missionnaire, lorsque j'ai dit plus haut que le voyageur est partout frappé de voir les évêques bâtir de belles églises et demeurer eux-mêmes dans des maisons pauvres et peu commodes. L'histoire du petit palais de l'évêque de Calcutta est trop jolie pour que je me dispense de la raconter ici.

Mgr Goethals a une sœur en Belgique, qui lui est très affectionnée. Quand un missionnaire du Bengale retourne dans son pays, il ne manque jamais d'aller lui faire visite. Une fois, s'entretenant avec un de ces Pères des dangers du climat et des fatigues de la vie apostolique, elle lui recommanda d'avoir soin de son frère. Le missionnaire répondit que son évêque supportait facilement le climat, et qu'il se porterait à merveille

s'il ne se trouvait obligé d'habiter une maison humide et malsaine, située dans un des plus mauvais quartiers de la ville... La bonne dame fit aussitôt construire, pour son frère, la jolie maison dans laquelle il réside actuellement, belle, confortable et bâtie selon toutes les règles de l'hygiène tropicale. Elle n'est pas grande, mais d'une architecture si bien réussie, qu'elle a tout à fait l'aspect d'un palais. Un beau jardin l'entoure, dans lequel l'archevêque, grand amateur de fleurs, a rassemblé les plantes rares du pays et beaucoup de belles orchidées.

Tout à côté, se trouve le collège Saint-François-Xavier, avec l'observatoire dirigé par le Père Lafond, savant physicien et astronome renommé.

Enfin, me voici dans une ville, une vraie ville ! Colombo n'était qu'une forêt ; Madras une agglomération de villages indigènes ; Calcutta c'est une ville, avec des maisons blanches et coquettes, dont les larges vérandahs donnent sur de jolis jardins, comme les villas dans les banlieues de nos cités d'Europe. D'autres quartiers ressemblent à certaines rues tortueuses de Londres... enfin, c'est une vraie ville. Je m'en réjouissais de tout mon cœur, lorsque, la nuit, j'entends près de ma fenêtre de petits hurlements suspects :

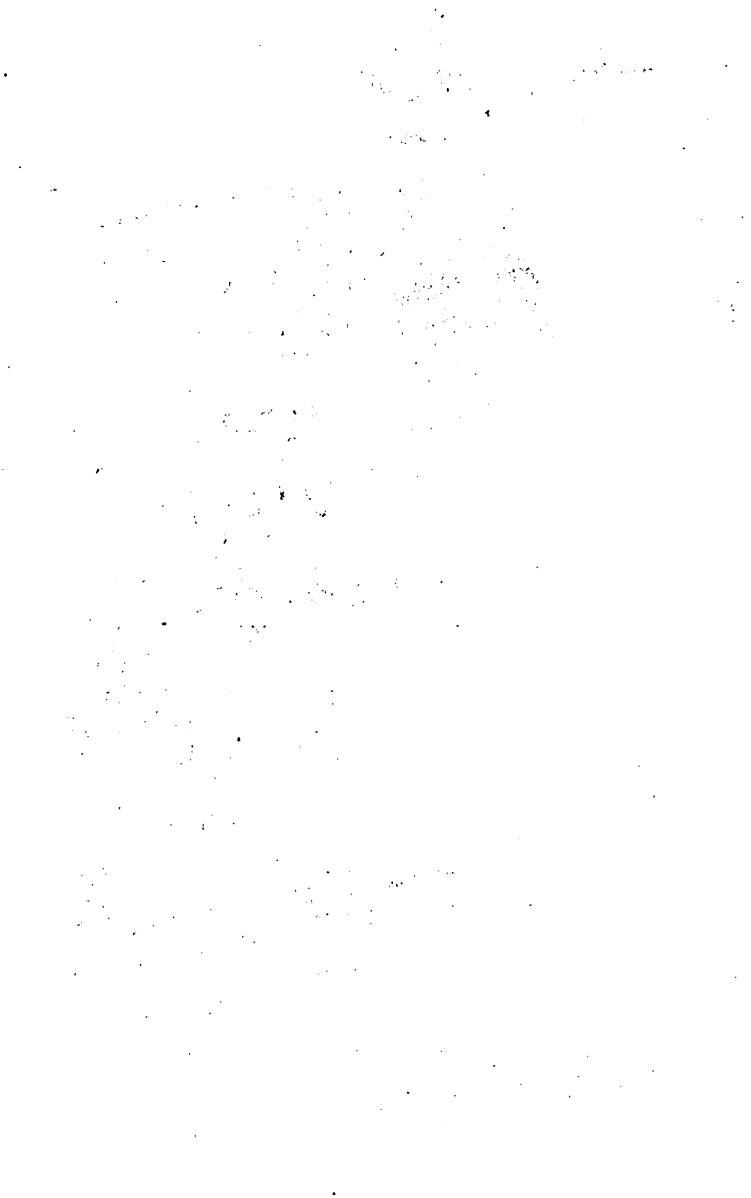
— Il y a beaucoup de chiens à Calcutta ? dis-je le lendemain.

— Mais non... vous avez probablement entendu hurler les chacals dans la rue.

— Des chacals !... dans la rue ?... mais ne sommes-nous pas au centre même de la ville !...

— Si, mais... nous avons oublié de vous dire, qu'il

LE PALAIS DU VICE-ROI DES INDES A CALCUTTA.



ne faut pas vous effrayer du tout, si vous rencontrez un chacal le soir dans le jardin ; il suffit de faire un peu de bruit pour qu'il s'enfuie aussitôt.

— Des chacals, ici, dans votre jardin ? impossible ?...

— Mais oui ! Zoulou, le gros chien, en a tué plusieurs...

Parlez-moi maintenant des grandes villes dans les Indes, lorsque d'honnêtes chacals viennent rôder jusque dans la rue de Rivoli du Paris asiatique !... Il y a aux alentours beaucoup de terrains vagues, des cimetières abandonnés ; c'est là qu'ils se tiennent cachés dans la journée, pour aller rôder toute la nuit dans la ville. Certes, je n'en ai pas vu jusqu'à présent, mais la nuit je les entends souvent.

Le lendemain, Mgr le Délégué fit son entrée solennelle dans la cathédrale, au milieu d'une foule de païens, qui garnissaient les rues avoisinantes, les boutiques et les toits des maisons. On aime beaucoup les fêtes dans ce pays.

Après la cérémonie, un Frère laïque surprit la conversation suivante entre deux païens dans un omnibus :

— Qu'y a-t-il donc, aujourd'hui ? tous les Pères se remuent, ils ont enguirlandé l'église...

— C'est la fête chez eux, répondit le compère — le Grand-Père se marie.

Nous fîmes notre visite officielle à Lord Dufferin, le Vice-Roi des Indes.

Le soir, nous traversâmes en voiture le Maïdan, la célèbre esplanade qui est pour Calcutta ce que sont

pour Paris les Champs-Elysées, mais qui n'a pour elle que son immensité. Plaine nue et sans arbres, où le beau monde va prendre l'air frais du soir.

Au Jardin zoologique, devant la maison des singes, cinq Thibétains s'extasiaient devant les gambades des espiègles quadrumanes. Le Père Wodschow qui nous accompagnait attira mon attention sur ces hommes que l'on voit rarement descendre dans les grandes villes. Ce fut pour moi un spectacle navrant. Jamais encore je n'avais vu l'homme dans un tel état d'abrutissement : sales, couverts à peine de quelques haillons sordides, vrais types de sauvages ! Leurs cheveux noirs, noués en tresse, semblaient n'avoir pas connu le peigne depuis des mois déjà, tant ils étaient emmêlés, ébouriffés. Leur physionomie n'était pas mauvaise, au contraire elle semblait douce, avenante : le type chinois prévalait, mais on y reconnaissait encore quelques traits de la beauté indienne. Pauvres malheureux, on ne saurait croire quel triste spectacle présente cette humanité vouée à l'abjection ! Quand on voit le roi des créatures de Dieu abaissé et semblable à la brute, c'est alors qu'on sent le besoin des missions et qu'on souffre de ne pouvoir porter à ces peuples malheureux le christianisme qui seul pourra les relever !

La mission du Bengale occidental, dont Calcutta est le centre d'action, présente de grandes et de belles espérances. Dirigée depuis peu d'années par les Pères Jésuites de Belgique, elle ne possède pas les églises magnifiques de Ceylan et des missions du sud, trois fois séculaires ; mais implantée et conduite avec l'énergie

et la force propres à toutes les entreprises des Jésuites, elle avance et a fait déjà un grand pas. Tous les missionnaires, vieux et jeunes, sont des hommes instruits et sérieux et il y a parmi eux des hommes de premier choix. Ils sont nombreux, plus nombreux, en proportion des fidèles, que dans les autres parties de l'Inde : leur travail raisonné et solide promet de brillants résultats. C'est une des plus belles missions que j'aie vues !

Père Grosjean — mais nous n'allons pas vers Diamant-Harbour !

Grande confusion... Nous avions pris un tout autre train et nous filions dans la direction opposée !

Le Père Grosjean est au désespoir ; moi je ris aux éclats. Rien autre à faire que de descendre à la première station : malheureusement c'était un express ; il passa la station et à Belgurriah seulement nous pûmes sortir de notre prison roulante.

Meno male ! dans une heure partait un train pour Calcutta et de là, après une heure d'attente un *bummel-zug* pour Magra-Hatt, station vers laquelle s'envolaient nos désirs.

Mon seul chagrin était que le peuple de la mission nous attendrait trois heures, et que, ne nous voyant pas descendre du premier train, *leur esprit se briserait encore en morceaux !*

Hormis cela, je n'étais pas fâché du retard. Je pouvais examiner à loisir la physionomie d'une petite station dans le Bengale, avec son chef de gare sans souliers, l'uniforme boutonné sur la peau et son télégraphiste tout nu... pardon, il portait un pagne et un énorme turban.

Nous fîmes un tour dans la campagne et nous visitâmes un village bengali avec ses huttes gracieuses, construites en argile, le toit couvert de chaume.

Le train siffla et nous retournâmes honteux à Calcutta. Le chef de gare accourut aussitôt pour s'informer de ce qui arrivait. Il avait fait préparer pour nous son plus beau wagon-salon, qui était parti vide pour Magra-Hatt... Nous lui contâmes notre lamentable histoire et

consolation pour les Bengalis catholiques, mais toujours une consolation.

Nous partîmes donc mardi, à sept heures du matin. Qui n'a jamais pris de billets de chemin de fer aux Indes, comprendra difficilement combien de temps nous perdîmes à cette transaction indispensable. Bref, le train sifflait quand nous arrivâmes sur la plate-forme.

Nous courons. Le Père Grosjean demande au machiniste hindou :

— C'est bien le train de Diamant-Harbour ?

— Oui, Père !

— Et notre wagon ?

— Ici, dit-il en nous le montrant du doigt.

Nous courons au wagon — le conducteur nous tire par la soutane :

— Messieurs, on n'entre pas ici, c'est le wagon des dames ! Que nous importe, il faut que nous partions — le train marchait déjà, lorsque je sautai dedans :

— Enfin nous y sommes — dit Mgr Aiuti — on ne pourra pas fumer, c'est le wagon des dames.

— Pas du tout, répliqua le Père Grosjean, c'est celui qui avait été réservé pour nous.

— C'est étonnant, dis-je, comme on est irrégulier ici ; l'horaire du chemin de fer donne l'heure du départ — et le train part dix minutes avant ; peu s'en est fallu que nous ne soyons restés !

— C'est impossible, votre montre ne va pas bien, répond Mgr Aiuti.

— Si, elle va à merveille, je l'ai réglée hier soir sur le canon.

— Qu'est-ce que c'est que ce pont ? — s'écrie le

montâmes dans un modeste coupé, qui nous emporta vers notre destination cette fois, mais en faisant aux stations des haltes interminables.

Le pays est bien beau. Une ceinture de jardins entoure la capitale et la pourvoit de fruits délicieux. Plus loin, des bouquets de cocotiers et de Phœnix sylvestris, le tronc couvert de cicatrices faites pour en extraire le

LE PALANQUIN.

vin de palmier. Ces arbres ombragent des huttes innombrables, car la population est plus dense qu'en Belgique. Des rizières à perte de vue et à droite des lagunes salées, au bord desquelles se baignent des pélicans; de graves secrétaires se tiennent debout les yeux fixés sur l'eau.

Nous arrivons enfin à Mugrah-Hatt, avec une bonne demi-heure de retard. Il était une heure après-midi.

Le Père Maene nous attendait avec ses chrétiens depuis neuf heures du matin!

Descendre de wagon c'était pour nous pain quotidien ; mais ce qui fut bien autrement difficile, ce fut de monter ensuite en palanquin.

Je n'avais jamais vu cette machine. Figurez-vous une grande boîte percée de deux petites portes à droite et à gauche : quelque chose comme la cabine d'un chien de garde. Il ne fallait pas faire figure ridicule : nos chrétiens nous acclamaient en poussant de frénétiques hourrahs. Je me pliai donc en cinq, avec le plus de dignité possible... et je me fourrai dedans.

Mais maintenant nouvel embarras : comment s'asseoir dans la boîte ? J'essayai à la turque... cela ne se peut. A l'indienne... impossible de garder l'équilibre. Je pris donc mon parti et j'étendis les pieds.

Ce fut un moment de grave mésaventure que celui où l'on souleva la machine : je m'écrasai le nez contre le devant, je donnai de la nuque contre l'arrière... Le palanquin est pourvu de deux gros bâtons, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière ; quatre vigoureux coolies nous portaient sur les épaules et chantaient sur un rythme saccadé. Nos chrétiens et toute la population païenne de Mugrah-Hatt, nous faisait un pittoresque cortège : de temps en temps, ils fourraient le nez à travers la porte du palanquin pour mieux jouir du spectacle des merveilleux visiteurs, qui venaient de si loin, pour voir leurs frères hindous et bengalis.

Nous traversâmes ainsi un gros village, jusqu'au canal sur lequel il fallait s'embarquer. On avait fait un pont de planches sur deux grandes pirogues et sur ce pont une espèce de pagode en velours rouge et en papier d'argent, qui devait nous servir de baldaquin

d'honneur et nous garantir des rayons du soleil.

Le canal avait à peine quelques mètres de largeur. Sur la rive droite un orchestre indigène accompagnait notre embarcation : il se composait de deux flûtes qui

JEUNE FILLE BENGALI.

jouaient une mélodie, dont il était difficile d'apprécier la beauté, car elle était étouffée par six gros tambours, huit tam-tams et une dizaine de gongs. Sur l'autre rive une canonnade de pétards et de bombes et les cris de la foule qui courait après nous. Peu à peu les païens res-

taient en arrière et bientôt nous fûmes tout à fait en famille, avec nos chrétiens : une trentaine de gamins précédaient les barques portant des bannières multicolores ; l'orchestre faisait résonner ses sons impitoyables et chaque fois qu'il ralentissait l'étourdissante cadence, on le sommait de continuer : et les gongs de résonner de plus belle.

De longues pirogues tournaient autour de nous, nous devançant ou restant en arrière. Au milieu de la verdure des arbres et des palmiers, c'était un spectacle ravissant. Une de ces pirogues nous précédait toujours ; elle était pleine de bébés qui n'avaient pas la force de courir après nous. On les avait recueillis les uns après les autres, et ils formaient une cargaison ravissante grosses têtes rasées ou soigneusement bouclées. A l'avant de la pirogue et à l'arrière, se tenaient debout deux grands et forts garçons de quinze à seize ans. Ils dirigeaient l'embarcation à l'aide d'une longue perche de bambou.

Après deux heures de navigation, nous arrivâmes à la mission, affamés comme des chasseurs.

Dans un joli jardin potager à côté de l'église, s'élevait une hutte absolument semblable à celles des indigènes, mais plus grande et plus soignée : c'était la résidence des deux missionnaires. Des cloisons en planches la divisaient en trois petites chambrettes. On servit notre repas dans celle du milieu, repas frugal et savoureux, composé de poules, de riz, d'œufs et de lait caillé ; des fruits pour dessert, des légumes du jardin — et pour assaisonnement la gaîté d'un cœur hospitalier qui aurait déridé le plus triste visage.

J'avouerai franchement que ce dîner, dans la chaumière des deux bons missionnaires, fut un des meilleurs que j'aie pris dans ma vie.

A quelques pas de là, sur la grande place du village

JEUNE FILLE BENGALE DE HAUTE CASTE.

les Pères offraient un banquet selon la mode du Bengale aux chrétiens venus de loin pour nous voir. Nous allâmes faire avec eux la prière et Mgr Aiuti bénit ce festin d'un genre si nouveau que je m'en souviendrai toujours.

Figurez-vous six cents Bengalis accroupis par terre, en longues rangées — les femmes séparément — car, d'après les usages du pays, jamais elles ne mangent avec les hommes, même avec leurs maris et leurs fils.

Chacun avait devant soi une large feuille de bananier, posée sur le sable en guise d'assiette. On apportait le riz dans de grands paniers. J'ignore comment il était préparé, mais, de la cuisine, on le portait à la rivière. On trempait le panier dans l'eau jusqu'aux bords, puis, tout ruisselant, on le portait sur le lieu du festin. Un homme tenait l'immense corbeille, un autre y puisait de ses deux mains et déposait une montagne de riz sur la feuille de chaque convive, qui, avec l'index de la main, faisait un trou dans le sommet, qu'immédiatement on remplissait de lait. Vint enfin le curry, la sauce indispensable. Le serviteur la portait dans un vase à large col; il tenait l'anse de la main gauche, et, pliant la main droite pour en former quelque chose comme une cuillère, il la trempait tout entière dans la sauce, qu'il versait sur le riz de chaque convive. C'était parfait. Eux aussi, faisant cuillère de leurs quatre doigts, mangeaient gaiement cette bouillie primitive.

Comme on était heureux, en ce moment, dans ce petit coin de terre! Ce banquet chrétien, au milieu d'un pays plongé dans les erreurs païennes, avait quelque chose de touchant dans sa simplicité toute primitive.

Nous nous éloignâmes pour ne pas gêner ces bonnes gens; mais bientôt ils vinrent nous appeler.

Nous trouvâmes la place du festin transformée en une espèce de cirque. Un millier de Bengalis l'entou-

raient en grand cercle, accroupis ou debout à l'ombre des cocotiers. On avait placé des sièges pour nous : des jongleurs devaient nous donner une représentation.

C'était un spectacle inconnu à notre fade Europe, qui allait se dérouler devant nos yeux.

En voyant cette foule multicolore, ma pensée se portait aux anciens stades d'Athènes, avant Périclès, alors que les exigences de la civilisation n'avaient pas encore transformé la capitale des Grecs.

Les jongleurs apparurent d'abord. Ils firent des tours de gymnastisque admirables.

J'ai vu jadis — lorsque je n'étais pas prêtre — les cirques les plus célèbres de l'Europe. Eh bien, ce que j'avais en ce moment devant moi, surpassait cent fois tout ce qu'on y exécute. Je n'eusse jamais soupçonné, que l'homme pût arriver à un développement si prodigieux de force. Si on me le racontait, j'aurais peine à le croire. Pour citer un exemple : un vieillard de soixante ans prenait des deux mains un jeune homme, par le cou. Le jeune homme appuyait sa tête sur son épaule gauche, et lentement s'élevait jusqu'à prendre une position verticale, les pieds en haut. Le vieillard le soulevait alors au-dessus de sa tête, le tenant toujours des deux mains par le cou et le plaçait de manière que la tête de l'adolescent reposât sur la sienne, le corps posé verticalement, les pieds en haut et dans cette position ils restaient plus de cinq minutes, le vieillard marchant puis s'asseyant et se levant de nouveau.

Pour terminer, un jeune homme se coucha sur le dos, on lui mit sur la poitrine trois grosses briques et un de ses compagnons lui asséna un si terrible coup de

massue que deux briques volèrent en éclats. Il répéta ensuite la même expérience en mettant les briques sur le dos du jeune homme. Le coup fut si fort que la première brique fut presque pulvérisée; d'un second coup, il brisa la seconde... Le gaillard se leva, j'examinai sa peau qui n'avait pas même été écorchée, il n'y avait pas de supercherie possible, car ils n'avaient pas apporté les briques avec eux; elles furent prises au hasard sur un tas qui se trouvait dans le potager.

Ils promettaient des choses plus merveilleuses encore, mais nous dûmes les congédier, car l'heure d'aller à l'église approchait.

Nous sortîmes en procession de la maison, tous en surplis. Mgr Aiuti officiait. On portait devant nous les bannières de l'église, puis deux rangs de garçons, vêtus de soutanes rouges, tenaient des cierges allumés. Le peuple nous suivait. C'était solennel et touchant, dans cette mission perdue au milieu des païens... mais voici, qu'un gamin de six à sept ans, nu comme une grenouille, vient se placer devant nous et, ses petites mains jointes, il s'avance majestueusement. La chose était si comique que toute mon émotion s'envola du coup. On enleva le malencontreux bonhomme et nous continuâmes en paix la procession.

La soirée était fraîche; nous dûmes nous retirer dans la maison des missionnaires, le peuple se dispersa aussi. Il y en avait qui devaient faire six milles pour rentrer chez eux.

Nous passâmes la soirée au milieu des enfants du collège, car il y a un collège à Morapaï. L'école c'est la chose principale dans ce genre de mission. Il faut tra-

vailler sur les enfants et en faire de bons et véritables chrétiens. Il est bien plus facile d'agir sur les jeunes cœurs. L'influence de ces écoliers se fait bientôt sentir sous la hutte paternelle, aux Indes surtout, où l'on aime tant les enfants, et où souvent ils règnent dans la famille en capricieux et tout-puissants despotes.

Les hommes mûrs, qui se convertissent, sont trop profondément entamés par la misérable immoralité du paganisme, pour que l'on puisse réagir sur leur âme ; et souvent on accepte leur conversion feinte ou intéressée pour pouvoir élever leurs enfants ; quant à eux-mêmes, on cherche seulement à les rendre moins mauvais, et c'est déjà beaucoup qu'on y arrive. La même chose peut à peu près se dire de ceux qui ont passé par le protestantisme. La doctrine froide des sectes réformées parle trop peu au cœur des pauvres indigènes. On les a fait sortir de leur simplicité, sans leur donner la foi, ni même l'enseignement religieux — et eux aussi sont presque incorrigibles.

Voici donc l'importance des écoles et chaque mission doit avoir la sienne : élever, former la jeune génération, et tâcher d'amender la vieille, c'est là l'œuvre capitale de chaque missionnaire. Il est donc naturel que les Pères Jésuites, ces missionnaires par excellence, aient partout une école.

J'ai visité beaucoup de magnifiques collèges des Pères de la Compagnie ; mais je n'en ai jamais vu de pareil à celui que j'avais ici devant moi : figurez-vous, un hangar en terre battue, recouvert d'un toit en paille de riz. Il sert, le jour, d'école et la nuit de dortoir aux enfants, qui y couchent sur des nattes. La véranda tient

lieu de réfectoire ; ni tables, ni chaises, ni pupitres. Pendant la leçon, les enfants se tiennent accroupis sur des nattes. C'est tout à fait indigène. Le collège avait 40 internes et beaucoup d'autres garçons le fréquentaient. Chaque matin, les internes plus âgés, vont, avec leurs pirogues, chercher les jeunes écoliers dans les villages voisins, et les ramènent le soir à leurs parents. C'est un pensionnat d'une espèce toute spéciale, mais qui pourtant est très sympathique.

Nous passâmes donc la soirée avec eux : leur familiarité naïve nous amusa beaucoup. Ma montre faisait leurs délices. Ils avaient bien l'air d'enfants gâtés de la maison, ils se sentaient bien à l'aise avec nous et appelaient les missionnaires d'un mot de leur langage qui signifie : *Père et mère*. Je leur distribuai des chapelets et des médailles et ils avaient l'honnêteté de ne pas venir, comme mes chers petits Tamouls de Ceylan, en demander un second, en entrant par l'autre porte.

Ils aiment beaucoup le chant. Le Père Bankaert dit à l'un d'eux de nous chanter un air du pays, mais le bonhomme, se drapant dans son châle de mousseline, improvisa une longue cantate en l'honneur du Pape et de son Délégué à laquelle, comme de raison, nous ne comprîmes pas un mot. Ensuite ils chantèrent tous en chœur : la mélodie était mélancolique, comme toujours chez les peuples orientaux, mais belle, harmonieuse et prenant quelquefois des tons d'une originalité savante et réussie.

Le chant ne va pas sans accompagnement. On alla vite quérir le Paganini du village, un joueur... de tam-tam.

Le grand artiste ne se fit pas prier. Il apporta son instrument, long à peu près d'un mètre — et, comme on était à l'étroit dans la petite chambrette, sans se trop

UN BABOO BENGALI.

gêner il l'installa sous ma chaise et, s'étant accroupi derrière moi, se mit à frapper son instrument, à grands coups.

On n'avait pas de gong : le sacristain courut donc à l'église et prenant les sonnettes qui servaient pour la

messe, il se mit à battre, avec elles, la mesure tandis que les élèves s'écorchaient le gosier.

C'était un curieux spécimen de la musique barbare, la seule que comprennent les Hindous (je ne parle pas de la classe élevée). Lorsqu'on leur fait entendre un de nos bons morceaux, ils ne l'apprécient guère, car, disent-ils : « Ce chant ne nous dit rien. »

Enfin, après neuf heures de gong et de tam-tam, de pétards, de cris étourdissants, nous allâmes nous coucher, et vraiment nos cervelles irritées par tout ce tintamare avaient bien besoin de repos.

Le lendemain, nous nous levâmes à l'aube, et laissant de côté la grande barque avec son baldaquin officiel, nous montâmes dans de légères pirogues, creusées dans le tronc d'un grand arbre, et nous filâmes rapidement sur les eaux.

Les indigènes se réveillaient à peine. On les voyait grelottant de froid, enveloppés dans leurs pagnes de mousseline, sortir de leurs huttes en se couvrant la bouche, comme on le ferait chez nous, pour une gelée très forte.

La matinée, pour nous, était délicieusement fraiche — eux, étaient comme engourdis.

Ces gens sont très frileux. En revanche, ils restent toute la journée, tête nue et bien souvent rasée, exposés aux rayons d'un soleil terrible, qui en quelques minutes frapperait à mort le plus robuste Européen. Ils ont le crâne plus épais que le nôtre.

Ils enduisent leurs bébés d'huile de coco et les exposent ensuite à ce soleil terrible. Ils disent que c'est très sain.

Nous pouvions mieux examiner, en retournant, les villages qui bordent le canal, ancien bras du Gange à demi ensablé. Des huttes longues et quelquefois coniques; des hommes presque nus, accroupis sur l'herbe, cuisinant leur repas du matin...

Nous fîmes avec nos pirogues, en une heure, le chemin que la veille nous avions fait en deux. Le train nous prit à la station et à onze heures nous étions à Calcutta, emportant de cette jolie mission un des meilleurs souvenirs de ma vie.

CHAPITRE XVII

MISSIONS PROTESTANTES. — LE GOUVERNEMENT. — LA VILLE, LES MAGASINS, LES MARCHANDS. — LES ÉCOLES. — LE ROI D'OUDE. — DINER CHEZ LE VICE-ROI.

Après avoir tant parlé de nos missions, il est juste que je dise un mot des missions protestantes, qui sont nombreuses dans le pays.

Pour être bref, je dirai qu'il faut les distinguer en deux catégories : les missions anglicanes d'un côté et, de l'autre, celles des autres sectes protestantes.

Les missionnaires anglicans sont d'ordinaire des gens distingués, instruits, affables et bien intentionnés. Ils habitent, pour la plupart, les villes et les stations principales avec leur femme et leurs enfants, visitent rarement leurs chrétientés, qui ne sont pas nombreuses et tendent, je crois, à diminuer ; ils ont peu de contact avec le peuple, qu'ils abandonnent aux soins de catéchistes d'une moralité suspecte ; ils ont peu d'influence sur ce peuple qu'ils ne connaissent pas, n'ayant pas avec lui, comme les missionnaires catholiques, un contact immédiat, journalier. L'esprit de sacrifice leur manque, l'esprit apostolique, ils ne l'ont pas. Abondamment pourvus par leurs sociétés de missions, ils regardent leur emploi

non pas comme une vocation sainte, mais simplement comme une place honorable, lucrative, qui les fera, comme le magistrat ou comme l'officier, vivre dans une certaine aisance et assurera l'avenir de leurs enfants. Ils donnent au pauvre et protègent l'orphelin. En un mot, ils sont en tout de vrais gentlemen et ils gagnent honnêtement leur salaire.

On ne peut pas dire, malheureusement, la même chose des prétendus *missionnaires* des autres sectes protestantes : Méthodistes, Weysleyens, Baptistes et Suédois...

On me demandera aussi quelle attitude prend envers nos missions le gouvernement impérial des Indes. Certes, il ne donne pas un appui spécial aux missions catholiques, mais il n'entrave en rien leur développement. Au contraire, il protège volontiers chaque institution utile à la contrée, bienfaisante pour la population. Nous ne pouvons que nous louer des bons procédés du gouvernement anglais dans les Indes envers nos missions catholiques.

Quant au représentant du pape, il a toujours été traité avec la courtoisie la plus délicate, avec le respet dû à son rang et à son ministère; je puis assurer qu'il en a gardé le meilleur souvenir.

Le séjour de Calcutta était pour nous un séjour agréable, après deux mois de voyage fatigant, sous un climat auquel nous n'étions pas habitués. La société des Pères Jésuites, hommes très instruits et pleins d'expérience, charmait encore la cordiale hospitalité que nous offrait l'archevêque.

Les matinées étaient fraîches et j'en profitais pour faire mes courses dans la ville, qui est très originale.

On l'appelle la ville des palais, et, en effet, les maisons ne sont pas grandes, mais elles ont l'air de palais, entourés de jardins verdoyants.

Entre ces jolies habitations européennes, vous voyez, çà et là, de petites huttes indigènes, et même des rues de huttes dans les plus nobles quartiers. Cela donne à la ville un cachet très piquant.

Il n'y a pas de magasins comme dans les villes d'Europe, ou, du moins, il y en a très peu. Si l'on veut faire quelques achats, on fait appeler chez soi les marchands. Ils viennent suivis d'une foule de *coolies*, qui portent sur la tête, dans de grands paniers ronds, les marchandises que propose leur maître.

Chaque matin, je visitais quelque rue indigène. J'avais bien vite appris à m'orienter tout seul. Je voyais ces pauvres gens dans leur vie intérieure, leur travail, leurs boutiques et leur cuisine enfin. Mais ils sont malpropres. Certaines ruelles, où les Européens n'ont pas encore commencé à bâtir de maisons, ont un aspect repoussant, avec des ruisseaux d'immondices, coulant devant le seuil des huttes en terre battue, et cela à un millier de pas des quartiers opulents.

Dans l'après-midi, nous allions visiter les écoles et les établissements.

Le collège des Pères Jésuites est tout voisin du palais archiépiscopal, mais ce n'est pas un collège comme celui de Morapaï, il est au contraire tout aussi beau que les collèges d'Europe.

Tous les internes sont catholiques, mais parmi les

UNE MAISON EUROPÉENNE A CALCUTTA.

externes le plus grand nombre, je crois, sont musulmans et païens. Ils affectionnent les Pères et quand ils sortent du collège, ils emportent toujours dans leur cœur la semence du christianisme, qui germera dans leurs enfants ou dans leurs petits-enfants, mais qui germera, qui ne sera pas perdue.

Il faut être très patient quand il s'agit de la conversion d'un peuple : éviter l'excès de zèle qui est toujours nuisible ; poursuivre activement un travail raisonné, laisser mûrir les choses, et avoir confiance dans le secours de Dieu qui viendra au moment le plus inattendu ; mais travailler beaucoup, avec persévérance, ne pas se décourager, car ce travail est très dur et très décourageant.

Les écoles chrétiennes, pour les enfants païens, c'est un apostolat qui portera ses fruits.

Non loin du collège Saint-François-Xavier, se trouve un pensionnat pour les jeunes filles de familles distinguées. J'y remarquai une jeune Hindoue païenne de seize à dix-sept ans, fille du rajah Tahore, qui chanta avec ses compagnes : *Laudate Dominum omnes gentes, laudate eum omnes populi*. Et quand Mgr Agliardi donna la bénédiction, elle s'agenouilla comme les autres ; on me raconta que si, parmi les femmes hindoues, il y en avait qui se convertissaient, c'étaient presque toujours celles qui avaient été élevées dans un pensionnat de religieuses catholiques.

Mais comme le climat doit être malsain pour les pauvres enfants blancs. Ils sont tous pâles, presque livides ; aussi les partisans de la primauté de Bombay retournent-ils le nom que leurs adversaires donnent à Calcutta : *City of palaces* devient *City of pale faces*.

Il y a deux partis, parmi les Anglais dans les Indes, qui discutent chaudement sur cette question : laquelle des deux villes est la plus belle, Bombay ou Calcutta ? C'est une chose à laquelle il ne faut pas toucher, c'est du charbon ardent. J'avouerai en secret que je préfère Bombay...

Les Sœurs de Notre-Dame de Lorette ont aussi un charmant orphelinat; cela me mènerait bien loin de le décrire encore. Tous ces orphelinats se ressemblent, et on y voit partout un magnifique exemple de charité, d'abnégation chrétienne.

En parlant d'écoles, je ne puis pas omettre une création originale : un collège fondé par les Anglais pour l'éducation exclusive et spéciale des fils du roi d'Oude ! Il y a là, pour le moment, m'a-t-on dit, quelque chose comme 47 jeunes princes.

Le roi d'Oude a été charitablement soulagé par les Anglais du poids de son royaume, qu'il gouvernait de la façon la plus extravagante; ou plutôt les pauvres Oudiens furent déchargés du poids de leur roi qui fut interné à Calcutta dans une splendide résidence. au bord de l'Hoogly, avec une liste civile d'un *lagh* de roupies par mois, ce qui revient à la somme assez ronde de deux millions et demi de francs par an.

Il y vit paisiblement sans en pouvoir sortir. Ses jardins sont splendides. Une fois par mois, il les ouvre au public, c'est-à-dire qu'en ce jour les privilégiés peuvent se procurer des billets d'entrée.

Une fois que l'archevêque s'accordait ce plaisir, comme il traversait une allée fleurie, il s'aperçut que de divers côtés on lui faisait des signes désespérés. Il n'y

comprenait rien, lorsqu'un officier accourut en toute hâte le sommant de fermer bien vite son parasol, car le roi se promenait dans le parc ; or, dans le lieu où se trouve son auguste personne, nul mortel n'ose porter un parasol ouvert !

— Je respecte et j'honore beaucoup votre roi, répondit le prélat ; mais je ne voudrais pas non plus risquer une insolation ; souffrez-donc que je sorte du jardin par la voie la plus courte, en me garantissant des ardeurs du soleil.

L'affaire était très grave et l'officier alla en référer au roi. Il le fit probablement en courtisan honnête, car il revint aussitôt auprès de l'archevêque, lui annonçant avec force salams que, vu sa haute dignité de grand prêtre des chrétiens, le roi, par une grâce toute spéciale et pour cette fois seulement, lui permettait de tenir son parasol ouvert.

Mieux que cela, le monarque détrôné fit porter son palanquin du côté où se trouvait l'évêque et manifesta le désir de l'entretenir.

Le lendemain, les journaux de Calcutta racontaient cet épisode piquant.

Jeudi 10 février, grand dîner de gala chez le vice-roi. J'eus le plaisir d'y faire la connaissance de sir A. Mackenzie-Wallace, dont les intéressants ouvrages sur la Russie et l'Orient sont si connus et appréciés en Europe.

Nous étions quatre-vingts personnes à peu près ; la table était royalement servie. Je pensai alors au festin Bengali, auquel nous avions assisté l'autre jour à Morapaï. Quelle distance sépare notre civilisation raffinée de la simplicité barbare de ces peuples primitifs !

CHAPITRE XVIII

PROGRÈS DES MISSIONS. — CONSÉCRATION DE Mgr POZZI. LE PÈRE LAFOND ET SON PHONOGRAPHE.

Pour donner une idée de l'accroissement lent mais constant de l'œuvre des Missions catholiques dans les Indes, faisons un peu de statistique :

Il y avait en 1851.....	732,887	catholiques aux Indes
En 1871.....	934,400	—
En 1881.....	1,103,560	—
En 1885.....	1,356,037	—

Or, il faut remarquer que ce n'est pas par immigrations, comme en Australie et aux Etats-Unis d'Amérique, que le nombre des catholiques augmente dans la presqu'île gangétique, mais toujours et exclusivement par conversions.

On donnait l'instruction dans les écoles catholiques :

En 1871.....	à 28,249	enfants
En 1881.....	à 44,699	—
En 1885.....	à 64,357	—

et ce nombre serait plus que doublé, si les moyens pécuniaires dont disposent les missions n'étaient pas si restreints.

Si nous prenons maintenant la mission de Calcutta qui est une des plus récentes dans l'Inde et ne fait encore que commencer, — nous y trouverons déjà des chiffres très consolants :

La population catholiques	en 1881	était de	16,148 âmes
—	en 1882	—	16,690 —
—	en 1883	—	17,033 —
—	en 1884	—	17,761 —
—	en 1885	—	18,648 —

Païens baptisés	en 1881	193
—	en 1882	294
—	en 1883	177
—	en 1884	526
—	en 1885	802

Protestants et schismatiques convertis	en 1881	114
—	en 1882	192
—	en 1883	149
—	en 1884	150
—	en 1885	278

Enfants des écoles :	en 1881 :	garçons 1,571.	filles 1,176
—	en 1882 :	— 1,966	— 1,634
—	en 1883 :	— 1,981	— 1,830
—	en 1884 :	— 2,136	— 1,861
—	en 1885 :	— 2,248	— 1,896

Communions	en 1881	43,755
—	en 1882	47,523
—	en 1883	51,692
—	en 1884	59,430
—	en 1885	63,651

Cette statistique montre clairement le progrès des missions dans les Indes. Elles avancent lentement, mais elles avancent — et quiconque a un peu la pratique des conditions dans lesquelles se trouvent ces missions, — verra facilement que c'est là un bien beau et heureux résultat.

Il ne faut pas se faire des missions une idée fausse et erronée. Les grandes conversions, en masse, de peuples entiers, ont toujours été des exceptions, dues à une grâce spéciale de la Providence et toujours précédées de siècles d'un travail dur et laborieux. L'histoire mentionne le grand fait, mais, le plus souvent elle se tait sur la cause de ce fait et ignore ces générations d'apôtres-missionnaires, qui avaient silencieusement miné les temples des idoles avant qu'ils ne croulassent avec fracas.

Et, aujourd'hui, si les missions, privées de l'appui des gouvernements civils qu'elles avaient du temps de Charlemagne et des rois *par la grâce de Dieu*, — privées de cet appui qui leur donnait, aux yeux des infidèles, le prestige de la force et de la puissance, — livrées à une pauvreté extrême, — si elles ont pu atteindre un résultat pareil, — ce n'est que par un effort d'abnégation héroïque et suprême que Dieu a aidé et béni.

Le nombre des conversions est presque toujours en raison directe des ressources dont dispose la mission... Ce n'est pas que l'on achète les adhésions à la foi catholique, — au contraire, si l'on s'aperçoit que quelque fin indigène veuille se faire chrétien par pure spéculation, on le renvoie toujours, après lui avoir démontré la vilenie de son action.

Pour bien expliquer comment agit l'argent, je raconterai la manière dont ordinairement se font les conversions.

Si le missionnaire est pour ses chrétiens ce qu'ils expriment si bien eux-mêmes, en lui donnant le nom de

Père et Mère, — il en est autrement par rapport aux païens. Ceux-là se méfient des prêtres catholiques, quelquefois n'osent pas, et souvent ne veulent pas les approcher.

Donc pour les attirer, il faut des intermédiaires dont

MISSION D'ASSENSOLE. LE SÉMINAIRE DE SAINT-JOSEPH.

ils ne se méfient pas autant et qui puissent circuler librement dans les villages, s'approcher des païens, parler avec eux, les instruire et enfin les amener au prêtre.

Ces intermédiaires, ce sont les catéchistes, quelquefois les maîtres d'école.

Or, tous ces catéchistes, qu'il prend à son service, ce sont de très pauvres gens qu'il faut nourrir, qu'il faut payer, qu'il faut entretenir. Leur nombre est proportionné aux ressources dont dispose la mission.

C'est là un des effets de l'argent, — mais ce n'est pas tout encore.

Après avoir converti ces païens, il faut prendre leurs enfants à l'école, car ce sont les enfants qui feront l'avenir. L'école est quelquefois assez loin des villages, car elle ne peut être que là où réside le prêtre et sous son inspection. Il faut donc qu'il loge et nourrisse les enfants.

Lorsque enfin la mission se consolide un peu, — il faut bâtir...

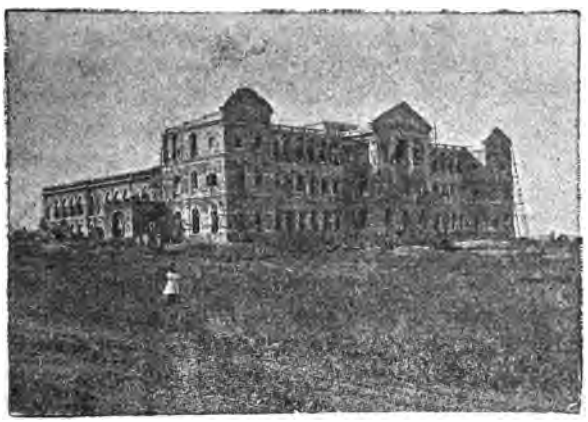
J'ai entendu dire plus d'une fois que les Missionnaires feraient bien mieux d'employer l'argent d'une autre manière, qu'à élever des constructions imposantes... Ce n'est pas vrai : qui bâtit s'établit. — Ainsi, dans un pays récemment subjugué, les conquérants n'élèveront pas de splendides édifices jusqu'au moment où ils se croiront certains de garder leur conquête. En les bâtissant, ils affirment, aux yeux de leurs voisins, leur force et leur droit, — aux yeux de leurs compatriotes, ils affirment leur puissance et montrent la décision de garder leur conquête. C'est une espèce de prise de possession. Qu'ont fait depuis quinze ans les sacrilèges envahisseurs de Rome ? ils ont bâti...

L'apostolat chrétien est, au fond, une conquête. Le chef de la mission a non seulement la tâche de convertir les habitants du pays qui lui est confié, il doit les protéger contre la malice et la vengeance des païens. Et, pour qu'ils osent se convertir, il faut qu'ils sachent qu'ils sont protégés et qu'ils le seront toujours.

Or, avant que le missionnaire n'ait bâti chez eux

une église, une maison, ils doutent toujours *que le Père restera.*

D'un autre côté, aux yeux des infidèles, — bâtir, c'est montrer que l'on est décidé à s'établir chez eux, — bâtir bien, c'est montrer qu'on est riche, — bâtir malgré



MISSION D'ASSENSOLE. LE COUVENT DE LORETTE.

leurs protestations, c'est montrer qu'on est fort; or, dans ces pays barbares, on respecte la richesse et la force; la force et la richesse inspirent la confiance...

Et puis, souvent, il faut absolument bâtir.

Quand le nombre des chrétiens a grossi, il leur faut une église : et s'il augmente encore, il en faudra une autre. Dans les grandes villes il faut de belles églises.

A Calcutta, par exemple, où les protestants ont trois temples magnifiques, l'archevêque se trouvera dans la

nécessité absolue et inévitable de construire une bien belle cathédrale — plus belle peut-être qu'il ne l'aurait voulu, car il préférerait employer l'argent qu'elle lui coûtera à fonder des écoles et des orphelinats... mais il devra bâtir.

Le plus grand seigneur a, d'ordinaire, le plus grand palais, — eh bien! pour ces barbares ignorants et païens, — le Dieu qui aura une plus belle église sera considéré comme le plus puissant, le plus grand.

Il faut enfin pour les missionnaires des maisons salubres et aérées. Dans ces climats terribles pour les Européens, la maison est une question de vie, — et le jeune missionnaire qui vient dans ces parages, s'il n'a qu'une hutte pour se reposer, — sera vite pris par la fièvre et la dysenterie dont on guérit rarement sous ce soleil de feu.

Ainsi, quoique indirectement, ce sera toujours l'argent dont disposent les missions qui déterminera le nombre des conversions.

Je me souviens, à ce propos, d'un petit épisode qui me fit rire beaucoup. J'étais dans une église de mission en Turquie, le jour d'une grande fête. Le missionnaire prêchait : or, le petit péché des Bulgares c'est qu'ils aiment trop l'argent, les *paritchki*, comme ils l'appellent. L'argent était donc naturellement le sujet du sermon... Le bon prêtre s'emporta, et il représenta, à son peuple contrit, l'or comme quelque chose de si abominable qu'il ne servait qu'à mener les chrétiens en enfer.

Après qu'il eut fini, nous allâmes nous promener ensemble sur les bords riants de la Maritza.

— Père, lui dis-je, pourquoi ne faites-vous pas une

TEMPLE PROTESTANT A CALCUTTA.

église plus décente ? Celle-ci menace d'écraser un beau jour vos ouailles ; le toit est tout courbé !

— Oh ! mon cher, si j'avais de l'argent !

— C'est une bien belle mission, continuai-je. Pourquoi n'y fondez-vous pas une grande école ?

— Si je pouvais le faire, — me dit-il avec les larmes aux yeux, — en peu d'années, tout ce peuple pourrait être converti... mais je n'ai pas d'argent !

— Et pourquoi donc, mon Père, maudissiez-vous si joliment cet argent tout à l'heure ?

Et le bon missionnaire se mit à rire de bon cœur avec moi.

Hier matin (dimanche 13 février), nous avons eu la consécration de Mgr Pozzi, évêque de Kishnaghur.

Cette cérémonie avait attiré à Calcutta beaucoup de missionnaires, car tous ceux qui avaient pu quitter, pour quelques jours, leur mission, étaient venus pour témoigner leur joie et leur affection au nouvel évêque, pour lequel ils avaient tous une grande vénération.

Ce qui me frappait, ce n'était pas leur nombre, — mais plutôt qu'il y avait parmi eux tant d'hommes graves et savants, tant de ces hommes qui commandent le respect.

Aussi, en les voyant, je ne m'étonnais guère du prestige de la foi catholique dans ces pays lointains. Ils étaient si simples et si gais.

L'un d'eux, surtout, attirait mon attention curieuse. C'était le Père Desgodins, provicaire du Thibet.

Ils sont deux prêtres dans la mission, vivant seuls au milieu de ces affreux sauvages que j'avais entrevus quelques jours auparavant, — et vivant presque de leur vie, à des centaines de lieues d'un monde un peu civi-

lisé. Cela vous fera comprendre quelle vocation il faut pour faire à Dieu un si grand sacrifice. Et tant de missionnaires le font.

Et je pourrais citer parmi eux des prêtres de famille riche, qui passèrent leur jeunesse dans l'opulence, habitués au confortable que donne la fortune; ils abandonnèrent tout cela... pourquoi? parce que Dieu les appelait à aller convertir ces pauvres peuplades sauvages.

C'est une chose qui frappe les protestants. Ils ne savent pas comprendre cette sainte abnégation. En voyant la vie que mènent nos missionnaires, ils leur demandent souvent :

— Combien vous paie-t-on pour cela?

— Mais rien du tout, on nous donne de quoi vivre.

— Pourquoi donc n'allez-vous pas chercher une place plus lucrative?

— Parce que nous sommes missionnaires.

— Oui, mais nos missionnaires sont bien plus raisonnables : ils se font payer par les Sociétés de missions. Ils touchent de beaux appointements, ils vivent ici commodément et font assez d'épargnes pour rentrer ensuite dans leur pays avec une petite fortune qui leur permettra de vivre avec un peu d'aisance... et vous autres vous consentez à vivre de cette vie-là, sans qu'on vous donne un sou?

— Mais nous sommes venus ici pour convertir les païens, et non pour faire fortune.

— Mais ne peut-on faire l'un et l'autre à la fois?

Et, en effet, les missionnaires protestants sont bien plus *raisonnables*. L'évêque protestant de Calcutta

touche, m'a-t-on dit, un traitement de 5,000 roupies par mois, ce qui revient à peu près à 120,000 francs par an, à un palais et tous ses voyages payés par l'Etat.

Nous pouvions nous promener très peu. Les journées étaient chaudes et les soirées si courtes. Après six heures, le soleil baissait à l'horizon, il se couchait et l'obscurité immédiatement venait. Le crépuscule ne dure que quelques minutes.

Nous passions d'ordinaire la soirée sous la large vérandah de la maison de l'archevêque, à causer avec les Jésuites. Ils étaient savants, avaient de l'expérience ; aussi ces soirées étaient-elles agréables et instructives.

Une fois, le Père Lafond fit devant nous d'intéressantes expériences avec le phonographe, cette machine qui parle, ou plutôt répète avec indiscrétion tout ce que vous lui dites en secret.

Et elle parlait, d'une voix si lugubre, que Zoulou et Vesta se mettaient à hurler,

Nous la fîmes chanter, crier, siffler, ce qui est la chose la plus difficile ; elle chanta le *God save the Queen* et prononçait *gracious* d'une manière comique.

CHAPITRE XIX

VISITE CHEZ UN RAJAH. — MUSIQUE HINDOUE.
SOIRÉE CHEZ LALL-MULICK. — LE LATIN DE FRANCESCO.

Le lundi 14 février fut pour nous une des plus intéressantes journées passées à Calcutta. Nous fîmes connaissance avec la haute société hindoue et nous la vîmes dans son propre milieu.

Le rajah Sourindro Mohun Tagore nous avait invités à une séance musicale, pour faire entendre au Délégué Apostolique la vraie musique hindoue — l'ancienne musique sanscrite comme ils l'appellent.

Ce rajah est un personnage connu en Europe. Depuis quinze ans déjà, il travaille à tirer de l'oubli cette musique nationale vieille de deux mille ans. Il a doté d'instruments hindous les principaux conservatoires de l'Europe et reçu en revanche de tous les souverains des décorations et de riches présents. Le Saint-Père lui a donné une superbe mosaïque représentant Saint-Pierre et le Vatican.

Nous partîmes donc de l'archevêché, un peu avant cinq heures, et, après avoir traversé le Maïdan, nous nous engageâmes dans un dédale de rues tortueuses et humides, devant lesquelles le Ghetto est encore un coin

du paradis. Mgr Agliardi allait en avant avec l'Archevêque : Mgr Aiuti et moi nous le suivions dans un landau ouvert. Notre cocher sommeillait...

Nous regardions à droite et à gauche : le spectacle de ces rues, si pleines de mouvement, nous amusait, lorsque, soudain : crac; une effroyable collision!... Un tram, dont le cocher dormait aussi sans doute, tomba à l'improviste sur nous, renversant nos chevaux et brisant notre malheureux timon.

L'autre voiture filait devant nous sans se douter de notre malheur. Les chevaux se débattaient, menaçant de renverser notre landau. Force nous fut donc de descendre, dans la boue, sans trop savoir quel parti prendre.

Mais là encore nous n'étions pas tranquilles. La rue était étroite et fréquentée : les voitures venaient l'une après l'autre et, pour ne pas attendre qu'on relevât nos nos chevaux, elles s'enfilaient avec une incroyable adresse dans le mince passage, entre les maisons qui bordaient la rue, notre landau et le tram. Mais, alors, il ne restait plus de place pour nous. Nous entrâmes donc dans une boutique, ou plutôt nous grimpâmes sur un affreux étalage de boutique, où entre les choux, les courges et les bananes, se tenaient accroupis de paisibles musulmans. Il y avait à peine où poser le pied. Je me cramponnais d'une main à une colonne et j'aidais de l'autre Mgr Aiuti à ne pas rouler dans la rue.

Nous étions dans cette triste position, moitié debout, moitié pendus, lorsque arrive un policeman hindou avec un petit carnet :

— Your adress, sir?

— Malheureux — lui criai-je en français — tu te trouves bien ici maintenant, mais où étais-tu donc au moment où notre landau craquait : c'est toi qui me donneras ton adresse et celle de tes vilains maîtres, qui mettent des trams dans ces affreuses ruelles !

Cette apostrophe, dans une langue dont il ne comprenait mot, intimida le bonhomme qui s'en alla aider à dégager nos chevaux : mais cela ne nous tirait pas encore d'embarras. Nous étions sans voiture, sans même savoir de quel côté aller — et, menacés en tout cas d'arriver chez le rajah crottés jusqu'aux oreilles ! Nous étions dans cette perplexité, lorsque, oh ! bonheur... le Père Lafond arrive dans son takagarry [1], nous montons avec lui et nous arrivons sains et saufs riant de notre mésaventure, à la porte du palais du rajah.

L'entrée n'était pas splendide. Une espèce d'atrium, plein de lits et de paillassons pour les gardes et les serviteurs, donne passage vers une cour pavée, dans laquelle une rangée de soldats, dont les uniformes ressemblent un peu à ceux des grenadiers d'opérette, nous présente les armes. On monte un escalier qui aboutit à une longue galerie, dans laquelle se tient de nouveau une rangée de grenadiers... et nous sommes introduits dans un petit salon, meublé à l'européenne où nous trouvons déjà Mgr Agliardi et Mgr Goethals avec le rajah, un peu inquiets de nous voir tarder si longtemps.

Sourindro Mohun Tagore est un petit vieux sec, au regard sympathique et plein d'intelligence. Il porte un

[1] Fiacre.

veston de velours marron et, par-dessus, un habit à larges manches, en cachemire bleu à palmes rouges, qui lui descend jusqu'aux genoux; au doigt un énorme diamant.

Au milieu du salon, la mosaïque du Saint-Père reposait sur un chevalet recouvert de velours.

La conversation roula sur la musique. Le fils du rajah, jeune homme de vingt-cinq à trente ans, était parfaitement au courant de la musique européenne, depuis Mozart jusqu'à ces derniers temps. Je parlai avec lui du *Tannhauser* et des *Niebelungen*, tout comme si j'étais dans un salon de Vienne. Il préférait, pourtant, disait-il, la musique nationale et composait en ce moment un opéra, qu'il voulait faire donner sur l'une des scènes principales de l'Europe. Tout en parlant il mâchait son bétel.

Les artistes entrèrent, et, à la manière dont les traita le rajah, on voyait que ce n'étaient pas des hommes de la plèbe. Le concert commença. Je ne saurais vraiment pas le décrire. Dès le premier moment, je fus très étonné, je me figurais que j'allais entendre une musique bruyante — mais pas du tout; on sortait à peine du *pianissimo* et quelquefois, pour bien saisir le ton, il fallait approcher l'oreille de l'artiste.

Il y a une chose qui donne à la musique hindoue un type original : c'est la multiplicité des tons — que ne sauraient rendre les instruments en usage en Europe — ni s'exprimer avec nos notes.

Ils ne divisent pas l'octave, à notre manière, en douze tons et demi-tons : chez eux l'octave est divisée en vingt-deux tons, ce qui rend la mélodie très difficile

à saisir, pour une oreille qui n'y est pas accoutumée.

Chez nous, les sons sont plus distincts; ils sont plus séparés; au contraire dans les morceaux que l'on nous fit entendre, ils se confondaient les uns dans les autres

MUSICIEN BENGALI.

ce qui faisait que toutes ces mélodies nous paraissaient languissantes et confuses. Mais elles sont belles; pleines de notes savantes et de passages d'une hardiesse surprenante.

Si Wagner avait entendu cette musique, il serait de-

venu fou de joie. Je suis sûr qu'elle aurait été de son goût.

C'était une suite de tons qui sortaient l'un de l'autre, comme des mailles d'un interminable filet.

Il y avait une grande variété, dans les morceaux que l'on exécutait. Si l'on pouvait comparer cette musique à celle que nous connaissons en Europe, je dirai que le premier morceau que l'on exécuta sur deux grandes mandolines tirait un peu vers les *Niebelungen* de Wagner — le passé et l'avenir se touchent! D'autres morceaux rappelaient, d'une manière frappante, les *adagios* des sonates de Beethoven ; d'autres enfin, les admirables gavottes du bon vieux temps.

L'artiste était toujours accompagné d'un autre instrument et d'un petit tambour, qu'on effleurait du bout des doigts, de manière à produire un son à peine perceptible.

Quand on chantait, les instruments n'accompagnaient pas le chant ; je ne sais si je m'expliquerai bien, mais la voix humaine n'était qu'un instrument de plus dans l'orchestre. Jamais on n'arrivait au forte, c'était un continuel pianissimo.

Les instruments étaient nouveaux aussi pour nous; outre l'énorme mandoline et le petit tambour, il y en avait un très remarquable qui, sur des cordes de métal, donne tous les sons du violoncelle, mais plus fins, plus expressifs et plus vibrants encore. C'est un instrument dont nos artistes d'Europe pourraient tirer un étonnant parti.

Vint enfin, le *Nyastaranga* : mais c'était plutôt un tour de force que de la vraie musique : figurez-vous,

deux trompettes de métal pourvues, à l'intérieur, d'une délicate membrane. Le joueur les applique à la gorge ou aux joues et par un effort incroyable des muscles et

MUSICIEN BENGALI.

des tendons, il en tire des sons d'une mélodie parfaite. Cette jonglerie musicale était des plus curieuses.

Lorsque enfin les artistes eurent épuisé leur répertoire, le rajah prit une guitare de forme bizarre et exécuta une longue barcarolle qui, traduite en partition d'orchestre, eût été d'un effet merveilleux.

Mon impression fut que la musique hindoue n'est pas à mépriser; que nos artistes et nos compositeurs pourraient en tirer parti s'ils voulaient l'étudier avec soin et sans préjugés. Je parle naturellement de la grande musique, telle que nous l'a donnée le rajah et non pas de la barbare mélodie dont nous ont honorés Bengalis et Tamouls. Entre l'une et l'autre, il y a la même distance qu'entre la grande symphonie de Mozart et le violon du village.

La séance durait depuis deux heures. Nous primes congé du rajah. On apporta, sur un plateau d'argent, de l'essence de rose et du bétel doré, qu'il nous offrit en nous parfumant. Son fils nous remit des bouquets; puis le rajah passa au cou de Mgr Agliardi un collier de petites fleurs d'ixora — il ne nous fit pas cet honneur — et nous reconduisit jusqu'à la voiture.

Il avait entendu raconter nos malheurs et avait fait atteler son carrosse : deux superbes chevaux arabes blancs.

Quand nous traversions la cour d'honneur — les femmes, en signe de joie, sonnaient des trompettes de coquillage et, selon l'expression poétique du Mahabgarata : *les dieux battaient le tambour dans le ciel*... mais nous ne les entendîmes pas...

Quelques heures après, nous allions à un grand bal, chez Baboo-Jodoo-Laul-Mulick, riche seigneur hindou, dont le palais touchait presque à celui du rajah.

C'était splendide : la rue était éclairée à la lumière électrique; la grille, qui entourait la maison, illuminée

par d'innombrables lampions; l'allée, de la grille au perron, tendue de drap rouge.

Jodoo-Laul nous reçut au bas de l'escalier. C'était un homme de cinquante ans, d'un embonpoint formidable, vêtu de satin et de brocart bleu tendre, coiffé d'un turban blanc et or. Il restait au bas de l'escalier pour recevoir ses hôtes, avec deux jeunes gens, ses fils probablement, d'un diamètre déjà très respectable. Deux vieillards conduisaient les invités dans les salons. On avait lancé cinq cents invitations.

Dans les salons, au premier, il y avait encore peu de monde, car tous se trouvaient dans la cour, laquelle recouverte d'un toit improvisé et brillamment illuminée, avait été transformée en un théâtre indien, où dansait une bayadère en chantant des ballades et où des Japonais faisaient des tours de force.

Beaucoup d'habits noirs, des dames européennes en toilettes de bal, et les indigènes dans leurs magnifiques et puissants costumes, des hommes seulement.

Que d'étoffes et de broderies admirables, quels magnifiques turbans ! C'était d'un luxe inouï, mais j'observai qu'en général il y avait peu de bijoux! Un rajah avait à sa ceinture une boucle en perles, qui ferait pâlir de jalousie toutes nos grandes dames d'Europe. Un jeune homme portait sur son turban trois étoiles de diamant et plusieurs autres avaient au cou des chaînes d'or ornées de pierreries. En général, les costumes des Hindous étaient riches et faits d'étoffes précieuses, mais graves et nullement surchargés.

Nous fîmes naturellement une courte apparition et comme nous sortions on commençait à valser dans les

salons du premier : pas les seigneurs indigènes; car ils regardent cet exercice comme indigne et abaissant.

En un mot, ce bal du riche Mullick était vraiment splendide et il n'y avait rien qui pût choquer l'Européen le plus raffiné... Un élément seulement y manquait : la femme.

Lui, recevait son monde au bas de l'escalier; mais personne ne faisait les honneurs du salon. Il n'y avait pas de centre, autour duquel tout ce monde pût se réunir, il n'y avait pas de lien dans cette nombreuse et brillante société. On errait en petits groupes, dans les salons... La maîtresse manquait dans le logis.

Tant que le christianisme ne parviendra pas à reconstituer la famille, en rendant à la femme ses légitimes droits, cette société-là sera toujours sans vie.

L'hospitalité doit avoir pour point de départ l'intimité du foyer domestique.

L'amour filial, l'amour qui unit l'épouse à son mari, le père, la mère à ses enfants, c'est là le fondement de l'hospitalité : et pour que l'hospitalité soit douce et avenante, il faut que la famille elle-même soit sanctifiée par la loi du Christ.

Les fêtes, données par les païens, seront splendides ; elles n'auront pas de vie.

Il y a une si grande différence entre le goût des Asiatiques et celui des Européens, que les Hindous, même les plus riches, ne réussissent jamais lorsqu'ils veulent meubler leur maison à l'européenne.

Certes, la résidence de Jodoo Laul (Parthuriaghatta street, 67) était somptueuse, mais elle était vide. De

beaux meubles, mais il n'y a ni ensemble dans l'ameublement, ni harmonie, ni aucun objet d'art. Pourtant. cette maison, convenablement garnie, serait une résidence princière.

Lorsqu'ils ne sortent pas des usages asiatiques, au contraire, ils se montrent pleins de goût et ont le sentiment du beau, de l'harmonie, nous en avons la preuve dans leurs magnifiques vêtements, leurs tissus, leurs riches broderies.

La maison du rajah Sourindro était moins somptueuse et beaucoup plus asiatique. Un seul salon, celui où il recevait les hôtes venus d'Europe, était meublé un peu à notre façon, le reste était tout indigène.

Nous sommes trop gâtés par le luxe raffiné de nos habitations pour ne pas sourire à la simplicité, un peu primitive, de ces demeures indiennes : cet atrium rempli de lits pour les domestiques, de paillassons crevés, et cette galerie aux gardes en grand uniforme panaché, au milieu, sur de beaux socles en marbre d'Italie, deux vases splendides en or ciselé; dans un coin trois casseroles ; dans un autre un petit tas de charbon et un réchaud pour cuire le café... tout cela nous fait sourire

Tandis que nous jouissions de cette vie si nouvelle, le pauvre Francesco devenait de plus en plus triste. Il ne pouvait se faire à tous ces visages noirs. Habitué aux interminables causeries des antichambres de Rome, il ne trouvait personne, parmi les domestiques indigènes, avec qui bavarder un moment. Il était malheureux.

Le médecin avait prescrit à Mgr Agliardi, dont la santé se ressentait du climat, de prendre à trois heures, entre déjeuner et dîner, une tasse de bouillon fort,

Le jour de notre arrivée à Calcutta, nous voyons Francesco entrer tout triomphant, suivi d'un domestique indigène, qui portait un plateau :

— Tu as demandé ce bouillon pour moi? lui dit le Délégué.

— Oui, Monseigneur, répondit le bonhomme.

— Ah? il y a donc quelqu'un qui comprend l'italien?

— Non, Monseigneur, mais j'ai parlé latin.

— Ah! tu sais le latin? voyons donc, qu'as-tu dit?

— Oui, Monseigneur, je suis allé trouver le frère qui s'occupe de la cuisine et je lui ai dit : *Monsignore manducat horam terzam et bibit;* et le frère qui sait très bien le latin me répondit : *Intelligibit.*

— Très peu, très peu : ils sont trop corrompus : saint Pierre, lui-même, avec ses clefs, ferait peu de conversions; saint Paul en ferait plus par le glaive... mais si Judas venait avec sa bourse, sans nul doute il les convertirait tous.

Il est triste de voir ces peuples rebelles à l'évangéli-

CARROSSE D'UN GRAND SEIGNEUR.

sation. Presque tout le nord de l'Inde est ainsi. Là encore où dominent les Anglais, le missionnaire peut travailler un peu; mais au Nepaul, par exemple, on leur ferme même l'entrée du pays. Un petit roi de cinq ans défend aux étrangers de passer la frontière, ou plutôt les régents le défendent et, les Anglais ont malheureusement trop à faire en Birmanie pour aller mettre à la raison ces fiers montagnards et apprendre au petit roi l'*a*, *b*, *c*, des écoles Britanniques.

Je suis heureux de retourner bientôt dans le Sud. Là,

on a la consolation de voir la foi s'établir, se propager. Ici, bien du temps s'écoulera encore, avant que le fruit de l'apostolat catholique se développe et mûrisse.

Une après-midi, je m'étais étendu dans un fauteuil pour me reposer, à peine avais-je fermé les yeux que je fus réveillé en sursaut, par un bruit discordant et terrible... Un frisson me saisit. Je ne pouvais m'expliquer ce que cela pouvait être; je cherchais l'origine de ce tonnerre. Je finis par me persuader que quelque bœuf sacré rôdait autour du collège et faisait retentir ses mugissements sonores, mais non. L'ouragan venait d'une grande salle contiguë à ma chambre : un bœuf, fût-il dix fois sacré, n'aurait pu y pénétrer. Je me lève, j'entr'ouvre la porte avec précaution... C'était le Père Martin qui ronflait... jamais je n'avais entendu rien de pareil. Il était arrivé à la perfection dans ce noble exercice.

CHAPITRE XXII

DÉPART D'ALLAHABAD. — ENCORE LES CHEMINS DE FER. — LE PAGANISME ET LE CULTE DU DÉMON. — L'INFLUENCE DE L'ÉCOLE. — BOMBAY. — COLLÈGE DE SAINT-FRANÇOIS. — MARIAGES PRÉCOCES. — COLLÈGE SAINTE-MARIE.

Je me promets bien que c'est pour la dernière fois que je médis des chemins de fer de l'Inde; mais vraiment que l'honorable Compagnie traite trop malle pauvre voyageur.

Figurez-vous — et c'est la même chose à toutes les stations — que la balance est si insuffisante qu'il faut peser les malles une à une. Or la Délégation apostolique en a plus de vingt!

Je dois courir moi-même après les *coolies* qui pèsent une malle et puis s'en vont. Je les appelle, je crie, je les pousse, je veille à ce qu'ils mettent toutes nos caisses dans le même endroit : *djaldi*, *djaldi*[1]... Notez que plus vous vous démenez, plus vous avez l'air nabab et mieux vous serez servi. Vous ne faites que le strict nécessaire et, pourtant, si vous en faisiez autant dans une

[1] Vite, vite.

gare d'Europe, on vous mettrait pour sûr la main au collet.

Enfin, les bagages sont pesés... Francesco doit s'assurer encore qu'on les expédie bien à Bombay et moi je vais au bureau pour prendre le bulletin. Là, nouvelle torture... le train siffle déjà, et me voici en face d'un Hindou qui met dix minutes à ses opérations arithmétiques. Enfin, me voici en wagon... nous partons.

Le lendemain matin, le soleil levant nous réveille. Non seulement il nous éblouit déjà, mais encore il brûle. Pas de rideaux aux vitres du wagon. J'avais de grosses épingles; je suspens mon châle au mieux; mais il est trop court, et le soleil se moque toujours de moi. Impossible de dormir plus longtemps. J'étais éveillé depuis six heures. Quatre mètres de calicot nous eussent pourtant épargné cette torture tropicale... Il est vrai que le jour où l'on avait construit le wagon, on l'avait doté de vitres bleues qui remplaçaient en quelque sorte les stores; mais, à mesure que les vitres bleues avaient été cassées, on les avait remplacées par des blanches.

Il faisait sombre déjà quand nous quittâmes Allahabad. On ne voyait pas la campagne; mais seulement les lumières dans les nombreux villages et les feux, autour desquels les indigènes se tenaient accroupis, brillaient de tous côtés dans la plaine étendue.

Tout près de la voie ferrée, une idole, dans la cour d'une maison, était entourée de deux rangs de lampions, qu'avait allumés quelque païen dévot.

Je serais bien curieux de savoir quel sentiment poussait le pauvre homme à brûler tant de lampes, devant la repoussante statuette de son dieu?

Etait-ce simplement par habitude, parce qu'il avait vu que son père, sa mère et son aïeul faisaient ainsi... ou par respect et conviction, pour obtenir la grâce qu'il demandait; ou encore comme les nègres d'Afrique, pour apaiser le dieu, et détourner les maléfices qui les épouvantent.

L'usage de brûler une lampe devant l'idole est assez répandu dans les Indes. Je l'avais trouvé à Bangalore, à Calcutta, ici...

Beaucoup de voyageurs mentionnent une espèce de similitude entre l'extérieur du culte catholique et les diverses pratiques des Hindous idolâtres.

La chose est si notoire qu'on a cherché à l'expliquer de diverses manières : les uns disent que cette similitude résulte de la tradition, les autres de l'imitation. D'autres enfin regardent le diable comme l'auteur de cette singulière ressemblance entre certains rites du culte que nous rendons à Dieu et celui que les païens rendent à leurs idoles. Qu'est-ce en effet que le paganisme? C'est, rendre à la créature le culte dû au seul Créateur; la substitution du culte de Satan au culte que nous devons à Dieu.

Satan s'est trahi lui-même lorsqu'en tentant nos premiers parents il dit : *eritis sicut dii*.

Ne pouvant aspirer à *être à Dieu*, ce qui était naturellement impossible, il voulait, au moins, être *semblable à Dieu* (esse *ut* Deus).....

Intérieurement, il croyait dans son aveuglement qu'il pourrait se passer de Dieu.

Extérieurement, il voulait qu'on lui *rendît à lui* le

culte dû à Dieu seul; il voulait *être adoré* par les hommes...

L'idolâtrie donc, c'est le culte de Satan : *Quoniam omnes dii gentium dæmonia* (ps. 95).

On arrive progressivement à cette substitution sacrilège, monstrueuse.

Le schisme et l'hérésie écartent l'homme de la voie, *la seule* selon laquelle Dieu veut être adoré.... progressivement, l'homme se révolte contre Dieu et finit par haïr le Seigneur.

Le schisme nécessairement mène à l'hérésie — l'hérésie finit toujours par aboutir au matérialisme pur et simple. Du matérialisme à l'idolâtrie il n'y a plus qu'un pas et l'idolâtrie, si on la dégage de ses accessoires ridicules, se réduit au culte du Démon.

C'est une gradation nécessaire pour amener l'homme progressivement du culte de Dieu au culte des dieux, à Satan.

La Franc-Maçonnerie, qui est l'idolâtrie moderne, civilisée, fait passer ses adeptes par mille simagrées avant de les initier au paganisme positif et réel.

Ces comédies nous paraissent ridicules, mais elles sont nécessaires et même essentielles. Elles servent à détruire peu à peu dans l'adepte le sentiment de sa dignité propre, elles l'avilissent et le préparent ainsi au culte de Satan, qu'on lui proposera en l'initiant aux hauts grades, comme dernier et suprême secret maçonnique, ce qui répugnerait à la nature humaine, si on ne l'y avait *préparée*, progressivement d'abord, en la dépouillant de tout ce qu'elle a de noble.

Lisez attentivement un rituel d'initiation maçonnique

et vous le comprendrez aisément. Et il en est de même du paganisme ancien...

La ressemblance donc du culte idolâtre avec les rites de l'Eglise catholique est une preuve que le paganisme a atteint son suprême degré de développement. Car, il ne suffit pas à Satan de se voir adoré par les hommes il veut qu'on lui rende le même culte que nous rendons à Dieu ; il veut être adoré *comme* Dieu.

Il ne faut pourtant pas nier entièrement que quelques débris de la tradition ancienne et quelque réminiscence du culte des chrétiens n'aient persévéré, car nous savons bien que la foi catholique fut introduite aux Indes aux temps des Apôtres et que, depuis, elle n'a jamais disparu complètement.

Les adorateurs de Siva portent peint sur leur front un emblème blanc et rouge qui me faisait horreur.

Les uns portent par vanité ce sceau diabolique pour faire parade de piété ; les autres simplement par habitude ; les plus civilisés, par respect humain.

Je me souviens qu'à Bangalore, au Collège où nous demeurions, il y avait un enfant de seize ans, très sympathique et très intelligent, qui venait me saluer toujours et quelquefois causer avec moi.

Un matin, il vint affublé de ce signe de Siva. Tout en entretenant ses compagnons, je le fixai un moment sans rien dire, le pauvre enfant me comprit et en fut si gêné qu'il alla se cacher au fond de l'école.

Les écoles catholiques, en rapprochant du prêtre ces malheureux enfants, en leur faisant aimer et respecter le prêtre, minent profondément le paganisme. Le respect humain est un grand obstacle pour les conversions,

surtout dans les hautes classes ; mais on sait quel rôle prépondérant joue, en Orient, ce lâche sentiment qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi *respect humain*.

Un jour, à Calcutta, un Père Jésuite passait dans le quartier indigène. Il vit un jeune Brahme, sorti depuis peu du collège de Saint-François-Xavier, qui sacrifiait une chèvre à l'entrée d'un petit temple... Quand il le revit :

— Crois-tu donc encore — lui dit-il — à toutes ces pratiques-là ?

— Vous savez bien, mon Père, que je n'y crois pas, mais je dois les accomplir à cause de tous ces imbéciles.

A Bombay, lorsque nous sortîmes pour la première fois, beaucoup de jeunes garçons Parsis (adorateurs du feu), nous saluaient avec un bon et amical sourire. C'étaient ceux qui fréquentaient les écoles des Pères Jésuites.

Mais ces écoles catholiques ne sont qu'une goutte de baume dans cette mer de venin. Que peuvent-elles, si pauvres et si peu nombreuses, dans cette immense contrée de 250 millions d'âmes, devant la propagande protestante et athée qui ne bâtit rien, il est vrai, mais qui ruine beaucoup...

Revenons au voyage.

Le pays était toujours le même : plat, laid et peu intéressant : d'immenses rizières, des champs d'orge, très peu d'arbres : partout, cet aspect aride et désolé que donne l'hiver aux contrées les plus fertiles. Peu de verdure, le sol jonché de feuilles mortes, absolument comme chez nous, dans le Nord, lorsque vers la fin de

BOMBAY. — UNE ÉCOLE PAÏENNE.

novembre, la nature dort et que la neige blanche n'est pas encore venue égayer le paysage.

Dans le lointain, les montagnes de Vindhia, qui couronnent de leurs cimes mollement arrondies le pays de Bhopal.

A dix heures, nous fîmes dans notre wagon un déjeuner à la fourchette, sans fourchettes, avec les provisions que nous avions apportées ; précaution utile et nécessaire, car les Hindous, conservant leurs préjugés de caste et les voyageurs européens n'étant pas nombreux, il n'y a pas toujours de restaurants aux stations principales.

Le paysage variait peu : au loin, dans le sud, les montagnes de Satpur ; rarement une oasis plus belle, à laquelle les gracieux palmiers à vin donnaient un aspect tout à fait africain.

Le soir, nous rencontrâmes à la station de Bhusawal l'archevêque de Bombay qui monta en wagon avec nous. C'était déjà son diocèse. Nous dînâmes à cette station et, lorsque après le repas je demandai la note pour la payer, le propriétaire du restaurant, goanais catholique, refusa nettement l'argent, disant qu'il se trouvait trop heureux d'avoir servi le Délégué du Pape.

La nuit était très belle, le ciel resplendissait d'étoiles mais ces étoiles ont un aspect tout autre qu'en Europe, l'Orion, si brillant sous notre ciel du Nord que, lorsque j'étais enfant, il m'inspirait toujours une vague terreur, se distingue fort peu ici des autres étoiles ; en revanche la belle Croix du Sud, et l'Alpha du Centaure brillaient à l'horizon éclatantes de lumière.

Lorsque le soleil se leva, nous traversions la chaine des monts Ghats, peu pittoresque et peu animée, n'of-

frant d'intéressant que quelques pics de basalte qu'on croirait ouvragés par les hommes en forme de coupoles et de hauts minarets.

La végétation devient plus luxuriante, les cocotiers indiquent que la mer est voisine.

La banlieue de Bombay ressemble assez à celles de nos villes commerciales de l'Europe, avec ses fabriques et ses hautes cheminées...

A neuf heures quinze minutes, après deux nuits et un jour passés en wagon, nous entrons dans une des plus belles gares du monde.... c'est Bombay.

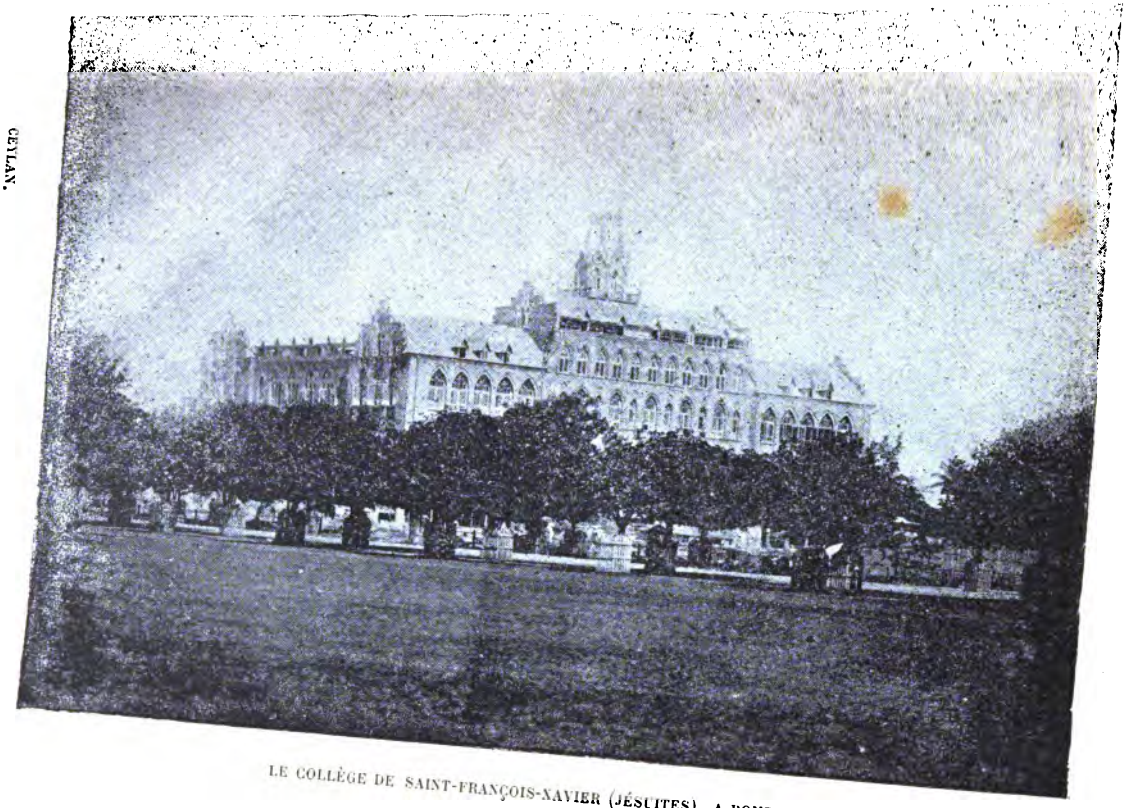
Mgr Agliardi voulait garder l'incognito à Bombay; aussi n'y eut-il pas de réception officielle. Quelques Pères Jésuites vinrent seuls à notre rencontre. Ils saluèrent avec une franche et bien sincère joie le Délégué apostolique, qu'ils avaient vu partir l'année dernière si gravement malade, qu'ils n'espéraient peut-être plus le revoir.

Les bons Pères nous conduisirent au collège de Saint-François-Xavier, où ils avaient préparé des logements pour nous. C'est une imposante bâtisse de style moitié flamand dans laquelle ils donnent l'instruction à plus de 1,400 élèves : 800 chrétiens et 600 idolâtres.

Ce magnifique collège est affilié à l'Université de Bombay, selon le système universitaire des Anglais.

J'aime à habiter un Collège. Rien ne m'amuse et ne m'intéresse autant lorsque je visite un pays étranger, que d'observer la jeunesse.

Quelle diversité de types dans ce collège! Quelques blonds Irlandais paraissent pâles et mélancoliques au



LE COLLÈGE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER (JÉSUITES), A BOMBAY.

milieu de toutes ces têtes brunes et bronzées. De

JEUNE PRINCE INDIEN.

jeunes Hindous, au regard vif et doux en même temps, viennent souhaiter le bonjour avec un sourire franc

et sympathique. D'autres, le front marqué d'emblèmes idolâtres se tiennent toujours à l'écart. Ils ont une expression inquiète dans le regard.

De jeunes Parsis, enfin, me faïsaient sourire en me rappelant les classiques étudiants de Heidelberg avec leur teint blanchâtre, leur air grave et comiquement sérieux, leurs lunettes et enfin leur petite calotte de velours. Il était amusant de trouver, dans ce coin éloigné de l'Asie, le type légendaire du *student*.

Ma fenêtre donnait sur une grande cour dans laquelle jouaient les petits garçons aux heures de récréation. J'aimais à les regarder lorsque le soir ils sortaient de la classe. Quel vacarme! Jamais nos petits Européens ne seraient capables d'en faire autant. Quand ils parlent entre eux, ce n'est pas une conversation comme on l'entend chez nous : ils parlent tous à la fois et chacun cherche à crier le plus fort pour dominer les autres et en être entendu. Quand on pense que les Pères Jésuites passent toute leur vie dans ce milieu bruyant!... C'est un dur sacrifice que de se vouer ainsi à l'instruction d'enfants païens qui, souvent, leurs études terminées, quitteront le collège sans même dire merci, sans garder un souvenir de douce reconnaissance aux bons Pères qui se dévouent pour eux... Pas tous cependant. Il y en qui conservent de l'amitié pour leurs anciens maîtres et qui continuent avec eux des relations suivies : mais tant d'autres sont ingrats!

Le motif qui fait choisir, aux parents idolâtres, les écoles catholiques de préférence pour leurs enfants, c'est qu'on y donne aux jeunes gens des principes de morale sévère et raisonnée. Les écoles protestantes,

musulmanes et païennes, s'occupent peu du côté moral. C'est là un point auquel le Gouvernement impérial devrait apporter une attention spéciale, surtout, dans les écoles protestantes, où il peut avoir une influence immédiate et directe... elles sont trop peu chrétiennes.

Dans nos collèges catholiques, on appuie beaucoup sur le côté moral, c'est en quelque sorte une préparation à l'évangélisation future. La génération actuelle, est tellement corrompue par tous les vices engendrés par le paganisme, qu'elle vit contente dans ce milieu infect. Elle n'est pas même capable de comprendre et d'apprécier la pure doctrine du Christ.

Pour pouvoir prêcher l'Evangile avec fruit, il faut y préparer la jeune génération, la préparer en la moralisant. Et lorsqu'elle comprendra l'abaissement du vice dans lequel la maintient le culte idolâtre, elle en aura horreur, elle voudra en sortir, alors elle comprendra le bienfait de la foi.

Dans nos collèges, en outre, tous les jeunes gens sont obligés d'assister au catéchisme... Les jeunes païens l'écoutent avec curiosité et souvent demandent des explications; ils en reparlent après avec les missionnaires et la matière les intéresse. Je passais, un matin, devant la salle d'école pendant qu'on y faisait la prière : les garçons catholiques étaient à genoux sur les bancs; les idôlatres et les Musulmans restaient debout, mais ils ne sortaient pas.

Je remarquais pourtant que pendant la récréation, ils se mêlaient peu et restaient sous les galeries en groupes séparés : les jeunes chrétiens entre eux, les païens, les

musulmans et les Parsis également; au moins les plus grands, car les petits jouaient tous ensemble en poussant des cris effroyables.

Je me suis fait des amis parmi les jeunes païens. Ils vinrent me proposer un jour de demander pour eux au recteur une journée de congé.

— Ce serait bien beau, répondis-je, mais je ne me mêle jamais d'affaires de si haute importance.

Un autre, plus osé, me déclara qu'il savait si bien le latin, que, si on lui donnait seulement une grammaire un vocabulaire et du temps, il serait capable de faire un discours.

— Mais, mon ami, lui répondis-je, avec un vocabulaire, une grammaire et du temps, je ferais, moi aussi, un discours en Guzerati...

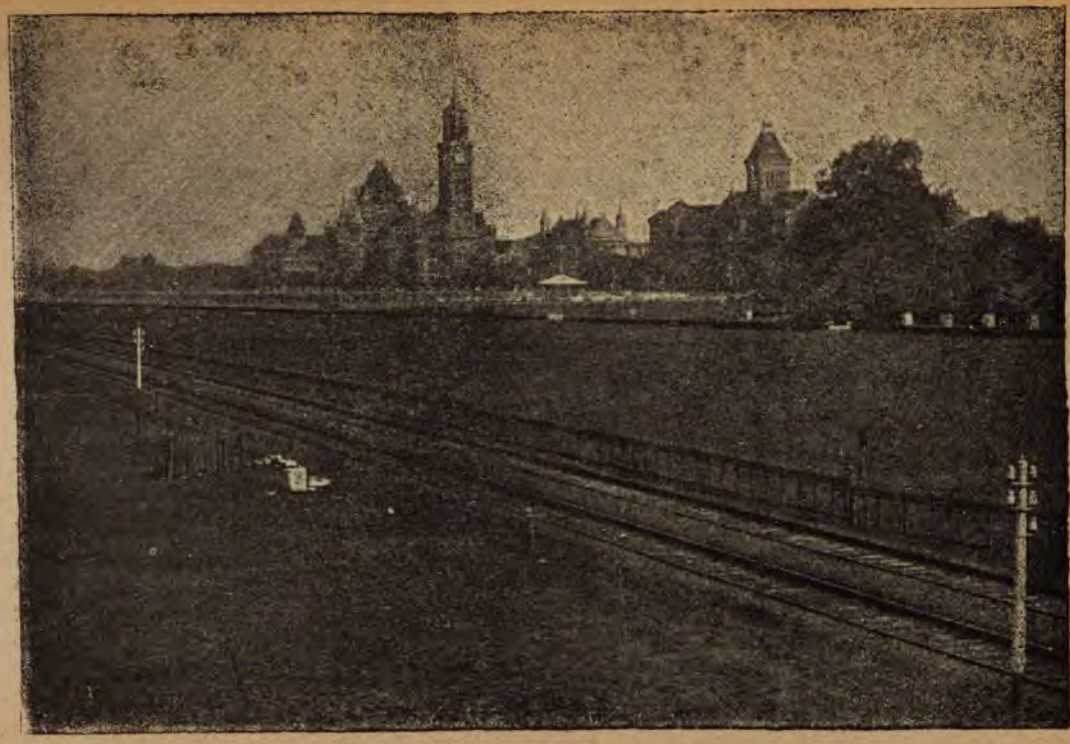
Je fus bien surpris lorsqu'on me dit, qu'une grande partie de ces gamins que je voyais crier et gambader, étaient... déjà mariés.

A l'âge de trois ans, leurs mamans se font un devoir de leur chercher une femme... c'est le barbier qui sert d'intermédiaire ; on les marie à grand bruit de gong et de tam-tam : ensuite ils ne voient plus leur femme jusqu'au jour où ils sont établis. A douze ans, rarement au delà de quatorze, commence pour eux la vie de famille.

On dit que c'est une digue contre l'immoralité... peut-être... mais toutefois il est curieux de voir ces petits maris jouer entre eux à la balle, à la corde...

Un petit garçon se mit à pleurer à l'école.

— Qu'avez-vous ! — lui dit le Jésuite — et pourquoi pleurez-vous si fort?



L'ESPLANADE A BOMDBAY.

— My wife is very ill!...[1]

Et il eut une journée de congé pour aller soigner sa petite épouse.

D'un autre côté, ces mariages de bébés ont un inconvénient très grave. Selon leur coutume religieuse, la veuve ne peut plus se marier. Si la loi anglaise l'empêche d'aller se brûler vive sur le bûcher qui consume le corps de son mari, il n'en reste pas moins établi que, si elle consentait à de secondes noces, elle serait vouée au mépris et à la haine.

Aussi compte-t-on dans les Indes huit millions de veuves dont beaucoup ont perdu leurs maris à l'âge de quatre ou cinq ans, mais qui n'en restent pas moins vouées à une virginité qui très souvent leur pèse. Combien d'extravagances invente le paganisme pour conduire les âmes à la ruine!...

Aux Hindous catholiques on ne permet naturellement pas le mariage avant qu'ils n'aient atteint l'âge prescrit par la loi de l'Eglise... A tous moments, les évêques reçoivent des pétitions de parents qui veulent marier leur fille, âgée de onze ans trois mois, prétendant qu'elle en a déjà douze...

Le soir, nous allâmes visiter un autre collège des Pères Jésuites, celui de Sainte-Marie dans le faubourg de Byculla, plus grandiose encore que celui que nous habitions et possédant une magnifique église.

On y reçoit des élèves internes qui sont presque tous de race européenne ou bien de sang mêlé, Eurasiens.

[1] Ma femme est très malade.

CHAPITRE XXIII

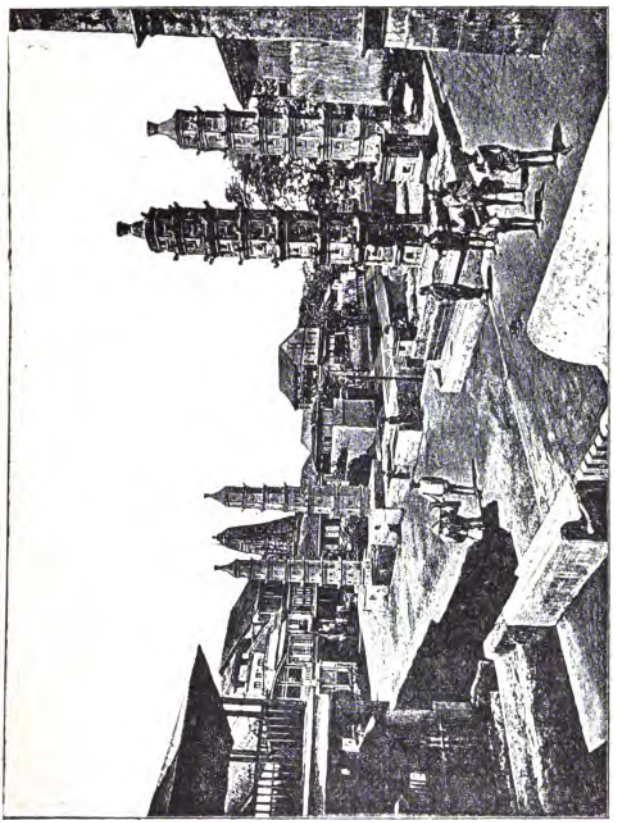
RIVALITÉ DE BOMBAY ET DE CALCUTTA. — LA VILLE. — LES TOURS DU SILENCE. — LES VEUVES. — BIENFAITS DE LA CONQUÊTE ANGLAISE. — LES ORPHELINATS.

Comme je l'ai dit plus haut, depuis longtemps déjà les deux villes les plus considérables de l'Inde, Calcutta et Bombay, se disputent la primauté ; la première orgueilleuse de son titre de *cité des palais* et de résidence du Vice-Roi, la seconde fière de la devise inscrite depuis des siècles sur ses armoiries : *Prima urbs Indiarum*. — Chacune réclame la primauté. Moi, je la donne à Bombay.

Calcutta est belle, intéressante, immense, mais ce n'est pas ce qu'en Europe nous appelons une ville : les quartiers nobles, européens, ressemblent, comme je l'ai dit, aux banlieues de nos villes, où les riches négociants ont des villas entourées de jardins. Les quartiers indigènes, au contraire, ne sont qu'un amas de huttes immondes et dégoûtantes, construites en terre et recouvertes de petites tuiles que le vent met dans un désordre affreux. Les rues, même principales du quartier anglais, sont si poudreuses qu'il est impossible d'y faire une course à pied... Si vous vous y hasardez, vous

LA RUE DE KALBADEVIE A BOMBAY.

risquez d'être maudit par votre domestique qui devra



UNE PAGODE A BOMBAY.

ensuite pendant deux heures cirer vos souliers et brosser vos malheureux habits...

Bombay au contraire, même en Europe, ferait l'effet d'une ville, très originale, il est vrai, mais d'une ville. Les rues y sont bonnes; les quartiers indigènes ont des maisons à deux et trois étages, assez malpropres, assez peu solides aussi, mais de vraies maisons. Beaucoup de magasins, assez peu semblables à ceux de Paris : mais on peut y entrer, tandis qu'à Calcutta une personne convenable ne peut mettre le pied dans les affreux taudis, où l'on vend tant de jolis objets.

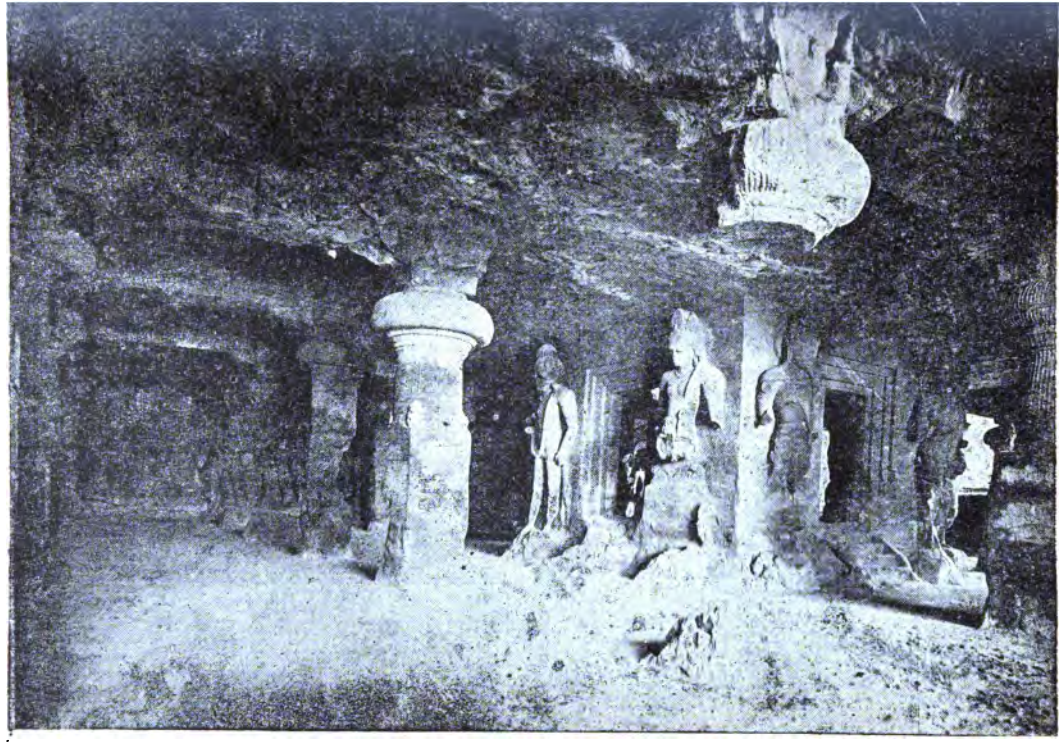
Ici, les bâtiments publics sont splendides et peuvent rivaliser avec ceux des grandes villes de l'Europe.

Le panorama est magnifique. La baie en amphithéâtre est bordée d'édifices imposants d'un côté : de l'autre, le Malabar-Hill verdoyant et fleuri, et la longue rue qui borde la Backbay entre la mer et les cocotiers...

Le Malabar-Hill est une longue bande de terre, escarpée, rocailleuse, qui s'avance au loin dans la mer. Elle est semée de jolis Bungalows qu'entourent des jardins parfumés. Il y fait moins chaud de quelques degrés qu'en ville et la vue est splendide.

Sur la pointe même se trouvent le parc et le palais du gouverneur. Le parc descend à pic dans la mer et ressemble un peu à la résidence d'été de l'Ambassade de France à Thérapia sur le Bosphore. Mais le palais est beaucoup plus joli. Les larges vérandahs sont si fraîches, on y respire un air si vivifiant, qu'on oublie que l'on est sous le ciel des tropiques.

Nous parcourûmes tout le Malabar-Hill, cherchant le Bungalow que Mgr Agliardi avait habité lors de son dernier séjour à Bombay. Le site est plein de charme. Cette agglomération irrégulière de villas, entourées de



GROTTE D ELEPHANTA. LA CHAPELLE DU LINGAM.

jardins et de fleurs, est vraiment charmante. Le pied de la colline est baigné par la mer d'un côté et de l'autre. Cela ressemble à Menton, plus la végétation et le ciel tropical et cette population bigarrée de l'Orient. A nos pieds, *la bonne baie*, qui fut l'origine du nom de la cité, dessine une courbe gracieuse. La ville semble émerger d'une autre mer de verdure que couronnent les cimes des cocotiers; dans le lointain, les Ghats, les montagnes de la côte et enfin l'Océan immense et sans limites...

Décidément, Bombay est la plus ville de l'Inde et aussi une des plus belles villes du monde...

Si la résidence favorite des gens riches de Bombay est le Malabar-Hill, où se concentre tout le *high-life*, le lieu de promenade favori est à l'autre extrémité de la ville, la terrasse du port : l'*Apollo bunder*. C'est le rendez-vous des équipages élégants. C'est là qu'on va prendre un peu d'air. Il est dommage seulement que ce quai soit si petit.

Les vaisseaux ne peuvent approcher de la côte, on les voit au loin se balancer sur leurs ancres. On voit la côte couronnée par les Ghats. Bombay est sur une île.

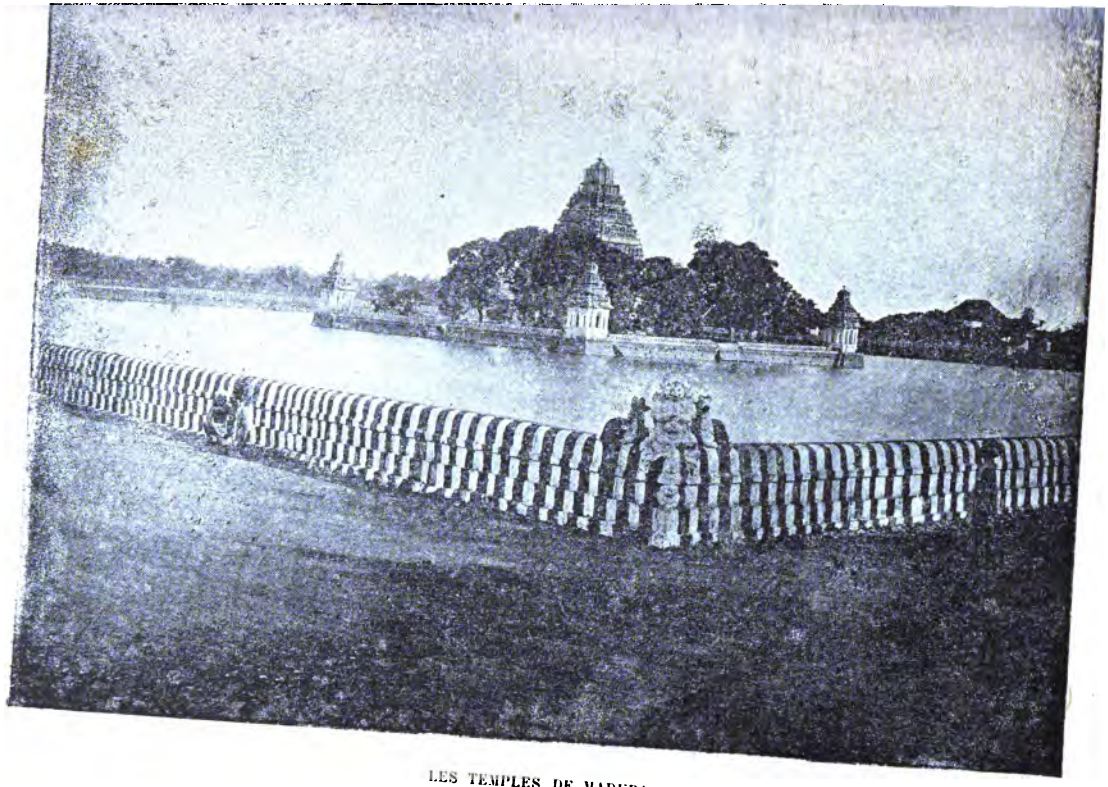
Nous restons si peu de temps ici que je n'aurai pas le loisir de visiter les temples si célèbres de l'île d'Elephanta. Ce serait pourtant intéressant. Mais la saison est beaucoup trop chaude, pour risquer une si longue excursion. Il faut se résigner... Quand on visite un pays si étendu, il est impossible de tout voir. D'autres, se sont occupés de l'archéologie païenne, beaucoup s'en occuperont encore : quant à moi, je considère le pays au point de vue chrétien; laissant de côté le passé,

j'envisage les chances de l'avenir... Il me reste peu de temps pour m'occuper d'autre chose... C'est l'Inde chrétienne qui m'intéresse et c'est sous ce point de vue que je voudrais la montrer au lecteur.

Pour un prêtre, la vue de tous ces fastes du paganisme remplit l'âme d'une indicible douleur. Tant de millions d'hommes encore idolâtres ! Le plus triste ce sont ces pauvres enfants, si purs et si innocents !... Oh ! pour comprendre l'horreur du paganisme il faut l'avoir touché de près. Nous ne le connaissons d'ordinaire que par les chants des poètes, revêtu d'illusions et couronné de fleurs. Il faut le voir dépouillé de tout cela, réel, dans sa nudité repoussante... c'est alors qu'on en comprend l'horreur.

Je regarde de ma fenêtre, *les tours du silence* (elles méritent bien ce nom) sur lesquelles les Parsis abandonnent leurs morts, pour servir de pâture aux vautours. Dimanche, dans l'après-midi, nous passâmes tout près de ce lugubre édifice. On n'aperçoit au dehors qu'une sombre et noire bâtisse dans un jardin, entouré d'un mur blanc qui cache à la vue des profanes, *les tours*, rondes et basses, au haut desquelles, sous un grillage de fer, on expose la dépouille mortelle de ceux que l'on a aimés. Les vautours garnissent les arbres du jardin et attendent tranquillement une nouvelle proie.

Que d'extravagances invente le paganisme ! Faire dévorer les restes de ceux que l'on a aimés et que l'on aime encore, par des oiseaux immondes et repoussants ou les faire griller dans des fours !... Et penser qu'il y a chez nous des hommes qui voudraient remplacer par ces pratiques, les belles cérémonies des funérailles



LES TEMPLES DE MADURA

chrétiennes, si pleines d'amour et si pleines d'espérance !...

On a peine à croire jusqu'à quel point, l'abrutissement, le renoncement à la dignité propre arrive chez les Hindous païens. Les actes les plus sales et les plus répugnants deviennent chez eux des pratiques religieuses.

Sans parler même de ces idoles ignobles, à la repoussante laideur, aux postures indécentes dont ils ont fait leurs dieux ; sans parler du culte révoltant du Lingam... il suffira de citer un fait d'ailleurs bien connu en Europe. Quand un Hindou est près de rendre le dernier soupir, on lui amène une vache et s'il meurt, en tenant des deux mains la queue de l'animal, son âme ira en paradis !...

Si le malheureux n'est pas assez riche pour s'offrir ce luxe, à ses derniers moments, on met une natte par terre, on l'arrose de bouse de vache et il va expirer sur ce sale et répugnant grabat.

Quel abaissement et quelle dégradation de la nature humaine ! Cependant ces pratiques donnent de la force au paganisme... Sans cela, il n'existerait plus.

Un jour, en traversant la ville en voiture, nous rencontrâmes un cortège nuptial, brillant de couleur et de luxe. La maman portait le fiancé dans ses bras ; il n'avait que quatre ou cinq ans !

Lord Reay, le gouverneur de Bombay, vient de me dire qu'on étudie en ce moment le moyen pratique d'abolir aux Indes l'usage de ces mariages d'enfants. On cherche à prouver par les livres brahmaniques que la loi religieuse n'ordonne pas ces mariages ; qu'ils doivent

simplement leur origine à un usage traditionnel mais invétéré, à un abus de la loi.

Si l'on y parvenait, ce serait un grand bien, car cet usage enfante beaucoup d'inconvénients. Il faut naturellement le combattre avec prudence, car les Indiens n'aiment pas qu'on touche à leurs usages. Mais ce n'est pas la prudence, qui manque aux maitres anglais de l'Inde. Ils sont des administrateurs sans rivaux.

Il faut avoir vu de près ces pays et ces peuples, pour comprendre combien la conquête anglaise a été pour eux un bienfait positif et réel.

On me dira, naturellement, que le bien que fait là l'Angleterre, ne compensera jamais pour ces peuples la perte de leur existence politique et de leur indépendance nationale... Mais savez-vous bien, ce qu'étaient dans ces pays asiastiques, l'*indépendance nationale*, l'existence politique ?

C'était gémir sous le dur esclavage d'un nabab ou d'un Maharajah qui pressurait sans pitié ses sujets et s'emparait, quand bon lui semblait, de leur avoir, de leurs femmes et enfin de leurs têtes... voilà ce qu'était l'*indépendance nationale* aux Indes.

L'Angleterre commet pourtant une faute qui, un jour, pourra lui coûter bien cher... Elle ne christianise pas le pays, lorsqu'elle pourrait le faire doucement et sans inconvénient pour son prestige parmi les idolâtres.

Certes, il serait dangereux de propager la foi par la force, la violence ; mais il y a tant d'autres moyens de le faire ; soit dans les écoles gouvernementales, par exemple, lesquelles sont souvent plus païennes que

LES TEMPLES DE MADURA.

chrétiennes, soit en donnant quelque préférence aux chrétiens pour l'accès aux emplois publics...

C'est ce que les Anglais négligent de faire aux Indes et, tôt ou tard, ils s'en repentiront, car c'est de là que viendra le danger [1].

Bombay possède deux magnifiques orphelinats, dans l'île de Salsette, au village de Bandora qui est presque entièrement catholique. Au siècle passé, il n'y avait plus de païens du tout, mais les néfastes lois de Pombal y rétablirent de nouveau l'idolâtrie.

L'orphelinat des jeunes filles, avec le pensionnat, sont dirigés par de bonnes religieuses [2] ; celui des garçons, par les Pères Jésuites : on y donne l'éducation à des centaines de pauvres enfants privés de leurs parents qui, sans ce charitable appui, seraient morts peut-être de faim et de misère.

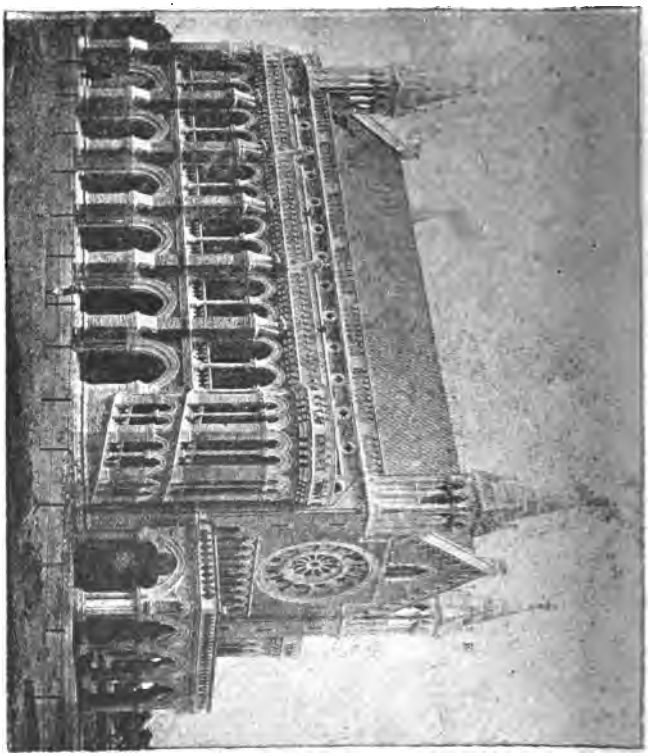
La plupart des garçons sont de cette race des Marhattes qui donna de tout temps de si braves soldats.

Il faisait tard déjà quand nous quittâmes cet orphelinat si intéressant. Nous avions six milles à parcourir ; mais la nuit est belle dans les régions tropicales, le clair de lune brillant donnait un aspect féerique à la forêt de cocotiers que nous traversions et dont les feuilles flexibles formaient, au-dessus de notre tête, une voûte transparente et légère.

[1] A ceux qu'intéresserait un aperçu général sur la politique intérieure des Anglais aux Indes, je recommande l'ouvrage du Comte de Hübner *A travers l'Empire Britannique*.

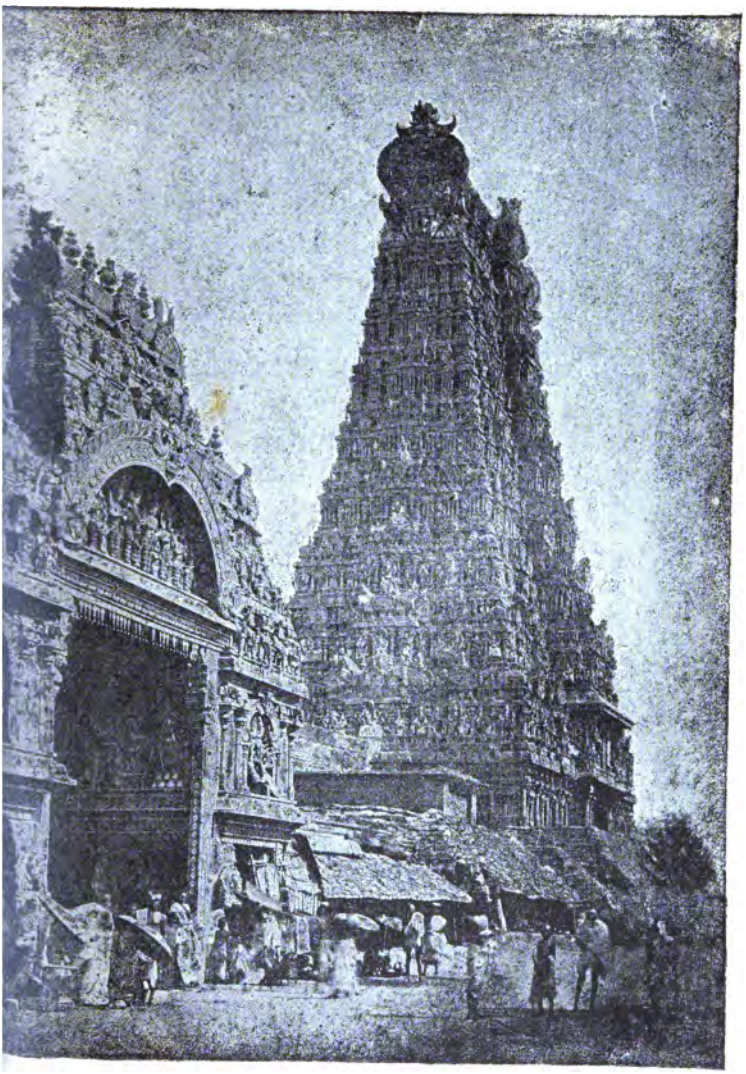
[2] Les Filles de la Croix.

Mille lumières brillaient sous la verdure qui cachait de nombreuses maisonnettes.



L'UNIVERSITY HALL A BOMBAY.

Bombay est, sans nul doute, une des villes les plus intéressantes que j'aie vues : j'y resterais volontiers encore



LES TEMPLES DE MADURA.

quelques jours, mais on nous attend à Goa. Nos places sont arrêtées sur un steamer de la *British India Comp.;* il faut donc partir. Mais nous reviendrons, et j'aurai le temps d'observer ce que je n'ai pu voir encore.

CHAPITRE XXIV

DÉPART DE BOMBAY. — MARMAGAO. — LA GALÉOTTE DES VICES-ROIS. — ARRIVÉE A PANGIM. — GOA.

Le voyage de Bombay à Goa est si court que, lorsque nous nous embarquions, je croyais que je pourrais le décrire en ces mots : « Rien à signaler? »

Au contraire ; nous eûmes des aventures !...

Le vapeur de la *British India Comp.*, qui fait le service des côtes, partant de Bombay le mercredi de chaque semaine, avait ses passagers au complet lorsque nous arrivâmes d'Allahabad. Toutes les cabines étaient prises. On nous promit néanmoins de préparer à la hâte un autre navire qui devait charger des marchandises pour Calcutta et Rangoon et d'y mettre des cabines à notre disposition ce même jour.

Cela faisait bien notre affaire ; car ainsi notre séjour forcé à Bombay ne se prolongerait que d'une journée. Nous bouclâmes donc nos malles. Mais, au moment où nous partions pour le port, l'agent de la Compagnie vint nous dire que notre navire ne pourrait pas partir que jeudi à deux heures de l'après-midi. Patience. A midi, on vint dire que ce serait à six heures.

Nous nous embarquâmes sans encombre ; mais il n'en fut pas de même pour notre malheureux bagage. La grue à vapeur élevait triomphalement dans les airs une de mes malles lorsque la corde se brisa, ma pauvre malle fit plongeon dans la mer.

Trois braves Hindous l'en retirèrent bien vite, mais, peu faite pour le bain elle était remplie d'eau. Heureusement qu'elle contenait seulement du linge et quelques livres auxquels je tenais peu. Il fallut toute une journée à Francesco pour étaler et sécher tout cela.

On vint nous annoncer aussi que le navire ne lèverait l'ancre que vendredi, au point du jour : nous gagnâmes nos couchettes. Croyez-vous que nous dormîmes ? Pas du tout. L'odieuse grue à vapeur, que j'avais prise en grippe depuis qu'elle avait laissé choir ma pauvre malle, cette grue affreuse ne cessa de grincer toute la nuit. Or elle était tout près de nos cabines.

Le lendemain, lorsque je montai sur le pont, la grue criait encore et avait un bon stock de marchandises à charger.

On avança quelque peu, nous crûmes qu'on partait enfin, mais on fit halte devant l'arsenal pour y prendre un interminable chargement de cartouches destiné à la garnison de Rangoon.

Il était neuf heures du matin quand on leva l'ancre pour tout de bon ! Neuf heures ! Si on nous l'eût franchement annoncé la veille, nous serions allés hier soir dîner chez Lord Reay ; nous aurions passé la soirée plus agréablement qu'à bord, et bien dormi ensuite chez les Pères Jésuites !... Mais enfin, nous marchions et cela nous consolait.

Le temps était splendide, la mer calme, la traversée exempte de mal de mer. Comme passagers, il n'y avait que nous et un Anglais assez peu sociable. Les cabines étaient confortables ; en un mot, tout allait bien... Le capitaine seulement avait l'air d'un renard. Il me déplut. Il était vêtu d'une simple redingote. Pourquoi ne portait-il pas l'uniforme comme les autres capitaines ?... Et puis, il avait des yeux de chouette qui ne faisaient espérer rien de bon... mais il était d'une politesse exquise.

La première station où il devait décharger sa marchandise était Marmagao : or, nous descendions à Aguada une heure à peu près avant Marmagao, où nous mettrions pied sur la terre portugaise. Je lui expliquai cela en bon et vrai anglais :

— Oh ! yes, sir, me dit-il, c'est expressément pour le Délégué apostolique que nous sommes partis vendredi, au lieu d'attendre jusqu'à mercredi prochain. Non seulement, je stoperai à Aguada, mais je veux vous conduire jusqu'à Goa même.

Je serrai la main à ce bon capitaine.

Samedi matin, la côte était très près de nous. On voyait une baie, un fort et quelques établissements. J'avais bien le sentiment que nous devrions tourner un peu à gauche et Mgr Aiuti le croyait aussi... mais nous filions droit...

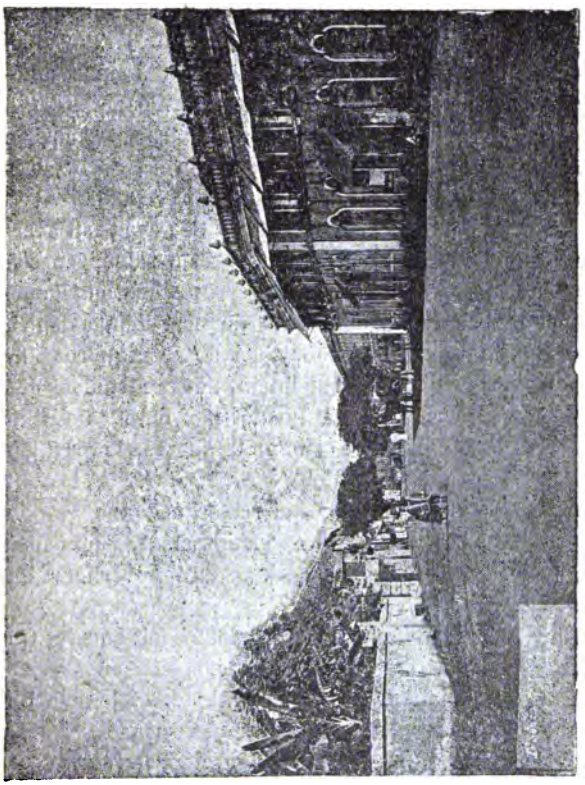
J'avisai le cuisinier du bord.

— Qu'est-ce que c'est que ce fort, que nous voyons là-bas ?

— C'est Aguada, mon Père.

— Et ce bâtiment-là ?

— C'est le palais du gouverneur de Goa.
— Mais, où donc allons-nous, malheureux !



UNE RUE DE PANGIM.

— Mon Père, droit à Marmagâo...
Je cours chercher le capitaine, mais il s'était caché ;

le second aussi était devenu invisible et, un quart d'heure après, nous faisions notre entrée dans une rade où nous n'avions que faire.

Le bon capitaine avait imaginé un procédé digne de ses oreilles rouges: nous mener droit à Marmagâo et nous confier là à un tout petit vapeur qui nous amènerait à Aguada et de là à Pangim (Nova-Goa).

C'était deux heures de navigation de trop : et nous en aurions ri de bon cœur, si les autorités portugaises n'eussent attendu notre débarquement à Aguada.

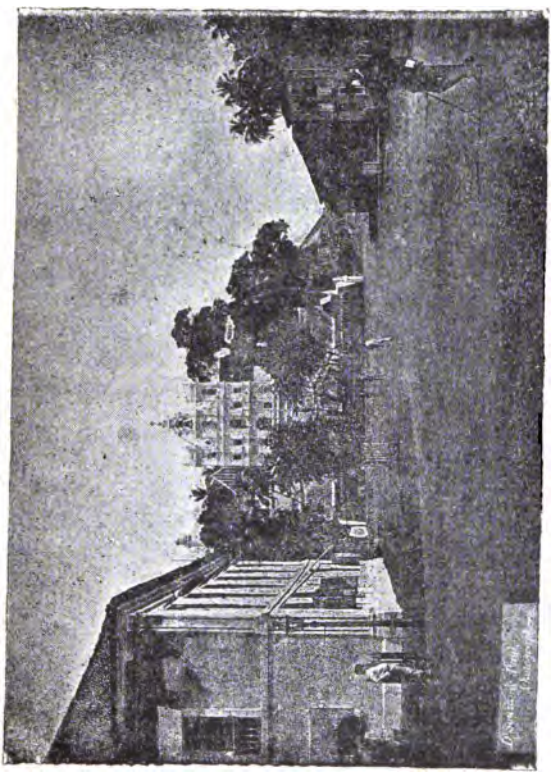
Heureusement, le gouverneur de Goa avait fait avertir le capitaine du port de se tenir prêt à saluer en son nom le Délégué apostolique, si le sort malheureux l'amenait à Marmagâo. Le capitaine du port monta donc à notre bord en grande tenue, suivi de deux autres officiers... mais déjà, dans le lointain, nous entendions des sifflements désespérés et bientôt nos lunettes distinguèrent au-dessus d'une colonne de fumée, le pavillon royal de Portugal.

C'était un petit steamer qui remorquait une grande barque avec le secrétaire du gouvernement, l'aumônier du patriarche et l'aide de camp du gouverneur du Goa.

Nous étions sauvés !... Mais pas tout à fait encore. On met notre bagage sur le remorqueur, nous montons dans la barque... Elle était de forme antique, et tendue de vieux damas rouge. Vingt rameurs en vestons écarlates, coiffés de mitres d'argent, étaient là, pour la forme seulement, car nous étions remorqués.

Cette barque est un objet historique : la galéotte des anciens vices-rois portugais des Indes.

Il était beau de penser à cette antique grandeur, mais elle n'empêche pas que nous ne fussions horriblement



PANGIM. L'ÉGLISE PAROISSIALE.

ballottés. Le cher capitaine, avec son procédé, nous avait valu deux heures de navigation sur cette barque historique.

L'aumônier du patriarche se livra pieds et poings liés au mal de mer. L'aide de camp, vert comme une citrouille, combattait vaillamment ; de temps de temps il soufflait dans la mer. Je fus brave pendant la première heure, mais après, force me fut d'imiter l'aide de camp.

Les canons du fort d'Aguada tirent des salves retentissantes, les cloches des églises voisines sont en branle, et nous bondissions sur la crête des vagues.

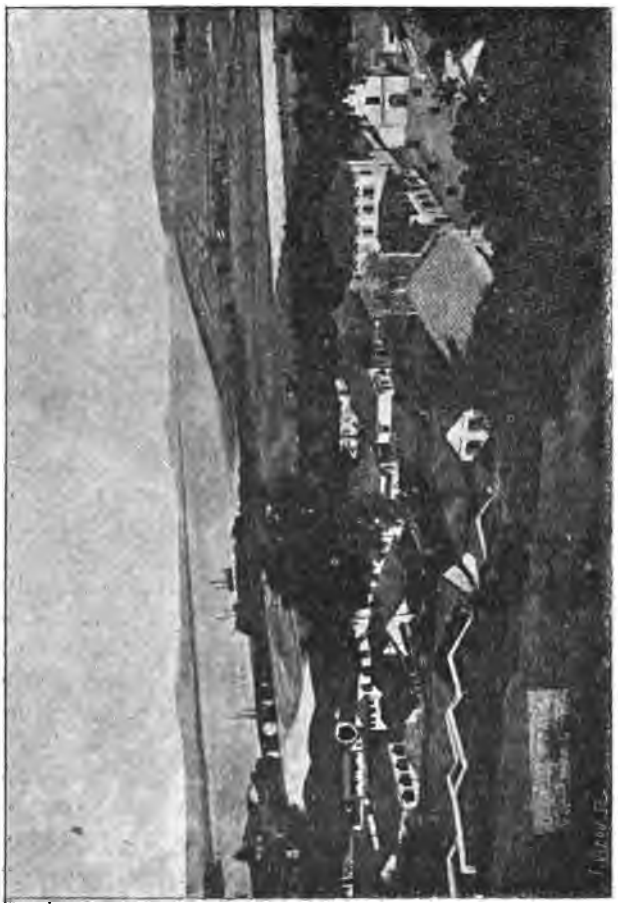
Enfin, nous voici à Goa — pas la Goa célèbre — mais Pangim, la Nova-Goa. Une foule immense garnit le petit quai : les troupes en armes, le gouverneur, le patriarche, le haut clergé et les fonctionnaires reçoivent le Délégué et le conduisent à l'archevêché, où, après les représentations d'usage, chacun se retira dans sa chambre : moi j'en profitai pour écrire ces quelques lignes.

. . . . . .

Nous revenons de Goa, ou plutôt du lieu où Goa fut jadis, car, cette cité superbe, qui comptait deux cent mille habitants, n'est plus aujourd'hui, qu'une forêt de palmiers... Seules subsistantes de magnifiques églises témoignent encore de son antique splendeur et marquent la place où Goa fut jadis.

Nous avons quitté Pangim à quatre heures de l'après-midi, sur la même galéotte des anciens vices-rois. Nous avons remonté le fleuve, large et magnifique. Sur la rive droite : une forêt, animée quelquefois par des huttes indigènes et une église dont l'escalier descend jusqu'à la rive. Sur la rive gauche : de grandes plantations de cocos et des villages fréquents et populeux, le tout protégé contre le ravage des eaux par une digue en pierre de six kilomètres de longueur qui relie Pangim et Riban-

dara et qui, selon la légende, fut faite en une seule nuit



LE PONT DE RIBANDARA.

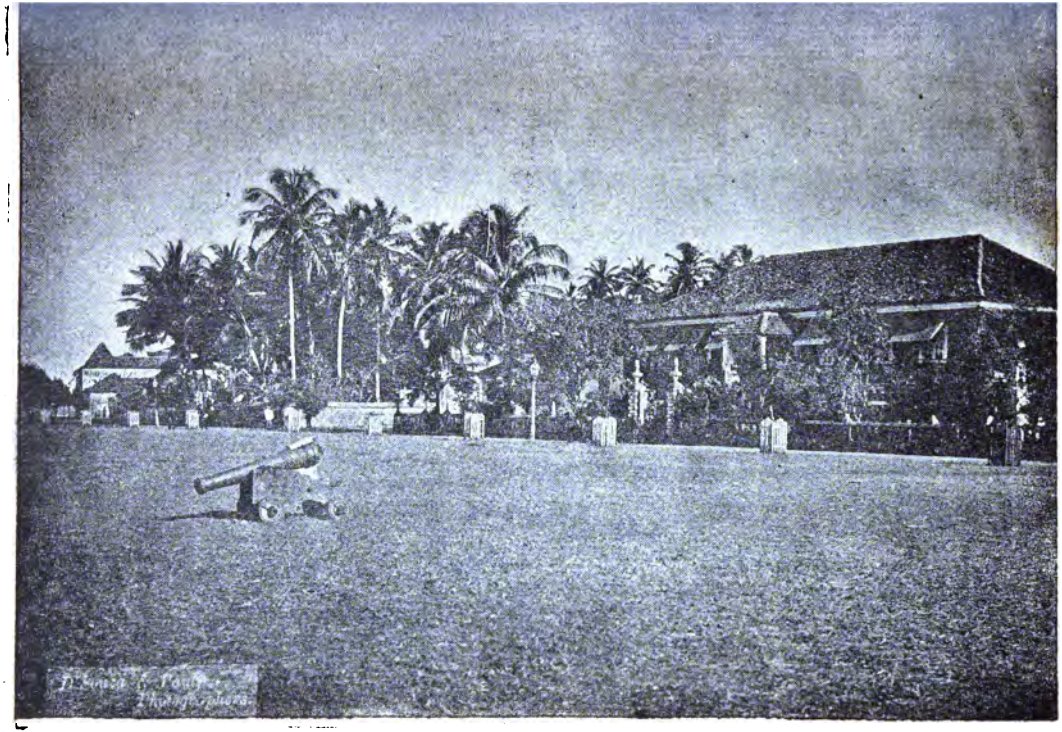
par le diable et les Jésuites, lesquels oubliant pour un moment leurs anciens démêlés, travaillèrent en commun du coucher au lever du soleil.

Après une heure de navigation à peu près, un splendide panorama se déroula devant nous. Sur le fond bleu mais très lointain des Ghats, se détache une colline merveilleusement belle, toute couverte de palmiers d'un vert resplendissant, au-dessus desquels émergent blanches et majestueuses six grandes églises et une tour, noire de vétusté... Que de souvenirs se rattachent à ces lieux. Nous cherchons à deviner laquelle de ces églises sert de tombeau à saint François-Xavier. Encore une demi-heure, et nous touchons la rive.

La foule, rassemblée devant la cathédrale et venue des villages d'alentour, semblait rappeler à la vie la ville morte. Les troupes, les autorités civiles et militaires, tout cela transportait ma pensée vers des temps meilleurs, alors que le pouvoir civil respectait le pouvoir religieux et s'unissait à lui pour propager la foi de Jésus-Christ.

Alors lui aussi était vénéré. Le peuple se soumettait volontiers à ses ordres : les mots de *socialisme*, *d'anarchie* n'étaient pas encore nés ; on n'attentait pas à la vie des rois ; on ne cherchait pas à renverser leur trône, car ils régnaient *par la grâce de Dieu* et gouvernaient leur peuple au nom de Dieu.

Lorsque les gouvernants se révoltèrent contre Dieu, les peuples se révoltèrent contre eux. C'était une conséquence naturelle et inévitable. Quelle autorité peût concevoir un pouvoir qui renverse le principe de toute autorité ?



PANGIM. LE PATRIARCAT ET LA MAISON LORENA.

On cherche, depuis un demi-siècle, à résoudre ce

LE PATRIARCHE DES INDES ORIENTALES
Mgr ANTOINE-SÉBASTIEN VALENTE, ARCHEVÊQUE DE GOA.

problème brûlant ; comment rétablir l'équilibre dans

l'Etat, assurer la paix intérieure, tuer le socialisme, arrêter l'anarchie et toute cette propagande révolutionnaire qui est la plaie, le malheur de notre siècle?...

Je crois qu'on se trompe, en cherchant le mot de l'énigme dans des systèmes d'économie politique, qui, spécieux en théorie, en pratique, d'ordinaire, n'aboutissent à rien.

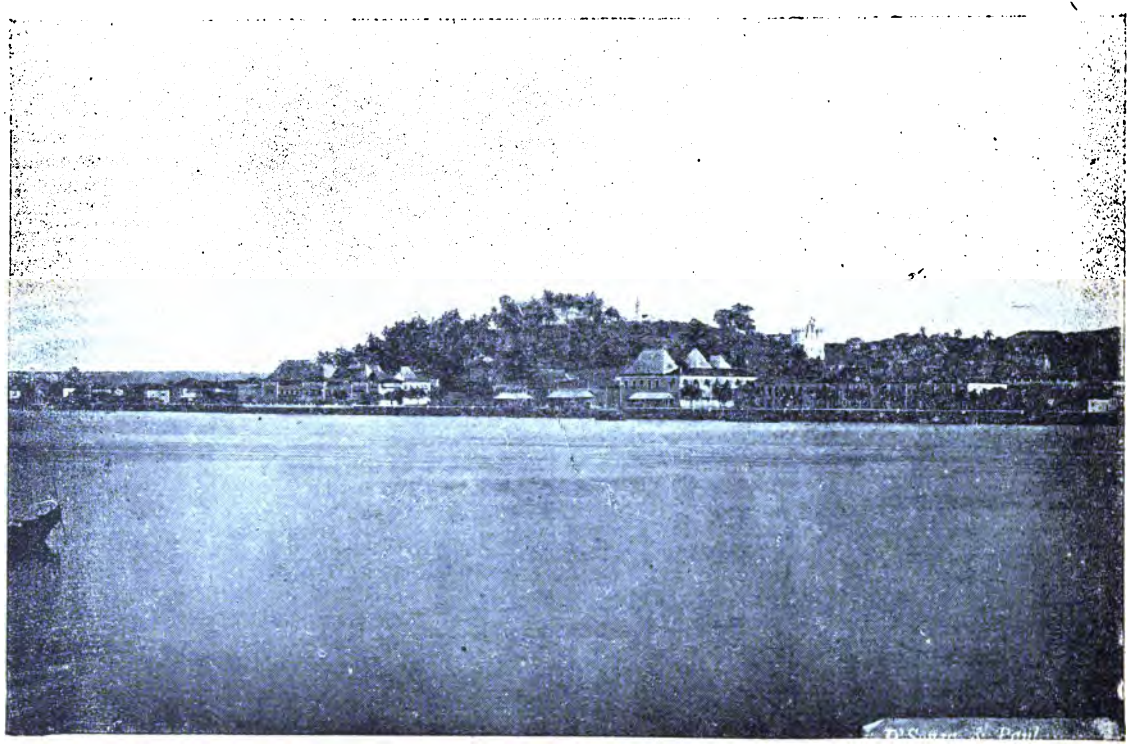
Que les gouvernants se soumettent à Dieu et les peuples se soumettront à eux.

Ceux qui donnent les lois aux nations, font tant d'efforts pour forger les sophismes qui expliqueraient leur révolte contre Dieu : faut-il donc s'étonner que les peuples soumis à leurs lois cherchent à les imiter et se révoltent contre eux?...

Au moment où nous arrivions devant la cathédrale, le Patriarche, entouré d'un très nombreux clergé, vint à la rencontre du Délégué apostolique qui, selon le rituel, baisa le crucifix. Le gouverneur, alors, suivi de son état-major, s'agenouilla devant le Délégué; il lui baisa la main et processionnellement on entra dans l'église.

C'est un temple magnifique. Trois longues nefs; le maître autel, en bois sculpté et peint comme ceux de Nuremberg et de Cracovie, mais d'un type différent...

Le *Te Deum* fut très solennel. La cérémonie dura si longtemps qu'il faisait nuit déjà quand nous sortîmes de l'église et il fut impossible, le soir même, d'aller visiter le tombeau de saint François. Avec ces cérémonies officielles, il faut souvent ajourner ce qui tient au cœur; mais nous nous en dédommagerons, car nous retournerons après-demain à Goa pour y passer toute la journée.



VUE GÉNÉRALE DE PANGIM.

Le soir, à Pangim il y eut chez le patriarche un dîner de gala. Le Patriarche possède à Goa, un grand palais près de la cathédrale, mais il n'y demeure pas, car la cité, dépeuplée et en ruine, est hantée aujourd'hui par des fièvres intermittentes qui rendent le site inhabitable pendant la majeure partie de l'année. Sa résidence habituelle est Pangim, où il est question, en ce moment, de lui construire un palais. Il habite en attendant une jolie petite maison au bord du Mandovi dans un site ravissant, pittoresque et des plus mouvementés.

CHAPITRE XXV

LES RELIQUES DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER. — LES ÉGLISES. LA CONQUÊTE PORTUGAISE

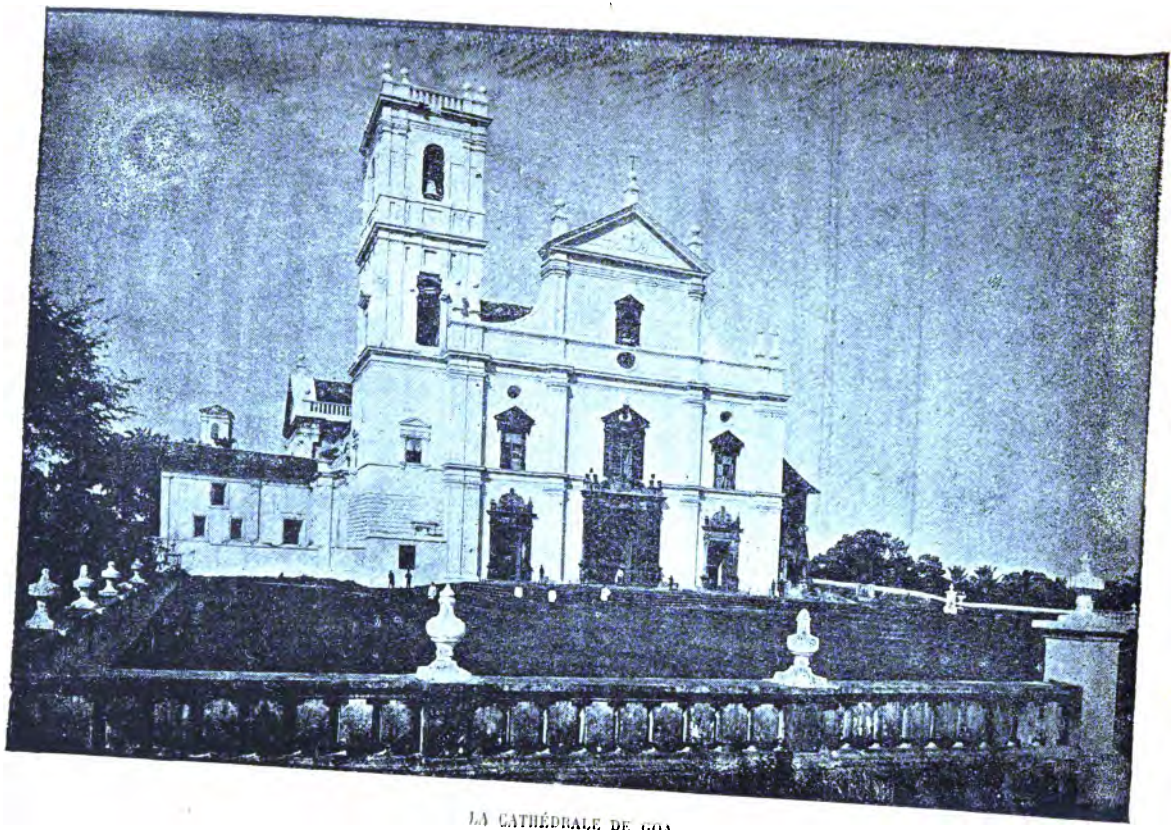
Comme nous l'avions projeté, nous retournâmes à Goa pour y passer toute la journée du 15 mars... Dieu, quelle désolation !...

Oh ! Pombal ! Sa haine contre Dieu a couvert sa patrie de ruines et effacé ses plus glorieuses annales !

Goa était pour le Portugal une des plus grandes et légitimes gloires. On peut dire, à la lettre, que de cette cité si florissante jadis, il ne reste plus que pierre sur pierre.

Il reste des monceaux de décombres noirs et informes qu'a envahi la luxuriante végétation tropicale. Une forêt de cocotiers, de lianes, de Manguiers : quelques brillantes orchidées, qui balancent dans les airs leurs tiges flexibles et leurs belles fleurs semblables à des papillons, viennent seules animer cette triste solitude que les oiseaux même semblent avoir délaissée !

De temps en temps on aperçoit la trace abandonnée d'une rue ; une porte, taillée dans la pierre ou quelques débris sculptés indiquent qu'en tel lieu s'élevait un palais. Fouillez dans la verdure : vous y trouverez des



LA CATHÉDRALE DE GOA

autels sur lesquels nous célébrâmes la sainte messe : Mgr Agliardi, le Patriarche, Mgr Aiuti et moi.

Après la messe, nous nous rentrâmes au palais archiépiscopal pour nous reposer un peu, car la chaleur était excessive. Je demeurai à la fenêtre, contemplant avec le patriarche la splendide beauté du paysage. Le fleuve serpente entre deux rangs de collines pittoresques. Sur le sommet de quelques-unes, sur l'autre rive, s'élèvent de belles églises paroissiales. Les bosquets de palmiers, verts et flexibles, se réflètent dans l'eau et, à l'horizon, éclairé par un soleil ardent, le gros bourg de Ribandara, avec ses maisons blanches. C'était beau !

Tout à coup, je m'aperçus que les branches d'un grand cocotier s'agitaient d'une manière peu naturelle.

— Voyez donc, Monseigneur, il y a un singe là-bas.

— C'est vrai, il mange, voyez, il nous regarde.

— Je ne croyais pas qu'il y eût ici des singes aussi grands.

— Il ne craint pas les hommes qui passent au pied de l'arbre ; il ne s'effarouche pas.

— Il les a aperçus et se cache dans les feuilles.

— Non, voyez, il descend...

— Mais c'est un homme qui recueillait du vin de palmier !

Et nous nous mîmes à rire de notre erreur. Quel triomphe pour Darwin !

Le corps de saint François-Xavier repose dans un cercueil que ferment trois serrures. Il est scellé, et les trois clés d'argent doré sont déposées l'une chez le patriarche, l'autre chez le gouverneur, la troisième enfin chez le prévôt de l'église.

LA CATHÉDRALE DE GOA.

On l'ouvre à de rares intervalles et les saintes reliques sont exposées à la vénération publique. Jadis une clé se trouvait à Lisbonne et il fallait l'autorisation du roi pour exposer le corps.

C'était pour la troisième fois seulement, dans ce siècle, qu'à l'occasion de la visite du Délégué apostolique le Patriarche allait livrer à la vénération publique les restes sacrés du grand apôtre des Indes.

On le fit d'une manière privée, car si on l'eût annoncé par avance, l'affluence du peuple aurait été telle qu'il eût fallu laisser la châsse ouverte plusieurs jours. A neuf heures du matin, je me rendis de nouveau à l'église avec les prêtres qui devaient retirer le cercueil : les portes de l'église furent ouvertes, et on sonna les cloches pour appeler le peuple des cases environnantes.

La châsse fut ouverte. Sur une espèce de brancard reposait le cercueil de bois précieux recouvert de drap d'argent. Un voile de soie le recouvrait.

Nous le descendîmes doucement : il fut porté processionnellement et déposé sur l'autel.

Le Délégué apostolique et le Patriarche vinrent alors, entourés du chapitre et de tout le clergé : les sceaux furent levés, on ouvrit le cercueil. Le Patriarche souleva le voile blanc qui recouvrait le corps du saint, et nous pûmes contempler sa dépouille mortelle.

Il était revêtu d'une chasuble en soie rouge, richement brodée de perles. Sa tête et sa main gauche, qui reposait sur la poitrine, avaient la couleur du bronze — mais les traits étaient si bien conservés qu'il semblait presque vivant. Il a dû être beau : le front est large.

le nez aquilin, la bouche très fine ; ce qui est étonnant, c'est que les yeux, lesquels chez les morts s'enfoncent et se décomposent toujours les premiers, laissant à leur place une cavité profonde, donnent, au contraire, l'illusion parfaite de ceux d'un homme qui dort. Les paupières sont abaissées, mais il semble que l'œil vit encore.

Les traits du saint présentent l'aspect d'un homme mort depuis quelques heures seulement, avec une expression de calme et de béatitude impossible à décrire.

La main et les deux pieds sont également conservés, le pied gauche surtout, sur lequel on distingue tous les muscles, toutes les veines.

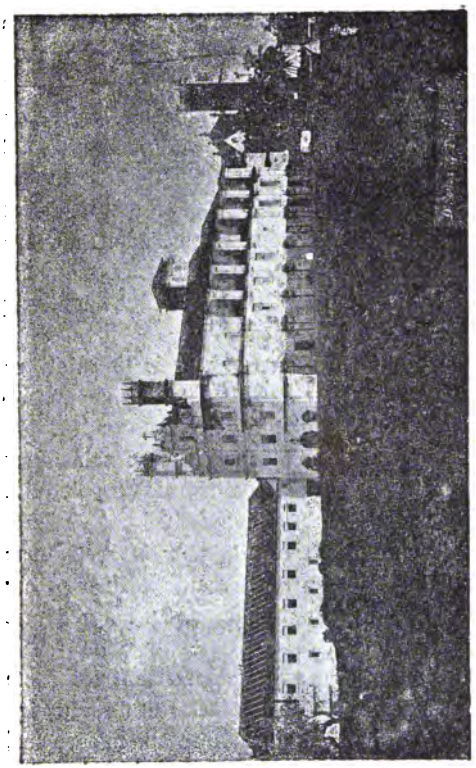
Nous restâmes plus d'une heure à le contempler. Tout le peuple des huttes d'alentour était accouru et tous se pressaient autour de nous.

Au pied du cercueil se tenait un groupe de ces enfants goanais, que saint François a tant aimés et qu'il associait volontiers à ses travaux et même à ses miracles. Je leur cédai ma place pour qu'ils pussent mieux s'approcher de leur saint. Ils tendaient leurs chapelets aux évêques, pour qu'on les fît toucher aux reliques. Moi aussi je suivis leur exemple. Lorsque je partais pour les Indes, le cardinal Ledochowski m'avait donné une petite médaille en or de la sainte Vierge de Czenstochowa que je portais toujours sur la poitrine, je la présentai au Patriarche qui la fit toucher au front de saint François-Xavier.

Le peuple baisait pieusement les pieds. Beaucoup de païens venaient le faire aussi. Ces pauvres gens ont une grande vénération pour saint François.

On ferma le cercueil, on y remit les scellés et il fut

replacé dans sa riche châsse d'argent. Ce fut une pieuse cérémonie dont je conserverai toujours le souvenir.



GOA. SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE.

Sur l'autel, devant le tombeau, se trouve une statue du saint grossièrement sculptée en bois peint. Elle tient dans sa main une canne, une de celles qu'il portait tou

jours de son vivant. On l'a ornée d'une pomme d'or.

Lorsqu'un nouveau gouverneur ést nommé pour Goa, il doit se rendre à l'église du Bon-Jésus, avec l'archevêque (qui gouverne de droit les Indes portugaises deduis le départ de l'ancien gouverneur jusqu'à l'arrivée du nouveau).

C'est là qu'il prend possession de sa dignité, en recevant l'investiture des mains de saint François. L'archevêque prend la canne des mains de la statue la présente au nouveau gouverneur et remet à la statue celle qui a servi à l'investiture du précédent gouverneur.

La croyance du peuple, est que le gouverneur doté de la plus riche des deux cannes, est le plus heureux, pendant la durée de ses fonctions.

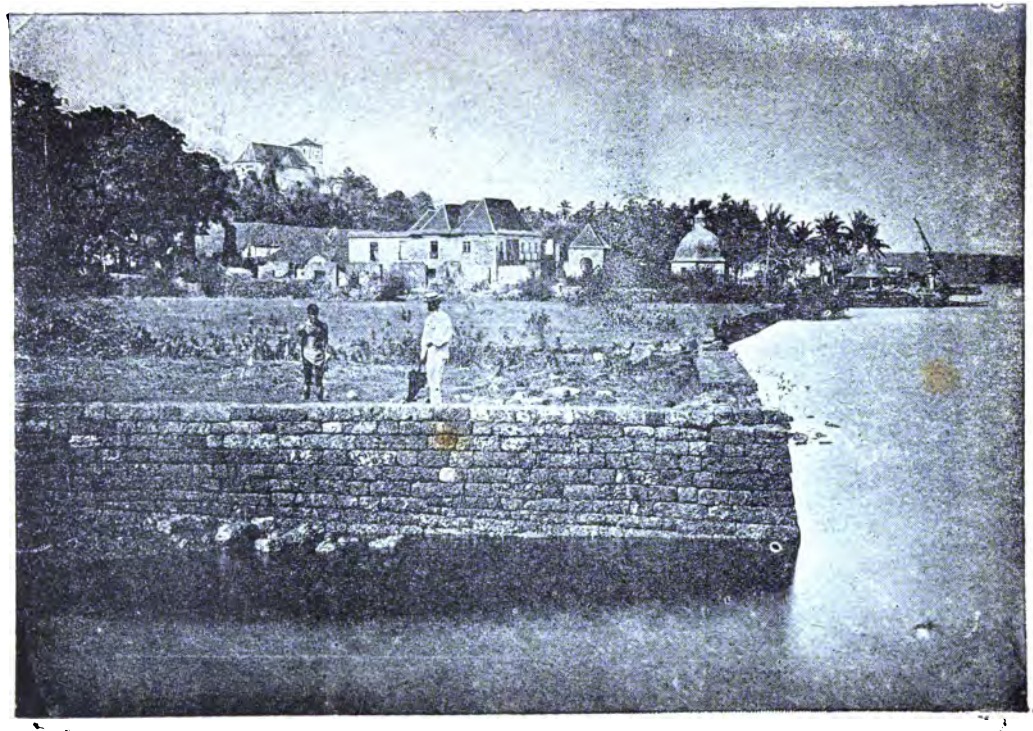
Un troisième bâton, dont se servait le saint, repose près de son corps. La piété des fidèles l'a aussi orné d'une pomme d'or toute couverte d'émeraudes.

Les églises de Goa sont très belles : saint François d'Assise possède comme la cathédrale un splendide autel, en bois sculpté et doré.

A Sainte-Monique il y avait jadis des religieuses de Saint-Augustin. Il y en avait même beaucoup, car j'ai compté cent stalles dans le chœur. On les a expulsées, au nom de la liberté...

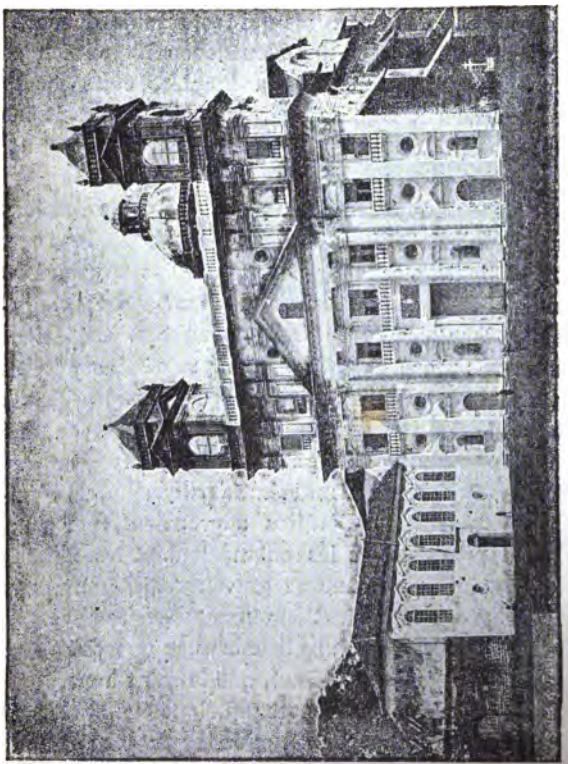
De toutes les infamies que commettent les sectes, il n'y en a pas, je crois, de plus lâche et de plus ignoble que de jeter sur le pavé, de réduire à la misère ces pauvres femmes, si inoffensives, qui cherchent la paix dans la vie du cloître et qui font tant de bien par leur charité sans limites.

Une pauvre vieille nous ouvrit la porte. Entrée au cou-



GOA. RUINES DE L'ARSENAL ET NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

vent à l'âge de quatre ans, elle était novice lorsqu'on en chassa les bonnes religieuses. Depuis cinquante ans,



GOA. L'ÉGLISE DE SAINT-GAÉTAN.

elle n'est pas sortie du couvent désert. Elle nous en montra toutes les parties et nous raconta beaucoup d' vieilles histoires.

Puis voici l'église de Saint-Gaétan, avec l'ancien couvent des Théatins; plus loin, sur une colline, l'église des Frères de Saint-Jean de Dieu qui tombe en ruines, et la façade de celle des Augustins qui reste seule debout...

Mais ce qui me causa une bien douce impression ce fut ma visite à Notre-Dame du Rosaire, cette même église où prêchait saint François et où il réunissait les enfants de la ville pour leur enseigner lui-même le catéchisme.

Selon les écrivains contemporains, les enfants aimaient beaucoup le saint. Chaque matin, il traversait les rues, avec une petite clochette et les bambins accouraient aussitôt. Il les menait à Notre-Dame du Rosaire, les instruisait et leur faisait chanter le catéchisme. C'était un de ces naïfs procédés qu'employait saint François-Xavier, et qui portait grand fruit. Il composait des chants avec les paroles de la Doctrine chrétienne. Les enfants aiment à chanter; aussi en courant dans la rue, en travaillant aux champs et dans la hutte paternelle, ils chantaient ce catéchisme. D'autres apprenaient, par eux, ces chansons, d'autres les entendaient et les paroles de la doctrine chrétienne se gravaient aisément dans leur mémoire, s'étendaient largement dans le pays.

Notre pèlerinage à Goa se termina par une visite aux ruines du collège de Saint-Paul, que le saint a presque fondé et où il venait se reposer quelquefois, après ses longs et fatigants voyages. Il n'en reste plus debout qu'une porte monumentale. Le reste n'est même plus une ruine, car les pierres se sont cachées sous l'herbe. Seule, sous les cocotiers, une petite et blanche chapelle restaurée par les soins de l'archevêque est celle dans

laquelle priait saint François. A quelques pas, une piscine où il buvait de l'eau. C'est tout ce qui reste du collège de Saint-Paul, d'où rayonnaient jadis sur l'Inde portugaise la foi et la civilisation.

GOA. LA CHAPELLE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER.

L'expulsion de la Compagnie de Jésus a porté un coup mortel à l'Empire portugais dans les Indes et aux missions dans cette immense contrée. Les missions recommencent maintenant à prospérer, mais Goa ne s'est pas relevée. Je sortis de cette ville morte avec le cœur navré.

Si la vue de toutes ces ruines remplissait mon âme de douleur, combien doit souffrir, en les regardant, le cœur d'un Portugais qui aime sa patrie!

Le christianisme agit activement sur les populations ; aussi les Goanais sont-ils beaucoup plus civilisés que les autres peuples de l'Inde.

Conservant fidèlement leur langue et leurs usages, ils se sont tellement identifiés avec le Portugal qu'ils sont souvent plus portugais dans leurs sentiments qu'on ne l'est à Lisbonne.

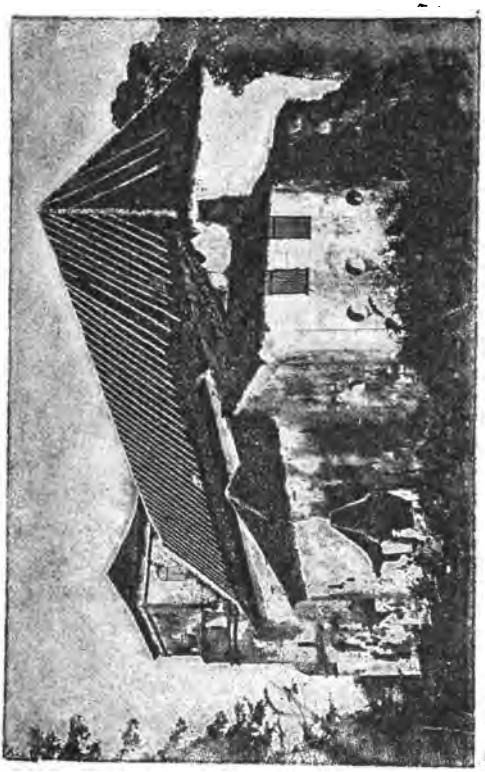
Ils viennent d'en donner une preuve évidente dans l'affaire du patronat royal sur les églises de l'Inde.

Ce patronat, si étendu jadis, a été fortement diminué par le Concordat stipulé l'an dernier entre le Saint-Siège et S. M. Très Fidèle. Il a été sans nul doute un amoindrissement du beau privilège conservé nominalement depuis plusieurs siècles par le Portugal; mais l'organisation nouvelle était devenue indispensable pour le bien des chrétientés, depuis que les circonstances ont si radicalement changé.

Sans la limitation de ce patronat historique, l'érection de la hiérarchie ecclésiastique aux Indes n'aurait pas été possible. Le roi a compris la nécessité de ce sacrifice et il y a consenti; le Concordat a été signé, mais cela fait saigner le cœur des Goanais.

Je ne parle pas de ceux qui s'y opposèrent et affichèrent ouvertement leur désobéissance aux ordres du pape et de leur roi : ceux-là n'étaient que des agitateurs qui voulaient pêcher en eau trouble, comme le font tous les gens de leur espèce. Je ne parle que des bons catholiques, qui s'inclinèrent devant la volonté suprême et

se montrèrent obéissants, soumis, mais qui souffrent de voir amoindri ce patronat portugais, qu'ils regardaient



GOA. NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

comme leur plus glorieux souvenir historique et qu'ils ont tant aimé.

Je crois que quelquefois on juge bien sévèrement les

prêtres et les catholiques Goanais. Doit-on leur reprocher l'attachement qu'ils manifestent pour le patronat historique?

On m'a raconté d'un des gouverneurs de la Guinée française que, lorsqu'il rencontrait un convoi d'esclaves, il les mettait tous en liberté, la traite étant sévèrement défendue. En signe de liberté et de protection, il leur faisait toucher le drapeau français. Aussi ces pauvres malheureux avaient-ils pour ce drapeau une vénération sans limites.

Eh bien, ce fut sous l'étendard du patronat portugais que les ancêtres des Goanais furent convertis à la foi catholique. Partout où le patronat était proclamé, les idolâtres et les musulmans n'osaient pas les persécuter. Le patronat les couvrait d'une protection puissante... et ce mot magique devint pour eux un trésor si précieux qu'aujourd'hui, le voyant amoindri, ils en souffrent et leur cœur saigne.

Pour les uns, c'est une des gloires de la patrie qui s'efface; pour les autres, c'est l'étendard sacré qui fut jadis le palladium de la foi catholique. J'ai vu des prêtres pieux, instruits, fidèlement dévoués au Saint-Siège, qui pourtant souffraient de voir ce patronat s'éteindre. A-t-on le droit de dire qu'ils sont mauvais? Au contraire, s'ils se soumettent aux ordres du Saint-Père, je les respecte bien plus que les indifférents, car à l'obéissance ils joignent le sacrifice.

Je crois donc qu'avant de porter un jugement téméraire sur ce clergé (qui est meilleur et plus instruit qu'on ne le croit généralement chez nous), il faudrait faire les réflexions suivantes :

Ceux pour qui le patronat est très indifférent font, en obéissant aux clauses du Concordat, une chose due, mais qui ne leur coûte rien.

Ceux qui ne comprennent pas que, sans cette restriction, le progrès des missions devenait impossible, font, en se soumettant au Souverain Pontife, un acte d'obéissance dû, mais très méritoire, car il est uni au renoncement entier de leur volonté propre.

Ceux qui voyaient cette nécessité font, en obéissant, un acte méritoire, mais qui exige moins d'abnégation.

Ceux enfin qui refusent d'obéir — et leur nombre est très limité (il n'y a parmi eux qu'un seul prêtre suspendu depuis plusieurs années pour sa mauvaise conduite) — doivent être traités comme ceux qui refusent d'obéir à l'Eglise : *sicut ethnici et publicani*.

Je crois donc que lorsqu'un catholique goanais se soumet au nouveau Concordat, il ne faut pas lui reprocher de souffrir en voyant disparaître le souvenir de l'antique grandeur de la patrie adoptive. Il faut être charitable.

L'attachement à ce vieux patronat, qui s'est manifesté d'un bout de l'Inde à l'autre, est une preuve éclatante de la sagesse avec laquelle les Portugais gouvernaient leurs gigantesques conquêtes.

En plantant la croix comme signe de leur pouvoir, en mettant sur leurs drapeaux le nom de Jésus-Christ, en donnant à ces peuples le baptême et la foi, ils s'en firent des frères fidèles et dévoués ; ils attachèrent ces conquêtes à leur glorieuse patrie par les liens de l'amour, de la reconnaissance. Aujourd'hui les chrétiens goanais sacrifieraient tout plutôt que d'être soustraits à la domination du roi très fidèle.

L'histoire mentionne de prétendues atrocités commises par les conquérants portugais, mais je crois qu'une critique consciencieuse arriverait à renverser la moitié de ces faits et à démontrer qu'ils dérivent de source protestante. Les Hollandais, en renversant l'empire portugais dans les Indes, avaient intérêt à le discréditer.

Certes, je ne chercherai pas à nier qu'il y ait eu des abus, qu'il y en ait eu beaucoup. En faut-il de meilleure preuve que les lettres de saint François-Xavier, lesquelles nous montrent ce saint découragé quelquefois par les mauvais procédés des officiers et des négociants portugais envers les indigènes, découragé à tel point qu'il voulait abandonner les Indes et porter ailleurs son travail et son zèle. Mais montrez-moi une conquête qui n'ait pas été entachée d'abus, surtout lorsqu'elle était si lointaine qu'il fallait six mois, et quelquefois une année, pour y venir de la mère-patrie.

Voyons comment se firent les autres conquêtes semblables. Où sont les indigènes de l'Amérique du Nord? Où sont ceux de l'Australie? A peine s'il reste quelques misérables lambeaux de ces populations autrefois si nombreuses.

Ici, dans les Indes portugaises, toute la population est indienne, indigène. Elle parle la langue, elle observe les usages, et, pour tenir cette conquête, le Portugal n'a pas besoin d'armée. Il ne craint pas une guerre d'indépendance.

C'est là le résultat d'un sage gouvernement et aussi peut-être de ce lien de parenté spirituelle qui naît entre celui qui baptise et l'infidèle auquel il donne la foi.

CHAPITRE XXVI

DÉPART POUR MARGAO. — LA BARRE. — MARGAO.
LES PALANQUINS. — RACHOL.

Le lendemain de notre pèlerinage au tombeau de saint François-Xavier, nous fîmes une autre expédition plus longue. Il s'agissait de visiter la ville de Margâo, capitale de la province de Salcette, qu'il ne faut pas confondre avec l'île de Salcette de Bombay.

Nous partîmes donc de Pangin à 7 heures du matin. Mgr Agliardi, le patriarche, Mgr Aiuti et moi, dans une voiture; trois prêtres portugais, les Pères Monteiro, Silvano et Santos dans une autre; et, suivant la même route que nous avions déjà faite l'autre jour, pour aller chez le gouverneur à sa résidence d'été, nous arrivâmes à un endroit appelé le quai de Donna Paula, du nom d'une dame qui l'a fait faire, dit-on, pour la commodité publique.

C'est une plage très riche en poissons; partout, dans les champs d'alentour, on voyait d'immenses tas de sardines, qui servent ici d'engrais et qui répandaient aux alentours une odeur désagréable.

A Donna Paula nous attendait déjà la galéotte et le petit remorqueur. Nous y montâmes, non sans un peu

de peine car l'eau était peu profonde, et nous nous dirigeâmes sur Marmagâo.

A peine nous étions-nous éloignés de la plage, que galéotte et remorqueur commencèrent à danser d'une manière effroyable. J'eus un abominable mal de mer. Nous nous étions aperçus malheureusement trop tard qu'au lieu de diriger sur l'église de Marmagâo, nos mariniers avaient mis le cap sur la jetée de ce port, de telle manière que nous naviguions plus d'une heure le long de la barre, qui est très forte et dangereuse sur la côte occidentale de l'Inde. Heureusement, nous ne pensions qu'à lutter avec le mal de mer, et ce ne fut que quand on nous raconta la frayeur du capitaine du port en apercevant de loin la malencontreuse manœuvre de nos mariniers que nous eûmes connaissance du danger couru.

Nous débarquâmes donc à Marmagâo : les autorités étaient sur la jetée pour complimenter le Délégué apostolique et le patriarche.

Nous montâmes en wagon. Le maire de Salcette nous accompagnait — un maire concani en frac, en cravate blanche et parlant le français.

La route est charmante entre les cocotiers; le mouvement du wagon me rendit peu à peu l'équilibre et je me mis à contempler le pays. On se sentait sur une terre catholique : partout des croix près des chemins et devant les maisons; à chaque station, de belles églises paroissiales, bien plus belles que dans beaucoup de pays de l'Europe.

Les prêtres de chaque paroisse, les autorités et le peuple se tenaient à la gare pour complimenter le Dé-

légué ; on lui présentait des adresses en latin, en portu-

LE CURÉ DE MARGAO.

gais, en français, en anglais, auxquelles il fallait répondre, ce qui faisait que les haltes étaient longues ;

lorsque le train partait, une foule de petits garçons le suivaient en courant; il y en avait de si agiles qu'ils nous suivaient ainsi pendant un bon moment.

Nous arrivâmes enfin à Margâo. Après la réception à la gare et l'inévitable adresse, nous montâmes en palanquin, et nous nous dirigeâmes vers l'église où l'on reçut le Délégué selon le rituel.

C'était un étrange spectacle que ce cortège de trente palanquins, qu'escortait une foule de catholiques et quelques païens curieux attirés par le bruit de la fête. La foule était si grande que nous nous sentions littéralement étouffer; nous dûmes faire, Mgr Aiuti et moi, une vigoureuse manœuvre des coudes pour ne pas être séparés du Délégué et du Patriarche.

Nous descendîmes ensuite au presbytère de Margâo où le curé donnait l'hospitalité au nombreux clergé venu de la province.

L'église de Margâo est splendide. Son maître-autel en bois sculpté et doré serait une merveille dans les capitales de l'Europe. Il ressemble à une de ces pièces d'orfèvrerie indienne, si laborieusement et si finement travaillées. Il est bien dommage seulement qu'on n'ait pas donné de proportions plus correctes aux deux colonnes de devant, lesquelles, par leur défaut complet d'architecture, gâtent l'harmonie luxueuse de ce splendide autel.

Au milieu de la place principale de Margâo, devant l'église, s'élève une croix monumentale. Nous ne sommes pas habitués en Europe à voir le crucifix, principal monument de la ville, érigé sur les places publiques, comme cela se voit partout aux Indes Portugaises.

Margâo est le centre de l'agitation sectaire, mais, malgré cela, le catholicisme y règne sans partage. Il y est trop fortement établi pour pouvoir être facilement ébranlé.

Lorsque le soleil baissa, nous montâmes de nouveau en palanquin ; au son de l'hymne national portugais, au

LE MACHILE, PALANQUIN GOANAIS.

milieu de cris et de détonations, nous sortîmes du presbytère et nous prîmes le chemin de Rachol.

Le palanquin est considéré ici comme le plus noble moyen de locomotion et beaucoup plus convenable que la voiture, mais il faut bien avouer que c'est un mode de transport barbare.

Le palanquin de Goa, le *machile*, ne ressemble pas du tout à ces boîtes qui nous avaient servi au Bengale : ici, ce sont deux sièges de bois léger placés vis-à-vis

l'un de l'autre et formant une espèce de nacelle, avec un baldaquin pour se garantir des rayons du soleil. Le tout suspendu à un gros bambou, que quatre forts *coolies* portent sur leur tête. Il y a place pour deux personnes, et il faut un crâne fortement voûté pour porter un tel fardeau en marchant.

Les porteurs partirent au pas de course. J'observais ces pauvres gens : nus jusqu'à la ceinture, on voyait leur épine dorsale se plier sous le poids. La sueur ruisselait littéralement sur leur peau luisante et dure comme du maroquin. Le regard fixe, les traits d'une immobilité frappante, ils couraient en laissant échapper de temps en temps un petit gémissement.

Il me parut barbare de me faire porter ainsi par des chrétiens, et pourtant c'est l'usage du pays, c'est un métier qui n'est pas plus dur que celui de décharger les navires et où l'on gagne beaucoup plus. Il nous répugnait d'être portés ainsi, mais pour les pauvres *coolies* il était indifférent de porter sur la tête le gros bambou de notre *machile*, ou bien un ballot de coton.

Nous aperçûmes enfin le séminaire, avec son imposante église, sur une colline, dans un site enchanteur, ce ne fut pas sans un sentiment de satisfaction, car le voyage en palanquin manque de charmes. Les *coolies* en courant soulèvent un nuage de poussière et nous en avions le nez, les yeux, les oreilles tout pleins.

Les séminaristes, avec leurs supérieurs, vinrent à la rencontre du Délégué apostolique, ainsi qu'une foule immense, tout le peuple d'alentour. Nous descendîmes de palanquin et il fallut faire processionnellement l'ascension de la colline.

C'était d'ailleurs une procession d'un genre tout nouveau. Il fallait faire des efforts surhumains pour se dégager de cette masse d'hommes compacte, qui criaient, pressaient, faisaient retentir l'air de détonations d'innombrables pétards ; tout cela au milieu d'une poussière qui coupait la respiration.

Cela nous rappelait Colombo, moins cet entrain naïf et sympathique de Ceylan. Ici, la population est plus civilisée et la foule était presque comme chez nous en Europe. Elle n'avait pas non plus cette familiarité enfantine que nous aimions tant à Ceylan et que nous retrouvâmes plus tard à Morapaï, cette mission primitive du Bengale.

A peine me trouvai-je dans ma chambre, que mon premier soin fut de me débarbouiller ; j'en avais grand besoin.

Mgr le Délégué fit un beau discours aux séminaristes. Tant internes qu'externes, il y en a 366, tous hindous de la caste des Brahmes et des Chardos (c'est ainsi qu'on appelle les Rajputs à Goa), car ici, comme dans le reste des Indes, le clergé se recrute dans les castes les plus hautes.

Nous passâmes toute la journée du lendemain dans ce séminaire patriarcal de Rachol et je fus bien aise de pouvoir l'examiner de près, car cela me confirma dans la conviction que former aux Indes un clergé indigène n'est pas chose aussi difficile qu'on le croit généralement.

Tout commencement, sans doute, présente des difficultés sérieuses ; mais voici que, dans les Indes portugaises, tout le clergé est indigène et il n'est pas inférieur

à celui de beaucoup de diocèses de l'Europe. J'en ai même vu plus d'un dont le clergé est inférieur à celui de Goa.

Une faute que nous commettons d'ordinaire, lorsque nous jugeons l'état du clergé indigène en Orient, c'est de le comparer au clergé de Rome et des autres capitales, ou bien aux missionnaires, lesquels étant généralement des religieux, sont initiés, naturellement, à la pratique d'une vie plus parfaite.

Il ne faut pas faire de comparaison, entre le commun des prêtres indigènes et l'élite du clergé de l'Europe. Il ne faut pas non plus comparer ce clergé séculier avec les religieux qui dirigent les missions.

Pour apprécier à sa juste mesure le clergé indigène des Indes et de l'Orient, mettez en regard les curés de campagne des diocèses provinciaux de l'Europe vous verrez qu'il ne leur est pas inférieur.

Certes, il n'a pas tous ces raffinements que donnent aux hommes les siècles et les générations de culture et de civilisation ; mais il n'en a pas besoin dans le milieu où il exerce le ministère. Au contraire, si au moyen d'une éducation trop soignée, vous initiez le prêtre indigène à toutes ces finesses qu'exigent d'un homme du monde, même d'un ecclésiastique, les salons de l'Europe... là-bas, sous ces palmiers, il ne saura qu'en faire, il sera dépaysé, il sera malheureux.

Il faut donc chercher à former ce clergé selon les besoins et non pas le modeler sur celui de l'Europe.

Dans le séminaire patriarchal de Goa, le recteur seul est un Européen : tous les professeurs et tous les élèves sont hindous, indigènes, et je puis affirmer qu'il diffère

LE SÉMINAIRE DE RACHOL.

peu des séminaires que j'ai visités en Europe — et s'il a besoin de réforme et d'amélioration, personne mieux que le patriarche actuel ne serait en état d'y pourvoir. Mgr Antoine-Sébastien Valente est un homme supérieur à qui Dieu a donné toutes les qualités qui font un bon évêque et il gouverne son diocèse étendu avec prudence, avec une rare sagesse.

Il y a au séminaire de Rachol une quinzaine de petits garçons, de dix à douze ans, vêtus de soutane, tonsurés, et très graves. Ils ont la prétention de parler le latin. Celui qui devait servir ma messe, vint frapper à ma porte le matin : — *Ubi vis missare?* — Ils étaient très familiers et ne se gênaient pas du tout devant des étrangers.

Le magnifique bâtiment, dans lequel se trouve aujourd'hui le séminaire patriarcal, a été un collège de Jésuites. Les Pères de la Compagnie avaient jadis rempli toute la presqu'île de Salcette de belles églises et de beaux édifices. Le pavé de la cour repose sur la voûte d'une grande citerne, vide depuis longtemps, dans laquelle les premiers catholiques de la contrée se réfugiaient en fuyant la persécution des païens.

Nous quittâmes Rachol le vendredi matin. La galéotte avec le remorqueur étaient venus nous chercher, mais ils stationnaient cette fois près de l'église paroissiale à un kilomètre environ du séminaire. On chercha des palanquins. Mais où en trouver, dans cette petite bourgade? On en rassembla trois. Mgr Agliardi monta dans le premier, le Patriarche dans le second; quand nous approchâmes du troisième, il se trouva qu'il n'avait pas de sièges... Nous prîmes joyeusement notre parti.

Mgr Aiuti s'assit à la turque, je laissai pendre mes deux jambes d'un côté et nous partîmes en riant.

La navigation sur le Rio de Rachol fut charmante, le fleuve est large, le paysage varié et ravissant. Nous avions, à notre gauche, la province de Salcette; à droite celle que l'on appelle : les *Nouvelles conquêtes*.

Sur le quai d'embarquement du Rachol se tenait un groupe d'indigènes, attiré par les sons de l'hymne national portugais.

— Tous ces gens sont-ils chrétiens? demandai-je à un prêtre.

— Non, il y a parmi eux quelques païens — on les reconnait aisément à leur costume.

— Mais s'ils n'ont pas de costume du tout?

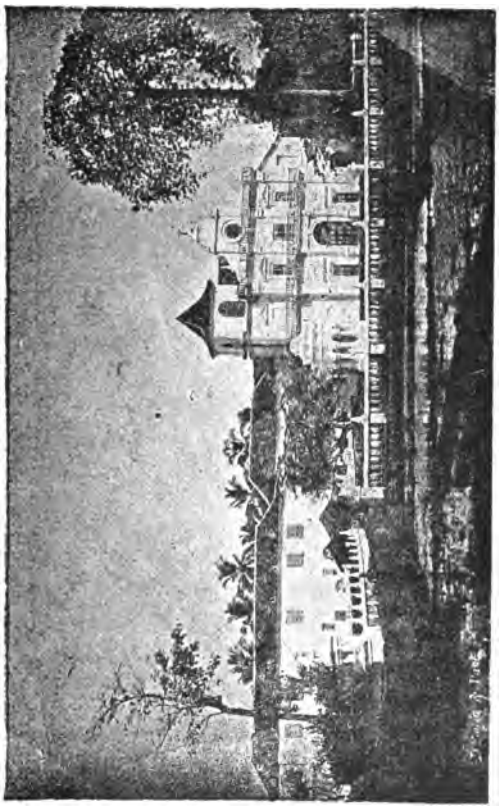
En général, sur ce point, la civilisation est beaucoup plus avancée dans les possessions portugaises que dans le reste de l'Inde. On y comprend, la nécessité du costume... pour les grandes occasions.

A l'église, les hommes sont vêtus presque à l'européenne, les femmes portent de longues mantes blanches, modestes et gracieuses à la fois. Ce fut saint François, dit-on, qui en introduisit l'usage et, en effet, on le rencontre d'un bout de l'Inde à l'autre.

Les jeunes garçons vont à l'église en jaquettes, tout à fait à la mode avec bottines vernies et chapeaux élégants... A peine rentrés à la maison, ils dépouillent bien vite tous ces appendices inutiles et gênants.

Il n'est pas permis aux enfants de venir à l'école autrement que vêtus. Aussi voyais-je ces chers petits, mal enveloppés d'un pantalon et d'une blouse, qui se boutonnaient fort mal sur la poitrine nue. A peine sortis de

l'école, vite ils rejettent tout cela et vous les voyez,



LA PAROISSE DE RACHOL.

courir à la maison les habits sous un bras et les livres sous l'autre.

L'archevêque nous raconta qu'il était un jour en

visite pastorale dans les *Nouvelles conquêtes*, où les païens sont encore très nombreux et la civilisation par conséquent presque nulle. Aussi, s'étonna-t-il de voir venir à lui un indigène, un parfait gentleman, qui portait un costume correct et élégant : frac et cravate blanche. Evidemment la civilisation commençait à s'étendre.

Mais tandis qu'il parlait avec quelques autres personnes, il voit notre gentleman, assis sous un palmier et occupé à se déshabiller. Sa chemise s'était collée à sa peau, tant il avait eu chaud... Il appela donc un compère qui, tirant par les manches, l'aida à se dépouiller de cette malencontreuse chemise et il défila devant l'archevêque dans le costume le plus rudimentaire, je dirais sans costume s'il n'avait conservé sur la tête le chapeau de haute forme, dont il se servit pour saluer gravement son pasteur.

Nous ne pouvions pas continuer la route jusqu'à Pangim en bateau, car la marée était basse. Notre galéotte ne put même pas s'approcher de la rive. Nous débarquâmes donc à Saint-Lorenzo, dans une étroite pirogue, où pour se tenir en équilibre il fallait faire de vrais tours de force. Les voitures du patriarche nous attendaient sur la rive. Nous traversâmes l'île de Goa dans toute sa largeur et, après quatre heures de voyage, par une chaleur affreuse, nous rentrâmes à Pangim.

CHAPITRE XXVII

REPOS. — CARANZALEM. — LE CABO. — LE TE DEUM. — DÉPÊCHE DE ROME. — LA CHALEUR. — CATHOLIQUES ET PAÏENS. — RIBANDARA. — LE PONT. — LES ENFANTS.

Les jours suivants furent consacrés au repos. Certes ni le pèlerinage de Goa, ni notre visite à Margão et à Rachol n'auraient été considérés en Europe comme une grande fatigue; mais ici c'est tout autre chose. La chaleur est si forte qu'il n'est pas prudent de sortir entre huit heures du matin et cinq heures du soir, s'exposer aux rayons du soleil, même lorsqu'il touche presque à l'horizon, serait pour l'Européen un danger très sérieux.

Tout fatigue beaucoup plus et plus vite qu'en Europe; et il est beaucoup plus difficile de se remettre de la fatigue.

Heureusement, cette chaleur ne me fait pas souffrir. Au contraire, j'en jouis et je suis très content de n'avoir pas froid.

Chaque matin, entre dix et onze heures, je prends une douche et un bain froid, précaution indispensable pour bien supporter la chaleur. Mais cette chaleur affaiblit néanmoins. On devient hindou, on perd l'envie de travailler et surtout de faire vite. Je commence à com-

prendre l'horreur qu'ont les Hindous pour la parole : *djaldi*[1].

Il y a entre Pangim et le Cabo une petite plage qui sert de bains de mer : on l'appelle Caranzalem. Ce n'est pas encore Ostende ou Trouville, car on y habite dans des huttes, sous les cocotiers, mais l'air est frais, la brise de mer vivifiante. Le Patriarche y possède une petite maison.

En général j'aime la plage; j'aime à étudier sa vie mystérieuse. Mais ici, peu d'intérêt. Une quantité innombrable de petits crabes... En fait de coquillages. quelques misérables bivalves, des nérites, des Cyproea carneola. J'eus une grande déception en étudiant les plages de la presqu'île des Indes; je les croyais plus riches en coquillages. On me dit qu'elles sont plus riches au Malabar. Nous verrons.

Dimanche, 22 mars, dîner de gala, chez le Gouverneur qui a une résidence d'été, située dans un site enchanteur, sur une pointe appelée le Cabo, laquelle s'avance dans la mer entre la barre d'Aguada et celle de Murmagâo. Des fenêtres du salon, on voit toute l'étendue de la mer. C'est un lieu magnifique. C'était un ancien couvent, d'où l'on a expulsé les religieuses. Il tombait en ruines; un des prédécesseurs de l'archevêque actuel obtint du gouvernement d'en faire sa résidence d'été. Il le restaura, le rendit habitable... mais il en fut bientôt dépouillé par un ministère libéral, qui le donna au gouverneur.

[1] Vite.

GOA. RUINES DU COUVENT DES DOMINICAINS.

Le 25 mars, grande fête à Pangim. Le télégraphe avait apporté l'heureuse nouvelle de la naissance d'un futur roi de Portugal — le fils du Prince héritier, auquel on a donné le nom de son aïeul maternel : Louis-Philippe.

Le Délégué apostolique devait assister à la messe d'actions de grâces et chanter le *Te Deum*.

On avait choisi pour cette solennité l'église paroissiale de Pangim et non pas la cathédrale de Goa, car c'était chose plus commode pour le peuple et les autorités qui prenaient part à la cérémonie.

Le gouverneur vint nous chercher au palais; devant l'église était rangée la garde.

La cérémonie fut effroyablement longue. Il faisait une chaleur telle qu'on pouvait à peine respirer. Imaginez-vous, sous le ciel du tropique, au plus fort de l'été, une église sans ventilation et remplie de fidèles... on étouffait, et le bon curé disait la messe avec une lenteur et une dignité désespérantes.

Les Goanais veulent que le service d'église soit long, et surtout qu'il commence tard. Le peuple est très dévot; à l'église, il se tient silencieux, recueilli. Dans les rues et dans les campagnes, lorsque passe l'archevêque, tous se mettent à genoux pour recevoir sa bénédiction.

Nous étions amusés, lorsque nous nous promenions en voiture, de voir, devant les maisons, des groupes de gros bébés qui se tenaient à genoux, les petites mains jointes, avec une mine comiquement dévote. Si l'archevêque regardait d'un autre côté, ils criaient pour lui de-

mander la *grande bénédiction*, car ils ne se contentent pas d'un petit signe de croix.

Nous avions déjà arrêté nos places sur le vapeur qui devait partir le 24 de Murmagâo pour le sud afin de débarquer à Beypur et de là, par Coïmbatore, nous rendre à Ootacamund dans les montagnes de Neilgherries, où Mgr Agliardi avait déjà fait prendre un bungalow meublé pour y passer la saison trop chaude et les pluies. Nos malles étaient bouclées, lorsqu'une dépêche de Rome vint subitement renverser nos projets. Il fallait retourner à Bombay pour y attendre des ordres ultérieurs. Comme le navire de la Compagnie *British India*, qui allait chaque semaine de Colombo à Bombay, ne devait arriver ici que dans quelques jours, — nous dûmes l'attendre patiemment à Pangim.

ENFANT BRAHME CATHOLIQUE.

Nous passâmes paisiblement ces quelques jours, jouis-

sant de la large et cordiale hospitalité que nous offrait le Patriarche.

La chaleur était épouvantable; on ne pouvait même pas songer à sortir dans la journée. On me disait que, si un Européen s'avisait de sortir vers midi, il pouvait être sûr de gagner une mauvaise fièvre ou un coup de soleil. Je passais donc la matinée assis sur mon balcon; je tenais mon livre à la main, plutôt que je ne lisais car, même en lisant, je n'étais pas capable de comprendre. Je me résignai donc à ne rien faire.

ENFANT BRAHME PAIEN.

Je regardais les passants et les pêcheurs qui se reposaient dans leurs barques amarrées à la rive. Je les voyais, du matin jusqu'au soir, se chauffer le dos au bon soleil de leur patrie, qui tuerait en une heure un brave Européen. Les enfants préparaient le curry. C'était chose curieuse que ces scènes de leur vie primitive et intime.

Ici, comme à Ceylan et comme partout ailleurs, on distingue tout de suite les chrétiens des païens. Les premiers ont un visage franc, souriant et ouvert; les autres ont dans le regard quelque chose de sauvage et d'inquiet. Les enfants catholiques vous regardent avec leurs grands yeux noirs, limpides et innocents; les idolâtres ont les yeux presque toujours injectés de sang : leurs enfants sont quelquefois très beaux, mais il leur manque cette expression innocente et candide que vous ne trouvez pas même chez leurs petits bébés.

Ils ne sont pourtant pas mauvais, ces païens, ils n'ont pas de haine pour les catholiques : au contraire, lorsqu'ils voient approcher l'archevêque, souvent ils font signe aux chrétiens de se mettre à genoux.

Le Patriarche visitait une église dans une paroisse où il y avait quatre cents idolâtres. Ils vinrent tous demander à lui baiser l'anneau, et le prélat, après avoir donné à baiser aux chrétiens, dut se mettre à la porte de l'église et satisfaire le vœu des païens, qui défilèrent tous devant lui et joignant religieusement les mains, baisèrent avec respect l'anneau pontifical.

L'un d'eux vint prier ensuite le Patriarche de venir bénir sa maison, car, disait-il, lorsqu'il était enfant, l'archevêque avait béni la maison de son père et, après, les palmiers lui donnèrent une telle abondance de vin qu'ils ne savaient plus où le mettre.

Ils sont doux, pacifiques et pourtant ils ne se convertissent pas.

A cinq heures et demie du soir, la chaleur était déjà moins forte et nous pouvions sortir.

Quelquefois, j'allais avec Mgr Aiuti sur la plage. Nous nous divertissions à voir courir sur le sable une innombrable quantité de petits crabes, tout différents de ceux des plages d'Europe, qui marchaient la tête haute avec une rapidité incroyable, portant chacun un brin d'herbe, une feuille sèche ou une plume, qu'ils abandonnaient bien vite pour se réfugier dans la mer quand on les tourmentait un peu.

Je cherchais en vain quelque petite coquille qui valût une place dans ma collection; et je compris que si l'on veut en avoir de bonnes et de rares, il faut se résigner tristement à les acheter chez Sowerby, à Londres, ou chez quelque autre pourvoyeur de musées dans les grandes capitales de l'Europe.

Le plus souvent, nous sortions en voiture avec le Délégué et le Patriarche.

Le but ordinaire de notre promenade était le Cabo et les magnifiques bosquets de manguiers, de cocotiers et de jaquiers, parsemés de cabanes, par lesquels nous passions pour y arriver. Il y a dans ces bosquets, m'a-t-on dit, des tigres et des léopards, mais nous n'eûmes jamais la bonne ou plutôt la mauvaise chance de rencontrer un de ces messieurs. Le gouverneur nous raconta, l'autre jour, qu'un des ouvriers qui travaillaient à restaurer sa résidence d'été au Cabo, avait tué, la nuit précédente, un beau léopard de la plus grande espèce, qui rôdait tout près de là.

On donne une prime à celui qui tue un de ces animaux et, si la bête a mangé un homme, la prime est de 100 roupies (200 francs) : l'on fait une grande fête. Le

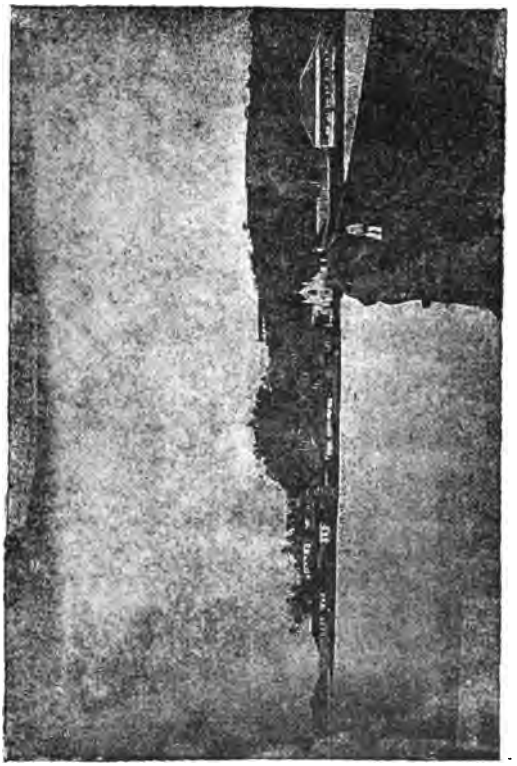
fauve, qui a goûté une fois la chair humaine, rôde toujours près des habitations.

La promenade de Ribandara est aussi très jolie. On suit le bord de la mer, en longeant les lagunes, dans lesquelles la marée dépose une grande quantité de sel que l'on ramasse pour le porter au marché de Bombay. Puis on trouve le long bourg de Ribandara, qu'ombragent d'innombrables cocotiers. Entre les huttes et les arbres, s'ouvrent de magnifiques échappées sur le fleuve ; on voit Goa avec ses blanches églises, au milieu d'une mer de verdure. Quelqu'un qui ne saurait pas que ces arbres ne couvrent que des ruines, serait tenté de se croire en face d'une grande cité. La position de tous ces sanctuaires permet de reconstruire en imagination et avec une juste idée ce qu'a dû être jadis la cité de Goa. Elle était belle et grande.

En retournant à la maison, nous descendions de voiture sur cette digue magnifique, qu'on appelle le pont de Ribandara et que, selon la légende, le diable et les Jésuites construisirent en une nuit. Le vrai est que, le bord de la mer étant marécageux, il fallait faire autrefois un grand détour pour arriver de Pangim à Ribandara. Lorsque, sous Philippe II, le Portugal se trouva sous la domination espagnole, le vice-roi des Indes, obligé de livrer à l'Espagne l'opulente colonie, voulut au moins la rendre avec le trésor vide, et, pour dépenser l'argent qni s'y trouvait, il entreprit la construction de ce pont gigantesque, qui est encore parfaitement solide.

Il est très long. D'ordinaire nous arrivions à peine à la moitié et nous remontions en voiture. Mais c'était une charmante promenade. La brise fraîche de la mer nous

fouettait le visage et soulageait nos poumons de la fatigue d'une journée de chaleur. Sur le ciel, illuminé



RIBANDARA ET LE PONT DU DIABLE.

encore par les derniers rayons du soleil, apparaissait le pâle croissant de la lune. Le paysage était imposant. A

droite, la Grande Ourse et l'étoile polaire ramenaient ma pensée vers ma patrie du nord ; à gauche, la belle Croix du Sud me répétait que j'en étais bien loin.

La nuit était tombée lorsque nous rentrions à la résidence.

L'Inde n'est pas un bon pays pour les touristes, pour ceux qui veulent voir vite : car, pour voir beaucoup, il faudrait y rester très longtemps. Le jour commence à poindre à six heures du matin, et, à sept heures, il faut rentrer; les rayons du soleil sont déjà trop ardents. Vous devez rester cloîtré jusqu'à cinq heures, ou même cinq heures et demie. Une heure après le soleil est couché. A sept heures il fait nuit.

J'aimais beaucoup ces promenades du Cabo et de Ribandara. Je les préférais à toutes les autres, car on y rencontrait toujours beaucoup de monde. La route était animée. Partout des groupes d'enfants qui se mettaient à genoux pour demander la bénédiction des évêques. C'est chose incroyable la quantité d'enfants que l'on rencontre partout aux Indes; et je comprends bien en les regardant, pourquoi saint François-Xavier les a tant aimés. Presque dans chaque lettre qu'il écrivait à Mancias, il se recommandait aux prières de ces petits innocents :

— Leurs prières seront ma défense et ma garde, (8 *nov.* 1544), elles seront mon escorte et mon bouclier, (10 *nov.* 1544), — disait le saint à ceux qui lui représentaient tous les dangers du voyage qu'il voulait entreprendre.

On me reprochera peut-être de trop parler des enfants. Mais les enfants, n'est-ce pas l'avenir, n'est-ce pas l'espé-

rance de ces missions lointaines?... et dans ces lieux si pleins du souvenir de saint François-Xavier, peut-on passer, sans jeter sur eux un regard de tendresse, devant ces petits garçons, que le saint a tant aimés, dont il s'occupait si laborieusement, et qui eurent une si large part dans son apostolat!... il semble que la bénédiction du Saint repose encore sur eux : jamais je n'ai vu les enfants prier avec tant de dévotion. Le dimanche, à l'église paroissiale de Pangim, le sanctuaire est plein de jeunes garçons. Je les voyais, durant toute la messe, à genoux, les mains jointes, immobiles. Quand je disais la messe, il y en avait toujours cinq ou six qui se tenaient à genoux au pied de l'autel. Je n'ai vu nulle part les enfants si recueillis à l'église.

CHAPITRE XXVIII

AVENIR DE GOA. — LE SACRIFICE DU COQ. — TOLÉRANCE RELIGIEUSE. — LES MARTYRS DE CUNCALIM. — JEAN III ET SAINT FRANÇOIS-XAVIER. — DÉPART DE PANGIM. — NOUVELLES DE ROME.

C'est un bien beau pays que les Indes portugaises et le gouvernement de Lisbonne a tort de laisser cette charmante colonie dans un état d'abandon si navrant : l'industrie est tombée : tous les gens aisés ont émigré et il n'y a que les pauvres qui restent... Ce sont les Anglais qui exploitent les salines. Les télégraphes et les chemins de fer sont aussi entre les mains des Anglais.

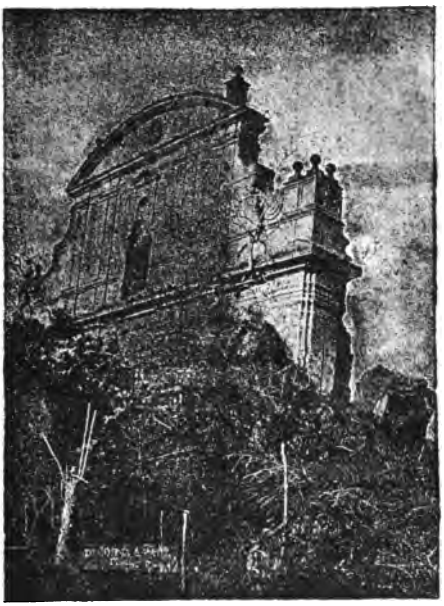
Elle devait être très florissante jadis, cette terre de Goa, riche et populeuse : les ruines grandioses, dont elle est parsemée, attestent éloquemment son ancienne splendeur.

Comment se fait-il qu'elle soit tombée si bas ? Quelle fut la catastrophe qui réduisit en moins de cent ans une cité populeuse en une forêt sauvage et un pays riche et florissant à un état si proche de la misère ?

Tout le monde est d'accord. Ce fut l'expulsion des ordres religieux qui fut la cause de cette décadence.

Depuis le jour où l'on chassa de leurs monastères les

moines qui les avaient bâtis, les habitants de Goa commencèrent à abandonner leurs maisons et leurs ateliers ; les maisons tombèrent en poussière, la végétation envahit les rues ; Goa se dépeupla. Cette grande cité devint



GOA. RUINES DE L'ÉGLISE DES CARMES.

un morne et silencieux désert... et la misère gagna les campagnes...

Les Goanais attribuent tout ceci au miracle. Certes, on y voit et avec évidence le châtiment de Dieu... mais, pour punir, Dieu se sert bien souvent des agents natu-

rels, il nous est donc permis de chercher comment l'expulsion des ordres religieux apporta un changement si grand, si radical dans l'état économique des Indes portugaises, et pourquoi l'éloignement de ces simples religieux fit tomber en ruine une belle colonie.

L'explication du fait est très simple.

Les Hindous, comme du reste tous les aborigènes des pays tropicaux, ont une nature indolente, paresseuse.

Pour qu'ils produisent quelque chose, il faut que quelqu'un pense, imagine pour eux, leur mette en main les outils et les pousse au labeur.

Ils sont dociles, doux et intelligents : ils se laisseront donc facilement conduire par le tuteur qui aura su gagner leur confiance. Ils travailleront ; leur travail produira.

Or les religieux étaient pour le peuple ces charitables tuteurs. Sans cesse en contact avec lui, ils le poussaient à l'industrie et à l'agriculture, à l'activité du travail productif.

Les religieux chassés de leurs couvents — le peuple se trouva abandonné à lui-même — et, dès ce jour, tout tomba en ruine.

Telle est l'histoire de la décadence si rapide des Indes portugaises.

Les Hindous ne sont pas encore assez mûrs pour se gouverner eux-mêmes. C'est un peuple qui n'est pas encore sorti des langes de l'enfance. Appuyés, guidés par les Européens, ils seront intelligents, capables ; mais abandonnés à eux-mêmes, ils retomberont toujours dans la barbarie.

L'influence énervante du climat pousse l'Hindou à l'in-

dolence; il a peu de besoins, il peut donc vivre oisif; il n'est pas encore assez civilisé pour avoir l'esprit d'initiative et aspirer à un bien-être qu'il ne connaît pas...

Le gouvernement royal de Lisbonne devrait sérieusement songer — tant qu'il en est temps encore — à tirer

GOA. ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE DIEU.

ses possessions indiennes du triste état dans lequel elles se trouvent.

Il le doit aux Indiens goanais, qui méritent, par leur fidélité, qu'on songe à faire quelque chose pour eux; il le doit à la nation Portugaise pour laquelle ce pays est un monument historique si glorieux!

Je crois que pour relever toute cette ruine navrante il faudrait avant tout faire deux choses :

Augmenter l'élément européen dans la magistrature et dans l'administration, qui sont trop aux mains des Indigènes; mais n'envoyer ni les apôtres de la libre-

pensée, élément destructeur, avant-coureur de la Révolution, ni les aventuriers qui n'ayant pu trouver de place dans leur pays à cause de leur mauvaise conduite. Envoyer au contraire des hommes sérieux et bien intentionnés, qui viendraient pour servir leur patrie, des hommes tels que fut jadis Martin Alfonso de Sousa.

On m'a dit qu'aujourd'hui les revenus de la Colonie excèdent de beaucoup les dépenses et que la caisse est toujours bien fournie; on pourrait donc donner à ces fonctionnaires des appointements convenables, comme le fait l'Angleterre dans le reste des Indes.

En second lieu il faudrait — et c'est chose plus essentielle encore — rappeler les Ordres religieux : ceux qui cultivent la terre comme les Trappistes — ceux qui vivent pour le peuple et sans cesse avec lui, comme les Franciscains — ceux enfin qui, par une instruction solide et raisonnée, développeraient et feraient mûrir ce peuple : et, en ceci, les Jésuites sont maîtres.

J'ai hésité un moment à nommer ces derniers, car je sais combien leur nom seul soulèvera de clameurs est de protestations... Pourtant, comme je l'ai déjà dit, c'est l'opinion générale à Goa que l'expulsion des Ordres religieux et de la Compagnie de Jésus en particulier, fut le point de départ de la décadence matérielle et morale.

Ce peuple a encore besoin d'être guidé, il a besoin d'un élément supérieur qui soit sans cesse en contact avec lui pour l'instruire et pour l'encourager.

Tous ceux qui connaissent les pays tropicaux, admettront sans nulle difficulté, la nécessité de renforcer l'élément indigène indolent, par l'élément européen, plus

actif, plus mûr et civilisateur. Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi parler des Ordres religieux? Des laïques pourraient faire la même chose... Non.

Les Européens qui sont au gouvernement ne pourront pas avoir le contact intime et journalier avec les indigènes: ils n'auront ni le temps ni le loisir de s'en occuper; et, si même ils le pouvaient, leur dignité ne le permettrait pas, leur prestige en souffrirait. Les ministres du roi, alors même qu'ils seraient respectés et aimés, n'auront jamais avec le peuple ce lien de paternité tendre et charitable, qui impose l'amour, engendre la confiance et qui est l'apanage doux et exclusif des ministres de Dieu.

Les colons venus d'Europe, non plus, ne pourront pas répondre à ce but, car ils viendront naturellement chercher leur propre profit. Ils exploiteront les indigènes et ne se sacrifieront pas pour eux.

Il faut donc les religieux. Qu'on essaie d'établir les Trappistes, sur les ruines enfiévrées de Goa : on verra bien vite le résultat.

Ce n'est pas l'intérêt qui me pousse à le dire : nous avons tant de missions et un si grand besoin partout de missionnaires que chaque Trappiste, Jésuite, Franciscain venant s'établir dans les Indes portugaises laisserait ailleurs, un vide difficile à combler ; mais sincèrement et en toute conscience, ce serait le seul moyen d'empêcher la ruine complète, définitive et de faire refleurir, cette belle et glorieuse colonie de Goa.

Dans ces pays primitifs, le contact forcé et continuel des chrétiens avec les idolâtres a mauvaise influence et le clergé doit se donner quelquefois beaucoup de mal

pour garantir le peuple ignorant contre cette influence pernicieuse.

Dans les provinces portugaises qu'on nomme les Vieilles Conquêtes, le catholicisme est ancien, il n'y a presque plus de liens de parenté entre les chrétiens et les idolâtres. C'est le contraire dans les Nouvelles Conquêtes.

Le paganisme y est encore puissant et les chrétiens ont des relations de famille avec les païens. Ils vivent presque toujours ensemble. Ils s'invitent mutuellement aux fêtes du mariage : or les mariages païens sont toujours accompagnés de pratiques superstitieuses.

Il en résulte que beaucoup de chrétiens, surtout ceux qui sont nouvellement convertis, continuent quelquefois, en secret, à pratiquer les rites du paganisme... Notamment le sacrifice du coq.

Pour se rendre propice le démon — les femmes sortent quelquefois la nuit de leurs cabanes. Le Botto, prêtre ou sorcier païen, les attend dans les bois : elle lui apportent du riz, des coqs, des noix de coco et assistent au sacrifice qu'il en fait au démon. Naturellement, elles prennent toutes les précautions possibles pour garder le secret devant les autres chrétiens, surtout devant les prêtres.

Un curé, dans la paroisse duquel ces choses se pratiquaient plus souvent qu'ailleurs, imagina un bon moyen pour arriver toujours à temps et empêcher cette offrande sacrilège. Ou, plutôt, il ne l'imagina pas, mais fit simplement ce que faisait saint François-Xavier. Il dressa si bien les petits garçons de l'école que, lorsqu'ils s'apercevaient que l'on préparait dans une hutte du village le sacrifice du coq, ils accouraient le lui dire.

Le curé guettait alors les coupables au passage, leur

UN BOTTO, PRÊTRE PAIEN.

arrachait des mains la malheureuse bête et leur faisait naturellement un énergique sermon.

Un jour, les enfants vinrent lui dire qu'on préparait

un sacrifice, plus solennel que d'ordinaire, dans un bois voisin. Le curé se fit accompagner de son vicaire et, à la nuit tombante, tous deux se cachèrent derrière les plus gros arbres. Ils virent arriver les femmes et un moment après le Botto... Au moment où ce dernier coupait le cou au coq, les deux prêtres sortirent de leur cachette. Ce fut une panique générale. On éteignit les torches et chacun s'enfuit de son côté, pas assez vite pourtant pour que le bon curé n'eût pu reconnaître quelques-unes des commères. Les prêtres prirent le coq mort et le riz, et retournèrent au presbytère.

Le lendemain était grand jour de fête. Il est d'usage aux Indes portugaises, comme d'ailleurs presque partout en Orient, que l'on expose à la vénération publique, sur une petite table, devant le maître-autel, une image du Sauveur ou bien du saint du jour.

Grande fut la stupéfaction du peuple, qui affluait à l'église, lorsqu'au lieu de l'image, il vit un coq mort, du riz ensanglanté et une noix de coco... Mais le curé était déjà en chaire.... il leur montrait du doigt la pauvre bête égorgée :

— Voici, leur dit-il, votre Dieu ! Allez donc l'adorer, car vous ne méritez pas d'en connaître un autre... et il leur raconta la scène qu'il avait interrompue, la nuit précédente.

Avec ces peuples d'Orient, il faut toujours agir sur l'imagination... C'est le seul moyen qui les frappe, le seul qui sera efficace auprès d'eux.

J'ai dit, qu'en formant les enfants de l'école à lui dénoncer les chrétiens qui pratiquaient encore en cachette les rites du paganisme, le curé n'avait fait que

suivre l'exemple de saint François-Xavier. Le saint le raconte plusieurs fois dans ses lettres :

« Le fruit du baptême administré aux nouveau-nés, « aussi bien que de l'instruction donnée aux enfants est « vraiment incroyable — écrivait-il de Cochin à Rome, « le 31 décembre 1543.

« Ces enfants, je l'espère de tout mon cœur, avec la « grâce de Dieu, deviendront meilleurs que leurs pères. « Ils montrent un amour ardent pour la loi de Dieu et « un zèle extraordinaire pour apprendre à connaître « notre sainte religion et l'enseigner aux autres. Leur « haine pour l'idolâtrie est vraiment merveilleuse. Ils « luttent avec les païens et, chaque fois que leurs pa- « rents retournent à leurs anciennes pratiques, ils leur « font des reproches et viennent me le dire immédiate- « ment.

« Partout, où je découvre un acte de culte idolâtre, « j'y vais avec une bande nombreuse de ces enfants, « qui se chargent d'accabler le Diable de beaucoup plus « d'insultes et d'abus qu'il n'avait reçu de culte et « d'honneurs de leurs parents, de leurs amis et de « leurs confrères. Les enfants se jettent sur les idoles, « les saisissent, les renversent et les mettent en pièces, « ils crachent dessus, les brisent et dispersent les mor- « ceaux à grands coups de pied — en un mot, leur font « tous les outrages possibles. »

C'est ainsi qu'agissait le grand Apôtre des Indes, et c'est ainsi que l'on devrait agir.

Aujourd'hui, au contraire, l'indifférence, le manque de piété et de zèle, et souvent le mépris de la loi de

Dieu, s'appellent : *tolérance religieuse*... On s'indigne-rait à coup sûr, si l'on entendait dire qu'un chrétien a

BRAHME PAIEN.

permis que l'on insultât à sa table le saint nom de Jésus... Mais est-ce donc faire autre chose que *tolérer* ?

culte solennel et public du démon, sur une terre que gouvernent les chrétiens...

SEIGNEUR IDOLATRE DU CONCON.

Le culte rendu au Diable est un crime contre lequel les lois de presque tous les pays de l'Europe décrétaient

la peine capitale. Ici, on le permet ouvertement et officiellement... plus encore, les représentants du gouvernement visitent les pagodes, et souffrent que Suamis et Bottos les reçoivent avec ostentation.

Permettre le paganisme, c'est tolérer le crime. On le fait pour des raisons politiques, dira-t-on, pour ne pas s'aliéner ces peuples et pour les attacher au gouvernement...

Mais croit-on donc ces peuples assez sots pour s'imaginer que c'est par respect pour leur culte, ou par amour pour eux, qu'on est si tolérant? Non, ils comprennent parfaitement, que c'est parce qu'on est faible et parce qu'on a peur... Plus on fera parade de cette lâche tolérance, plus ils lèveront la tête.

Si les gouvernements de ces pays, le gouvernement anglais surtout, donnaient à la christianisation ne fût-ce qu'un appui indirect et latent, on aurait déjà des millions de chrétiens : les chrétiens ne chercheront jamais à comploter contre l'Angleterre aux Indes et à s'unir avec ses ennemis. Au contraire, en tout cas et en toute circonstance, le gouvernement impérial pourra compter sur eux, ils seront toujours fidèles.

On raisonne beaucoup sur l'avenir et les dangers du vaste empire des Indes... Eh bien, tout le danger est là, dans le paganisme que l'Angleterre protège et dans l'Islam dont elle néglige de limiter les forces.

Si cet empire, ce qu'à Dieu ne plaise, doit tomber — le coup fatal lui viendra du côté des païens, du côté des musulmans surtout.

Le village de Cuncalim sur le territoire portugais a

UNE FÊTE PAIENNE DANS LES INDES PORTUGAISES.

été jadis le théâtre du martyre de quatre Jésuites, le Père Aquaviva et ses compagnons.

Ils voulaient construire une chapelle et traitaient avec le chef du village pour l'achat du terrain nécessaire. A dessein ou peut-être sans arrière-pensée, le chef s'éloigna d'eux. Ils entendirent alors des cris menaçants, et furent cernés par une troupe de païens qui les sommèrent de se sacrifier aux dieux. Ils furent tués; leurs corps inanimés furent traînés autour de la pagode jusqu'à ce qu'ils fussent déchirés en morceaux. On les jeta alors dans un puits.

Une chapelle marque aujourd'hui le lieu de leur martyre et leurs corps reposent sous un autel de la cathédrale de Goa.

Chaque année, les païens célébraient l'anniversaire de cet événement. Ils venaient en procession sur les lieux, et, après diverses cérémonies, ils faisaient trois fois le tour de la place où était jadis la pagode, en mémoire de ce que l'on y avait traîné les corps des martyrs.

On parvint enfin à empêcher cette hideuse cérémonie; le terrain sur lequel elle se faisait étant devenu propriété d'un Portugais demeurant à Lisbonne, sur la demande des autorités ecclésiastiques, il en prohiba l'accès aux païens.

On réussit, car ces païens n'eurent pas la pensée d'avoir recours aux tribunaux. S'ils l'avaient fait, les tribunaux eussent peut-être admis en leur faveur le droit que donne la prescription (comme on le fit dans un autre cas semblable) et l'on aurait probablement obligé le propriétaire à livrer l'accès du terrain. Et

pourtant, au point de vue, même simplement juridique, ces rites n'étaient autre chose que l'apothéose du meurtre et de l'assassinat.

Ce n'est pas en montrant, par une lâche tolérance, sa propre faiblesse aux peuples conquis, qu'on les rendra fidèles et soumis. Le moment ne se fera pas attendre où ils se révolteront, et chercheront l'appui d'un conquérant plus fort.

Dans les temps où ils étaient encore vraiment chrétiens, ceux à qui Dieu déléguait le pouvoir, agissaient autrement en ces mêmes circonstances : voici l'instruction que Jean III, roi de Portugal, donnait (*mars* 1546) au vice-roi don Joam de Castro :

« Le devoir essentiel du souverain chrétien — disait « le pieux monarque — est d'avoir soin des intérêts de « la religion et de mettre toute sa puissance au service « de la foi. C'est ce qui m'oblige de vous communiquer « la profonde tristesse dans laquelle m'a plongé tout ce « que j'ai entendu. » Il avait appris, continuait-il, qu'on adorait encore les idoles dans certaines provinces de son empire, même à Goa et dans d'autres endroits où la vraie foi aurait dû fleurir exclusivement. Il ordonnait donc de rechercher les idoles, et de les briser partout où on les trouverait. Il portait les peines les plus sévères contre ceux qui sculpteraient, orneraient les idoles, qui célébreraient leurs fêtes, ou donneraient asile aux prêtres des faux dieux.

Il voulait, de plus, que les païens fussent attirés à la conversion non seulement par la conviction de la vérité et l'espoir du salut éternel, mais aussi par des faveurs temporelles. Les convertis jouiront de libertés, d'immu-

nités diverses... Il avait entendu dire que les Indigènes

GOA. L'ARC DES CONDAMNÉS.

sont astreints au service de ses flottes; les chrétiens seront dorénavant libres de cette obligation et, dans un

cas d'urgente nécessité, ils devront être largement rémunérés.

Telles furent les instructions que donna au vice-roi des Indes le roi Jean III, et, ce qui nous montre combien, à cette époque, on comprenait ce devoir de propager la foi, c'est que saint François traitait encore avec sévérité ce monarque puissant, parce qu'il n'était pas assez vigilant pour faire exécuter ses ordres. Il lui écrivait de Cochin le 20 janvier 1548 :

« Si le gouverneur et les commandants étaient fermement convaincus que Votre Altesse agira envers « eux, comme elle a déclaré et même juré d'agir... « alors, en une seule année, toute l'île de Ceylan, plu« sieurs rois de la côte de Malabar et toute la presqu'île « de Comorin embrasseraient la foi de Jésus-Christ. « Mais aussi longtemps que le Gouverneur et les com« mandants de vos places fortes aux Indes ne seront pas « certains de perdre leur rang et leurs propriétés, s'ils « ne cherchent pas à propager la foi, que Votre Altesse « n'espère pas que la prédication de l'Evangile puisse « se faire avec un vrai succès. Les gouverneurs et les « commandants qui négligent ce devoir devraient être « sévèrement punis par Votre Altesse.

« Comme je n'ai pas grand espoir que Votre Altesse « agisse en conséquence, je me repens de Lui avoir « écrit, car, pour avoir été prévenue, elle rencontrera « au tribunal de Dieu un jugement plus sévère et plus « inexorable... »

Je demande après cela ce que répondront, devant le tribunal de Dieu, tous ces princes et gouverneurs chrétiens qui *tolèrent* et protégent le culte idolâtre ?

JONGLEURS.

Qu'on ne dise pas que cette *intolérance* causa la chute des Portugais aux Indes. D'autres agents historiques provoquèrent cette grande catastrophe. Au contraire, si les Portugais n'avaient pas changé de système, si de propagateurs, ils n'étaient devenus persécuteurs de la foi catholique, aujourd'hui encore ils y seraient puissants, car l'intolérance du culte des idoles, loin de leur aliéner les peuples indigènes, a fait d'eux, au contraire, les plus fidèles sujets. Dans les provinces où l'action religieuse se développait le plus, l'indigène s'est tellement identifié avec le conquérant, qu'aujourd'hui, d'un bout de l'Inde à l'autre, tous ceux que l'on désigne du nom de *Goanais* portent au Portugal un attachement sans bornes, pensent comme des Portugais, se croient Portugais... Voici le résultat d'une sage politique.

Le *Khandalla*, provenant de Calcutta, sur lequel nous devions nous embarquer pour Bombay, avait été annoncé pour mardi soir ou mercredi matin à Murmagâo, où il devait nous prendre pour repartir immédiatement... il n'arriva que le vendredi à midi, mais nous ne nous étonnâmes plus de cette irrégularité, nous y étions accoutumés.

Le Patriarche et le gouverneur reconduisirent le Délégué apostolique jusqu'à l'embarcadère de Donna Paula où nous montâmes sur la galéotte qui nous avait servi tant de fois. Le remorqueur siffla et nous fîmes nos adieux à Goa.

Pour éviter la barre, nous fîmes un grand détour en suivant la côte jusqu'à l'embouchure du fleuve, que nous traversâmes pour redescendre ensuite la côte op-

posée jusqu'à Murmagâo. De cette manière, nous évitâmes le roulis et la perspective maussade de plonger dans la mer.

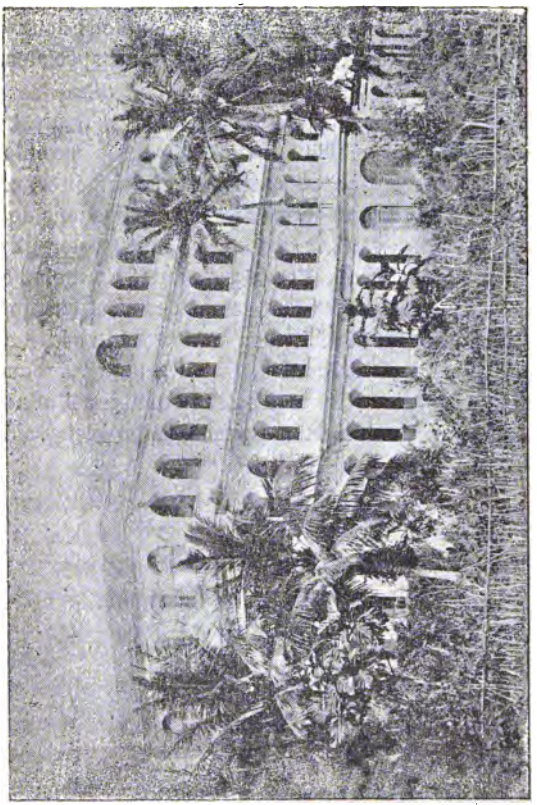
La traversée de Goa à Bombay s'effectua sans aventures. Le *Khandalla* était un brave côtier de 2,000 tonnes, qui tenait admirablement la mer. La chaleur était très forte. Un écriteau encadré au-dessus de la porte du salon annonçait aux passagers que le maître d'hôtel tenait à leur disposition tout un arsenal de boissons rafraîchissantes, mais qu'il fallait les commander trois heures d'avance. Cette idée de commander la boisson trois heures avant d'avoir soif, nous amusa beaucoup.

A Bombay, Mgr Agliardi trouva une dépêche de la Secrétairerie d'Etat, qui le rappelait immédiatement à Rome où le Saint-Père le destinait à un poste éminent, Je devais l'accompagner. Mgr Aiuti était nommé Délégué apostolique à sa place.

Cette dépêche mettait fin à ma tournée. Je regrettais vivement de n'avoir pas visité les grandes chrétientés du Malabar et du Maduré [1], ce qui m'aurait permis de donner au lecteur un tableau plus complet des *Indes*

[1] Un ouvrage d'un grand intérêt a été publié depuis sur la Mission de Maduré : — *Cinquante ans au Maduré*, 1837-1887. *Récits et Souvenirs* par le P. Denis Guchen, S. J. 2 vol. On y trouve les détails sur la vie, les usages des peuples de ces pays, leur état religieux, leur culture morale et intellectuelle. L'auteur promène le lecteur à travers les villages et les champs de riz et les jardins de palmiers. Il leur fait voir les indigènes dans leur vie intime et privée. Puis il montre le travail des missionnaires. Il fait voir comment se font les conversions. On sait si peu chez nous ce que c'est qu'une mission, on ne le comprend guère. Ce livre peut en donner une idée presque complète. Et il est vraiment intéressant.

catholiques; mais l'homme propose et Dieu dispose, il fallait se résigner.



COLLÈGE DES JÉSUITES A TRICHINOPOLI (MADURÉ).

Ce que j'ai raconté déjà, des progrès de la foi dans cette immense contrée, quoique incomplet, pourra néan-

moins intéresser peut-être plus d'une personne en faveur de l'œuvre des Missions en général, et, en particulier, en faveur de l'œuvre de l'Evangélisation de cette grande presqu'île asiatique, dont le peuple si doux et si intelligent mérite que l'on s'occupe plus spécialement de lui.

Je l'ai dit, et je le répéterai encore : s'il n'est pas donné à chacun d'aller, abandonnant ses parents, sa patrie pour toujours, rougir ces terres lointaines, abandonnées, de son sang ou les arroser de la sueur de son front, travailler, souffrir et mourir, pour porter l'Evangile à ces peuples idolâtres; personne, du moins qu'il soit prêtre ou qu'il vive dans le monde, n'est exempt du devoir de propager la foi. Chacun doit mettre la main à ce grand et sacré édifice, les uns par le denier, les autres par la parole, la prière et d'autres enfin par l'influence que donnent le rang, la naissance, la position sociale.

CHAPITRE XXIX

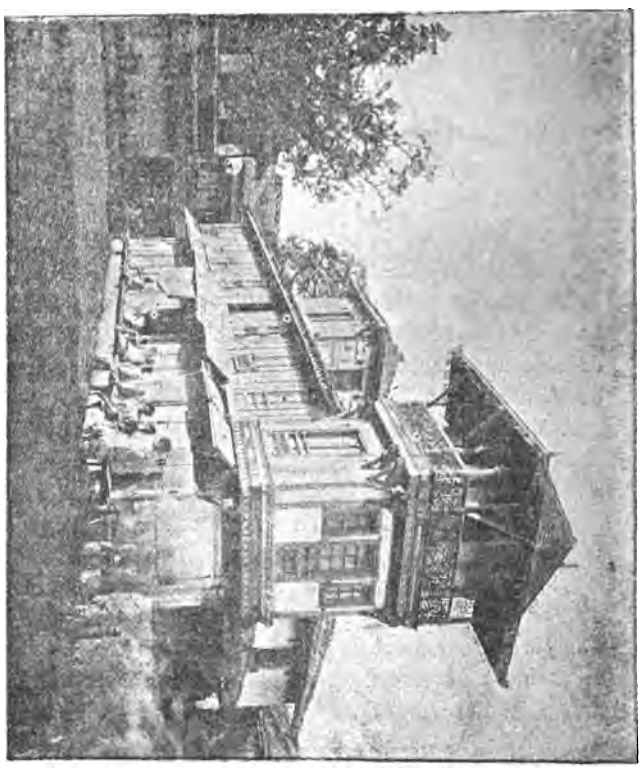
BANDORA. — CULTE PAÏEN. — TEMPLES D'ELEPHANTA. — CIVILISATION INDIENNE. — ACHATS. — LA CRÈCHE DES ENFANTS TROUVÉS.

Le premier navire qui partait pour l'Europe levait l'ancre le samedi saint. Nous dûmes donc attendre le départ du prochain steamer anglais, qui quittait le port de Bombay dans la soirée du 15 avril.

Avant de partir de Goa, Mgr Agliardi avait écrit à l'Archevêque de Bombay, le priant de louer une maison de campagne, au bord de la mer, à Bandora dans l'île de Salcette... Nous voici donc en villégiature pour quelques jours.

Le site est charmant. Entre le Bungalow et la mer, s'étend une espèce de petit parc ou plutôt de bosquet de cyprès sauvages et de palmiers, dont les hautes tiges surmontées de panaches, ne cachent pas la vue de la mer et n'interceptent pas la brise bienfaisante. Ce sont des Chamaerops excelsa et des Phœnix sylvestris. Tandis qu'en ville il fait une chaleur étouffante, nous jouissons ici, même en plein midi, d'une température fraîche et agréable. L'essentiel, aux Indes, pour ne pas souffrir du climat, est de choisir le site et la demeure.

Nous avons un cocher qui dépense peu pour sa toilette. A peine rentré à la maison, il s'empresse de se



UNE MAISON INDIGÈNE A BOMBAY.

déshabiller, et se met à dételer dans un costume qui, en Europe, scandaliserait même les chevaux.

Mais le vrai embarras, ce sont les domestiques. Fran-

cesco ne parle que l'italien ; il comprend donc ce que nous lui disons, mais ne peut pas le faire comprendre

RICHE PAIEN.

aux autres. Narell ne sait que le marhatte. Edouard parle un portugais, qu'on prendrait, je crois, pour du turc à

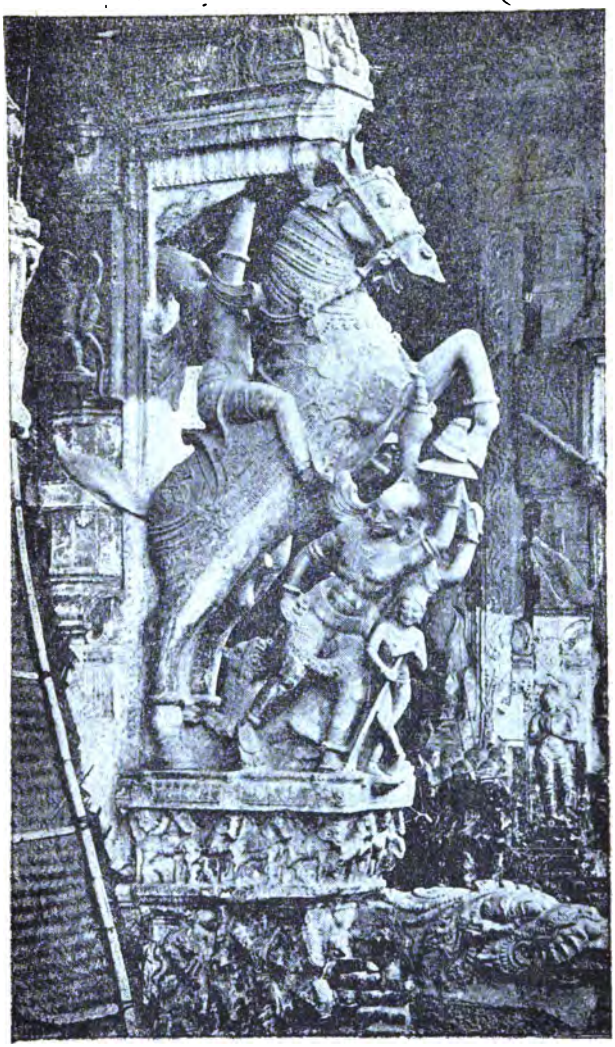
Lisbonne. Nous aurions été vraiment dans l'embarras, si le Supérieur du collège de Saint-Stanislas ne nous avait procuré un garçon, qui parle l'anglais, le marhatte et le portugais de Goa. Il pouvait donc nous servir d'interprète.

Les chrétiens sont nombreux dans l'île de Salcette, surtout à Bandora. C'était jadis un domaine portugais. On se croirait presque sur une terre catholique : à chaque coin de rue, dans chaque carrefour, s'élèvent de grandes croix de pierre, et elles sont si nombreuses qu'on les rencontre à chaque pas.

Le jeudi saint, le vendredi saint, à Pâques, les églises étaient pleines d'un peuple recueilli. La pensée que je passerais ces fêtes, au milieu d'idolâtres, m'attristait. Eh bien, non, je les ai passées au milieu de chrétiens. Le vendredi saint, l'église paroissiale était pleine de monde. J'étais le seul blanc, au milieu de la foule. Des prêtres de la caste des Brâhmes servaient à l'autel.

Si les chrétiens plantent une croix devant leur maisons, les païens de Bandora mettent aussi un emblème idolâtre devant leurs portes. Ce sont de petits autels en terre, parfaitement semblables à ceux de l'ancienne Rome, sur lesquels s'élève un arbrisseau auquel ils adressent un culte d'adoration. J'avais déjà vu la même chose à Goa. D'autres adorent de grands arbres : ils déposent alors au pied du tronc une pierre ronde, qu'ils viennent chaque matin barbouiller avec du vermillon. On rencontre beaucoup de ces pierres rouges, auxquelles les malheureux rendent un culte que je crois être du fétichisme pur et simple.

Du reste, ces païens de Bandora doivent être très



LES TEMPLES DE MADURA. UN DES PILIERS.

pacifiques; la preuve en est qu'il n'y avait pas une seule serrure dans la maison que nous habitions. Elle était pourtant isolée. La chapelle restait ouverte jour et nuit; on y entrait du dehors par un petit escalier. Les portes de la maison ne se fermaient qu'avec un crochet et les fenêtres ne se fermaient pas du tout.

La dernière expédition que nous fîmes fut une visite aux temples d'Eléphanta.

Comment être à Bombay, sans avoir vu ce lieu célèbre dont on nous a conté tant de merveilles lorsque, petits enfants, on nous fourrait dans la tête ces horribles leçons de géographie! J'avoue que ma désillusion fut grande.

Après avoir dîné au fort chez l'archevêque, nous partîmes dans une barque à vapeur. La vue du port de Bombay est splendide. Ce golfe immense présente vraiment l'aspect d'une ville de navires...

Notre embarcation se balançait sur les vagues, de manière à mettre en danger notre pauvre dîner; la mer devenait de plus en plus mauvaise : de temps en temps, une grosse lame venait nous asperger d'écume.

D'ordinaire une heure suffit pour aller de l'*Appollobunder* à l'île d'Eléphanta, nous voguions déjà depuis deux heures. La conversation, si animée au commencement, avait fait place à un silence qui pesait à tous. Le pilote, dont nous admirions tout à l'heure l'impassibilité, donnait des signes évidents d'inquiétude. Notre embarcation s'élevait très peu au-dessus des flots... les lames commençaient à embarquer d'un côté et de l'autre. C'était un moment de véritable danger; mais nous étions déjà tout près de l'île. Un coup de barre à gauche,

et nous touchions la jetée. Jamais de ma vie je n'avais eu une traversée aussi dangereuse.

Je m'attendais à trouver d'immenses catacombes, dans lesquelles nous pourrions errer des heures entières et faire une étude détaillée de la Mythologie des Hindous. Les descriptions que l'on fait de ce temple sont d'ordinaire si pompeuses, que je croyais me trouver devant une des merveilles du monde. Aussi, quand nous eûmes escaladé le fatigant escalier de pierre et pénétré dans la caverne, tout me parut excessivement mesquin.

Ce fut pourtant un travail gigantesque que de tailler ces colonnes dans le roc, qu'orner les parois de sculptures colossales, qui ont un cachet artistique mais barbare.

Deux chapelles sont consacrées au culte infâme du Lingam. Le tout est désert, abandonné. Sur les murs couverts de sculptures colossales, les traces des boulets des canons portugais. D'immenses chapiteaux pendent encore à la voûte, le fût et la base ont croulé sous le canon.

Il y a encore quelques dévots qui viennent honorer ces débris, car j'ai vu des figures couvertes de vermillon.

Les Portugais n'étaient pas encore maîtres du pays, lorsque, ayant découvert du pont de leurs vaisseaux l'entrée de la caverne sacrée, ils dirigèrent contre elle la bouche de leurs canons et détruisirent ce panthéon hindou.

C'était, s'écriera-t-on, du vandalisme barbare! Non, ils ont bien fait, et ceux qui continuèrent leurs conquêtes

LES TEMPLES DE MADURA. INTÉRIEUR

dans les Indes, s'ils avaient été aussi chrétiens qu'eux, auraient sûrement suivi leur exemple.

N'est-ce pas le droit et le devoir du chrétien d'anniHiler les temples et les idoles, et de planter la croix partout, sur leurs ruines?... Qu'importe que ces temples soient beaux. Doit-on permettre le culte des faux dieux, et un culte abominable comme il l'était ici, parce que ces idoles sont artistiques et belles et que les temples sont magnifiques, grandioses?...

Les Apôtres brisaient les idoles. Charlemagne faisait la même chose. On les briserait sans scrupules aujourd'hui, si l'on avait la foi des siècles passés.

Nous passâmes près d'une heure dans ce temple, et j'en sortis le cœur plein de dégoût. Si tous ceux qui vont voir cette imposante ruine étaient à même de comprendre la signification que cache les emblèmes, certes, on aurait moins d'enthousiasme pour ces ruines célèbres.

La mer devenait de plus en plus mauvaise, la marée était basse, et pour regagner notre barque à vapeur, il fallut marcher péniblement jusqu'au bout de la jetée étroite et glissante. Le moindre faux pas et... culbute dans la mer.

Heureusement, nous avions avec nous un marin expérimenté, M. Munro, qui nous avait suivis dans un canot à voile. Ce canot ne pouvait pas tenir sur la mer agitée, il monta donc avec nous dans le vapeur.

Les vagues entraient dans notre embarcation, nous étions tout mouillés et la perspective de deux heures de retour, n'avait, certes, rien de souriant. Nous tâchions de garder l'équilibre.

Il ne nous manquait plus qu'une bonne douche froide. Une grosse lame passa au-dessus de notre tête, vint se précipiter sur Mgr Aiuti qui en sortit ruisselant d'eau salée.

Ce fut l'apothéose. Le soleil se coucha, et, à peine son disque d'or disparut-il sous les flots, que la mer, soudain, devint calme et tranquille : nous eûmes jusqu'au port de Bombay une traversée splendide. La lune éclipsait les étoiles, tant elle était belle de lumière et d'éclat. Nous montâmes en voiture et, traversant la ville de Bombay, nous retournâmes dans notre île de la Salcette.

Je me moquais toujours des poètes et de leur clair de lune. Je préférais le soleil et le jour ; mais il faut avouer que ce chemin sur lequel nous courions, sous une voûte de feuille de cocotiers, la lune éclairant ces délicats panaches, est un des plus beaux spectacles que j'aie vus sous le ciel du tropique.

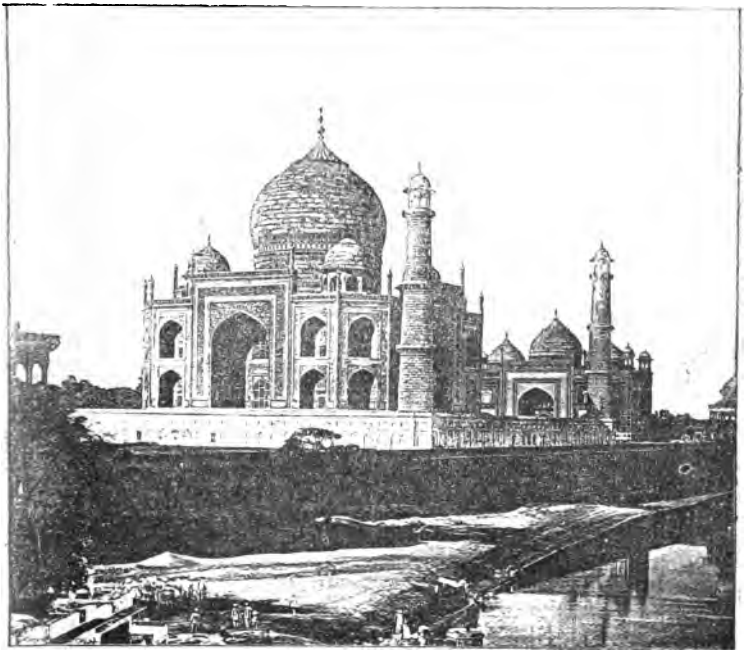
Notre visite au temple d'Eléphanta tourna naturellement ma pensée vers le passé de la presqu'île hindoue.

Je crois que, généralement, on exagère un peu l'antique civilisation des Indes, et qu'on a tort de représenter les Hindous comme les peuples qui ont déjà vécu, des peuples dégénérés, déchus. Je croirais plutôt qu'ils sont encore dans l'enfance, et qu'ils ont devant eux l'avenir.

Leur passé a laissé peu de traces : je ne parlerai pas de leur littérature, je la connais trop peu. Mais ces monuments dont on fait tant de cas! Certes, si vous en voyez rassemblées les images sur les quelques feuilles

LES TEMPLES DE STREERUNGUM. LES PILIERS DE LA COUR INTÉRIEUR.

d'une édition de luxe, ils vous en imposeront. Mais songez qu'ils sont disséminés sur un territoire plus vaste



VUE GÉNÉRALE DU TADJ A AGRA.

que la moitié de l'Europe, et ils se réduiront alors à bien peu de chose.

Encore, faut-il éliminer tous ceux des villes du nord — Delhi, Lucknow, le fameux Tadj d'Agra, qui sont des œuvres d'artistes européens, faites pour le compte des

conquérants mogols, et non pas des reliques du passé des Indiens.

La civilisation indienne, si elle a existé, n'a jamais pu être autre que celle des Arabes, laquelle n'a laissé aprés elle qu'Averroës et quelques mosquées d'un luxe exagéré.

Il y a relativement peu de monuments, œuvres vraiment hindoues; ceux qui existent, présentent, certes, souvent un dessin très correct, — mais plutôt une œuvre de patience qu'une œuvre d'art. Pour les concevoir, il fallait de l'imagination et beaucoup, mais une imagination exaltée et barbare. Il fallait être puissant pour ordonner ces monuments bizarres, fou pour en concevoir le plan, esclave pour l'exécuter. Ils portent tous le cachet d'un grand génie barbare, — mais non pas celui de l'art civilisé.

Avant de quitter les Indes, il fallait penser à faire des achats. C'est une étude de mœurs originales que d'acheter quelque chose chez les Hindous païens. Comme je l'avais appris déjà à Calcutta, ils demandent le triple de ce qu'ils espèrent gagner.

J'entrai dans la boutique de Mugondass-Jeramdass, la plus belle dans le quartier du Fort (Medow street 35). On trouve tous les articles indiens. On y vend des dieux, des broderies, des étoffes, des armes, des pantoufles, et tout ce que veut l'acheteur :

— Combien cette étoffe ?

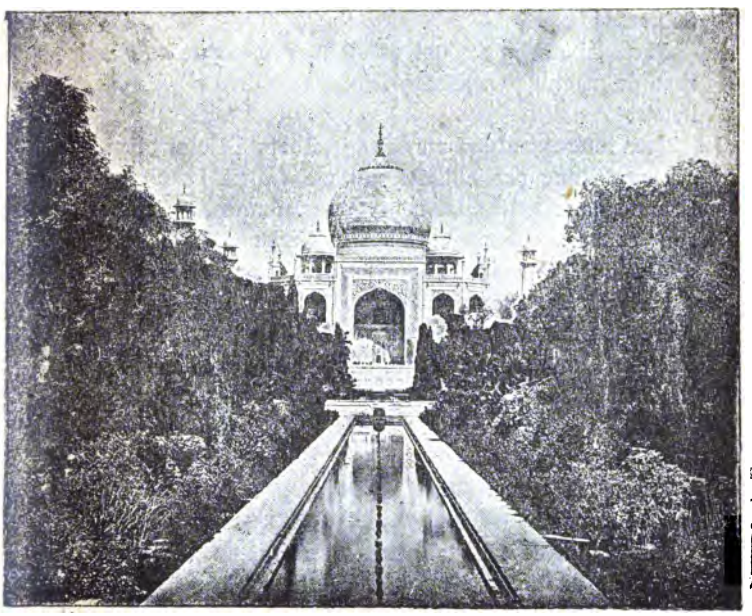
— Sab, 200 roupies.

— Je vous en donne 40.

— Sab, elle me coûte à moi 250, mais comme c'est vous qui l'achetez, je la donne pour 180.

Puis il descend à 100, — le marché enfin se conclut à 90.

— Oui, Sab, 90,



LE TADJ A AGRA.

Il vous amuse ensuite en vous montrant d'autres objets et revient derechef à l'étoffe :

— Sab! vous m'en donnerez 150 roupies!

— Du tout, tu me l'as déjà vendue pour 90.

— Non, Sab, j'ai demandé 200.

— Garde ton étoffe et je m'en vais ailleurs.

— Prenez-la, Sab, pour 90, — puis se tournant vers son commis : — Lalla ! écrivez dans le livre que, pour plaire à Sab, j'ai perdu aujourd'hui 160 roupies ; mais Sab est si bon.

J'achetai à un prix qui serait très modique en Europe de magnifiques étoffes brodées et divers jolis bibelots.

Très intéressant le bazar des joailliers à Mumbadevi, à cause d'une particularité qui me frappa beaucoup. Comme dans toutes les boutiques païennes, les murs sont couverts d'images de dieux hindous, à huit ou à dix mains, à têtes d'éléphants et dans les poses les plus extravagantes. Mais dans toutes les boutiques des orfèvres, au milieu de ces images païennes, il y en a toujours une de la sainte Vierge. Chez plusieurs même, les Madones de Murillo et de Raphaël surpassent en nombre les images de leurs dieux.

La veille de notre départ de Bombay, nous visitâmes encore la crèche des enfants trouvés. Deux religieuses sont à la tête de cet établissement et commandent un régiment de bonnes et de nourrices. Pauvres petits bébés ! beaucoup ont été recueillis dans les égouts, d'autres furent apportés mourant de faim et de misère. Ah ! ces païens n'ont pas de cœur ! Ils connaissent cette maison bienfaisante, ils savent que, s'ils y portent l'enfant qui les gêne, il sera accueilli avec joie... ; mais ils ne veulent pas même se donner cette peine. Ils jettent le pauvre petit là où l'on jette les ordures, et ne pensent plus à lui.

C'est affreux! les religieuse me montrèrent de ravissants bébés qu'elles avaient retirés des égouts.

Combien de soins ils coûtent à ces pauvres femmes. Elles les font baptiser; ensuite, si c'est possible, elles cherchent à les rappeler à la vie.

Ils sont gentils et proprets... Ils vous regardent avec des yeux tristes, étonnés, et aiment qu'on les caresse. Il est remarquable que, partout, les pauvres enfants trouvés ont un regard mélancolique. Ils ne sont pas bruyants comme les petits de leur âge; ils semblent sérieux. Et pourtant, ils devraient être heureux : ils trouvent, dans les bonnes religieuses, des mères tendres et dévouées.

Lorsqu'ils arrivent à l'âge de cinq ou six ans, ils quittent la crèche. Les garçons sont placés dans l'orphelinat des Pères Jésuites, à Bandora; les filles dans celui des Filles de la Croix, que dirige sœur Théodorine; et ils y restent jusqu'à ce qu'on ait trouvé moyen de les établir convenablement.

On procure aux garçons quelque petit emploi, on en fait des maîtres d'école. Impossible d'en faire des artisans, car, aux Indes, tous les métiers sont réservés à une caste spéciale.

Les filles sortent de l'orphelinat pour entrer comme servantes dans de bonnes maisons; mais le plus souvent on les marie. Bien des fois, un artisan honnête vient demander aux bonnes religieuses de lui trouver une femme parmi les orphelines, car il sera sûr d'avoir pour compagne de sa vie une épouse vertueuse, laborieuse et instruite dans tout ce qu'il faut savoir pour diriger avec

économie une maison pauvre où l'on gagne le pain par le travail.

Ces orphelins ne sont jamais abandonnés et, pendant toute leur vie et dans tous leurs besoins, ils trouvent toujours un appui salutaire chez les Pères Jésuites, chez les bonnes religieuses, qui les ont arrachés à la mort, qui ont soigné leur enfance et leur adolescence.

Je voudrais que l'on fît la statistique des orphelins élevés par nos missions. Leur nombre se trouverait immense.

Un grand seigneur païen me disait, l'autre jour :

— J'aime les catholiques, ils ont un si bon cœur !

J'acceptai cette parole avec reconnaissance. Mais, ce n'est pas seulement le bon cœur qui dirige tout ce que font les missions : c'est l'amour de Dieu avant tout, le sentiment du devoir du chrétien, le zèle de propager la sainte foi du Seigneur.

CHAPITRE XXX

DÉPART DE BOMBAY. — LES PASSAGERS. — ADEN LA FOIRE SUR LE PONT DU NIZAM

Vint enfin le 15 avril, jour fixé pour notre départ. J'étais peiné de quitter si vite ces chrétiens des Indes, au milieu desquels j'espérais passer encore au moins une année.

Mgr Aiuti avait été nommé Délégué apostolique à la place de Mgr Agliardi, qui, était rappelé à Rome pour y prendre les fonctions de Secrétaire de la S. Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires.

Nous partîmes de Bandora à dix heures du matin, car Mgr Agliardi voulait revoir encore les deux orphelinats.

Nous ne nous embarquâmes qu'à quatre heures, après avoir dîné chez l'archevêque.

Lorsqu'au mois de décembre dernier, nous nous embarquions à Suez pour Colombo, le bateau qui devait nous conduire à bord du *Brindisi* portait aussi des passagers qui partaient pour Bombay. Nous avions accosté le *Nizam* et je regardais alors les voyageurs monter sur ce navire, sans que l'idée me vint à cette époque que ce serait précisément celui qui me ramènerait un jour en Europe.

Le *Nizam* est un beau navire, pas très grand (2500 tonnes seulement), mais profond, et tenant bien la mer. Du reste, comme les P. and O. sur lesquels j'ai eu la chance de voyager, il semblait qu'on avait étudié soigneusement la manière de rendre aux passagers le voyage aussi peu confortable que possible.

La même barque à vapeur, sur laquelle, nous avions fait notre malencontreuse expédition aux temples d'Eléphanta nous porta au navire. Le pont était littéralement encombré de Parsis. On pouvait à peine trouver l'entrée de la cabine.

Tout ce monde : frères, sœurs, cousins, étaient là pour adresser les adieux à deux richissimes Parsis de Bombay : MM. Perosha Merwanjee Jeejeeboy et Framjee Dinshaw Petit, qui partaient pour l'Europe.

J'aime à observer les mœurs et les sentiments des païens ; aussi fis-je la remarque que les adieux étaient tendres et sincères ; presque tous avaient les larmes aux yeux.

Le sentiment de famille est très développé, dit-on, chez les Parsis. Tant que le père vit encore, aucun des enfants mariés ne quitte sa maison ; ils vivent tous en commun.

Mgr Aiuti, l'archevêque et les Pères Jésuites, qui nous avaient reconduits, quittèrent à cinq heures le navire, car le P. and O. est exact ; il quitte le port à l'heure annoncée.

Il y avait beaucoup de passagers à bord : Mgr Marietti, ce bon missionnaire de Jessore, que j'avais déjà vu à Calcutta, partait avec nous ainsi que le général Gordon. Il y avait aussi un révérend anglican avec sa

275 milles qui nous séparaient d'Aden et à neuf heures et demie du matin nous entrions dans ce port, après avoir tourné l'immense rocher, au pied duquel, dans une espèce de cirque s'entrevoyait la ville. La rade est à 5 milles de là, grande et spacieuse.

Je voulais descendre à terre, pour aller voir l'école et la mission des pères Capucins; mais la prudence me fit triompher du désir; la chaleur était accablante : l'affronter, c'eût été s'exposer à la fièvre ce qui, avec la perspective de la traversée de la mer Rouge, dont le ciel est presque toujours de feu, peut avoir des conséquences graves. Je restai donc à bord, et ne m'en repentis pas, car, le déplaisir que j'avais eu de ne pouvoir aller visiter l'école des petits nègres fut amplement récompensé par les drôleries que je vis à bord.

A peine le navire s'était-il arrêté qu'il fut au même instant envahi par une foule considérable : Juifs changeurs et marchands de plumes d'autruches, gamins avec des coquillages, photographes blancs et noirs, Somalis trafiquant de corbeilles, de peaux de léopards et de cornes d'antilopes, charlatans avec des œufs d'autruches. En un mot, le pont du navire fut changé en une espèce de bazar africain, assez semblable à ces foires que décrivent les explorateurs du continent qui n'est plus mystérieux.

J'achetai plusieurs corbeilles de coquillages. Lorsque je les eus portées dans ma cabine, le négrillon qui me les avait vendues, vint à moi en criant que je l'avais trompé, en lui payant un six-pence de moins et il faisait semblant de pleurer.

Comme il m'importunait trop, j'appelai un matelot,

de treize à quatorze ans. Elle avait un extérieur sympathique et paraissait très timide. Elle ne l'était pourtant pas. Quelques mois avant son départ des Indes, la pauvre petite avait fait preuve d'un courage résolu.

Le *buller* (chef des domestiques) avait je ne sais quel grief contre son père, et couvait depuis longtemps des projets de vengeance.

Un matin, il se trouva seul avec la fille cadette de son maître, un bébé, qui dormait paisiblement. Le misérable prit un couteau et allait assassiner l'enfant, lorsque notre petite compagne de voyage le saisit par le bras. Le domestique se jette alors sur elle, mais la petite se défend bravement. Son père, attiré par ses cris, accourut à son secours.

La traversée de l'Océan est longue et fatigante, la chaleur excessive. On n'a pas envie de travailler, pas même de parler. Heureusement, la mer est admirable, et le navire très chargé coupe les flots sans balancement. Il file douze milles et demi à l'heure.

Je m'amuse, debout, à l'avant du navire, à regarder les petits poissons volants. Ils ressemblent à de grandes libellules. L'arc-en-ciel se reflète dans leurs ailes argentées. Quelquefois, ils sont solitaires, mais très souvent en nombreuse compagnie. Ils volent assez longtemps mais toujours en effleurant les flots. Jamais ils ne s'élèvent beaucoup au-dessus du niveau de la mer.

Nous étions partis de Bombay, le 15 avril, à cinq heures du soir.

Le 19, à quatre heures de l'après-midi, nous étions à la hauteur de Sokotora; le 21, nous avions parcouru les

275 milles qui nous séparaient d'Aden et à neuf heures et demie du matin nous entrions dans ce port, après avoir tourné l'immense rocher, au pied duquel, dans une espèce de cirque s'entrevoyait la ville. La rade est à 5 milles de là, grande et spacieuse.

Je voulais descendre à terre, pour aller voir l'église et la mission des pères Capucins; mais la prudence me fit triompher du désir; la chaleur était accablante : l'affronter, c'eût été s'exposer à la fièvre, ce qui, avec la perspective de la traversée de la mer Rouge, dont le ciel est presque toujours de feu, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

qui, plus pratique que moi dans ce genre de transactions commerciales, vint armé d'un fouet.

Mon gamin, sans l'attendre, sauta lestement dans l'eau, mais à peine le matelot s'était-il éloigné, que le voici de nouveau sur le pont et, rentrant son estomac en dedans, de manière à former une cavité incroyable, il vint me dire qu'il n'a rien mangé et me demander un six-pence de *backhich*.

Ces petits Somalis ont je ne sais quel moyen de teindre leur chevelure crépue de manière à la rendre blonde et dorée; cela les rend très drôles. Ils ont le visage bien fait, beau quelquefois, sont adroits et agiles au plus haut degré.

Après les coquillages, venaient les plumes d'autruche. Des types de juifs parfaits, tels qu'on ne les voit plus en Europe, excepté dans les bourgades de la Hongrie et de la Galicie, les cheveux coupés ras, deux longues boucles seulement au-dessus des oreilles. Ils vous entourent, vous serrent de près, et vous mettent sous le nez de gros paquets de plumes. Ils crient, ils vocifèrent; chacun exalte les siennes, et, comme de raison, ils vous montrent les mauvaises, gardant les meilleures pour la fin.

Lorsqu'ils vous pressent de trop près, un policeman nègre, impassible et correct, s'approche d'eux doucement et leur flanque un coup de canne dans le dos. Ils se mettent à fuir, puis, l'un après l'autre, ils reviennent à l'assaut.

Je choisis un paquet de plumes blanches. Le Juif demanda 225 fr.; après de longs débats, il me les vendit pour 50. Les autres se jettent alors sur lui, criant

qu'il leur arrache le pain de la bouche, en vendant, lui seul, pour 50 fr. ; ils viennent me supplier de leur faire gagner aussi quelques sous. On dirait qu'il y a entre eux la concurrence la plus acharnée : point, ils vendent tous en commun ; ce n'est qu'une comédie pour tromper l'acheteur.

A mesure que l'heure du départ approchait, les plumes baissaient de prix, et, au dernier moment, j'achetai pour un shiling la pièce, de belles plumes blanches, qu'en Europe on paierai quinze à vingt francs au moins. Je les tenais presque en main, lorsque le Juif opéra un tour de prestidigitation digne de l'antique Brunet, et je me trouvai tenir les misérables débris d'un oiseau rachitique. Mais, je tins bon, et il dut me restituer les miennes.

Quelques minutes avant de partir, un matelot vint sommer les petits Somalis de quitter le pont du navire et comme de raison, pour appuyer cette sommation pacifique d'un argument positif, il leur montra le fouet. Les négrillons, au lieu de sauter dans leurs pirogues, se réfugièrent dans une des chaloupes et criaient de là, à tue-tête, en faisant toutes les drôleries possibles :

— Good morning, dear captain !

Le gros marin, à bout de patience, escalada la chaloupe avec son long fouet ; mais, avant qu'il ait pu les atteindre, les petits drôles prirent un plongeon dans la mer. Une seconde à peine s'était passée, que les voici de nouveau dans les cordages :

— Bonjour, capitaine ! Bonjour, dear captain !

Ils tourmentèrent ainsi le matelot jusqu'à ce que le

navire se fût mis en marche. Ils sautèrent alors tous dans l'eau et regagnèrent à la nage leurs pirogues.

J'étais content de voir lever l'ancre, car cette foire amusante m'avait fatigué.

CHAPITRE XXXI

LA MER ROUGE. — MISSIONS ET MISSIONNAIRES. — LE FAUX MOINE. — SUEZ. — LE DÉSERT. — LES PERROQUETS. — L'ÉGYPTE. — CRÈTE. — LES ILES IONIENNES. — L'ITALIE. — OTRANTE, BRINDISI. — RETOUR A ROME.

Nous passâmes le Bab-el-Mandeb, dans la nuit du 22; lorsque nous nous réveillâmes, nous étions déjà dans la mer Rouge. Quelques îles arides et désertes apparaissaient à notre droite ; la température était élevée, mais une bonne brise du nord rendait la chaleur supportable.

Le samedi 23, dans la matinée, le bruit se répandit que nous aurions de l'orage. Mgr Agliardi demanda au capitaine s'il y avait réellement indice de changement de temps :

— Mais, rien du tout, Monseigneur. Ce matin, tous ces jeunes militaires sont venus me demander la même chose. Je leur répondis que oui. — Et quand? — Demain matin, continuai-je. — Au moins, demain, lorsqu'ils verront la mer tranquille, ils en remercieront peut-être le Seigneur.

Dimanche dernier, le bon capitaine avait changé les heures de service pour que les matelots et les domes-

tiques (il y avait beaucoup de Goanais) pussent entendre la sainte messe, que disait Monseigneur.

Le 24, à midi, nous passions le tropique pour la quatrième fois depuis notre départ d'Europe. La mer était d'un calme et d'une tranquillité parfaite; pas le moindre mouvement.

JEUNES BRAHMES CATHOLIQUES.

A huit heures du soir, nous passions devant le phare de Dedalus, qui s'élève au milieu des flots, sur un récif dangereux. Nous avions dépassé le phare de 25 milles, que sa lumière se distinguait encore, moins brillante et beaucoup plus jaune que celle des étoiles.

Les étoiles reprenaient peu à peu dans le ciel les places que nous leur connaissons en Europe. L'étoile polaire n'était plus aussi bas ; mais en revanche, la belle Croix-du-Sud touchait presque à l'horizon brumeux. A 25°30 de latitude N., on la voyait encore, mais pour la reconnaître et la retrouver, il fallait précisément savoir sa place.

Les soirées à bord sont longues et ennuyeuses. Les autres passagers faisaient de la musique, jouaient aux

FEMME INDOUE VÊTU DU SARRY.

cartes et cherchaient d'autres moyens pour *tuer le temps*. Nous nous placions d'ordinaire à l'arrière du navire, où

l'on voyait le ciel, la mer phosphorescente, et où l'air était plus frais. Mgr Marietti y restait avec nous, et notre conversation roulait sur les missions, sur les difficultés de l'œuvre apostolique et sur tant de grâces extraordinaires que Dieu comblait ses âmes privilégiées dans les pays idolâtres et barbares.

Lorsque nous étions encore à Allahabad, le vieil et vénérable archevêque d'Agra, raconta un fait qui me frappa vivement.

Un jour, qu'il sortait de chez lui, il trouva devant sa porte une femme très vieille et presque impotente, qui restait là, appuyée sur son bâton.

— D'où venez-vous? — demanda l'archevêque. — Désirez-vous quelque chose?

— Je suis païenne — répondit la pauvre vieille — et je voudrais être baptisée.

Elle venait de très loin.

— Qui vous a dit de venir ici? — lui demanda l'archevêque.

— Je n'en sais rien ; c'était une bonne dame que je ne connaissais pas qui vint me prendre à mon village et qui m'accompagna jusqu'ici, en me disant d'attendre le Grand-Prêtre des chrétiens.

L'archevêque la fit conduire à l'hospice des vieilles femmes et la fit instruire dans la doctrine chrétienne.

Elle y était déjà depuis quelque temps, lorsqu'une nuit elle appela une de ses compagnes, en disant qu'elle voulait être baptisée tout de suite. On chercha à calmer la pauvre vieille, mais elle ne cessa d'insister. Le matin, on prévint l'archevêque, qui vint la voir, et,

comme il la trouva en bonne santé, il crut devoir ajourner le baptême, jusqu'à ce qu'elle fût plus instruite encore. C'était un dimanche; le prélat se préparait à dire la sainte messe, lorsqu'on vint lui dire de nouveau que la pauvre vieille pleurait, demandant toujours le baptême. Il ne résista plus, revêtit son rochet et alla lui-même administrer à la vieille le sacrement de régénération. Il donna ordre aussi de la préparer à la sainte Communion.

A peine avait-il terminé la sainte messe qu'on vint lui annoncer que la vieille était morte...

Ces traits de grâce divine se rencontrent souvent dans ces terres de mission où le peuple est simple et étranger encore à la corruption de notre vieille Europe.

Mgr Marietti racontait que, dans sa longue carrière de missionnaire, il avait toujours admiré la vertu des pauvres femmes parias du Bengale... C'est pourtant une des missions les plus difficiles : les prêtres sont peu nombreux, les distances sont énormes, et ce n'est qu'au prix d'incroyables fatigues et de grandes privations que les missionnaires parviennent à satisfaire aux besoins de leurs pauvres chrétiens.

Ils voyagent à pied, très rarement à cheval, couchent la nuit dans les huttes des indigènes et vivent comme eux de riz ; ils racontaient leur joie quand quelqu'un leur envoyait *du pain !* Les officiers anglais, lorsqu'ils apprennent que quelque missionnaire fait sa tournée dans ces régions éloignées du monde civilisé, leur envoient souvent quelques mets plus délicats ; c'est une attention charitable de leur part, car les pauvres prêtres européens ne pourraient se contenter longtemps de la

nourriture si fade des indigènes. Quand ils le peuvent, ils emportent avec eux quelques provisions.

La chaleur est si forte que la nuit, disaient-ils, on ne fait que rêver de douches froides et d'eau glacée.

Que de difficultés imprévues présente la conversion de ces pauvres païens, surtout lorsqu'il s'agit des riches et des puissants; car les pauvres écoutent plus volontiers la parole de Dieu qui les console et ennoblit leur misère.

Le Patriarche me raconta un jour qu'il y avait dans son diocèse un homme aisé, et assez instruit, dont le frère était déjà chrétien. C'était probablement ce qui l'avait poussé à étudier la doctrine catholique, et, il l'avait si bien étudiée, qu'il paraissait en savoir davantage que beaucoup de chrétiens plus simples et moins lettrés que lui.

Le Patriarche, visitant son village, eut l'occasion de causer avec lui et le trouva si bien instruit, en apparence, de tout ce qu'il fallait à un catéchumène, qu'on aurait pu lui administrer le baptême sur-le-champ.

— Pourquoi, lui dit-il, ne vous faites-vous pas chrétien, comme votre frère, et ne venez-vous demander le baptême?

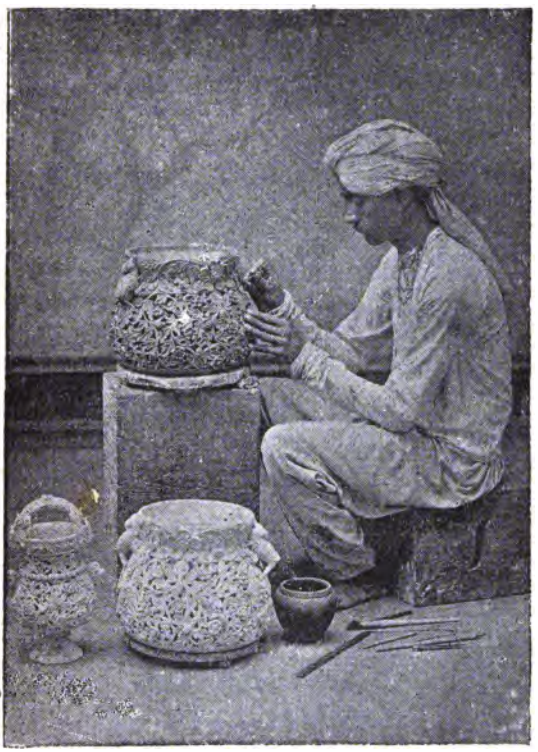
— Je le voudrais bien, Monseigneur, — répondit l'indigène — mais je ne le puis pas...

— Et, pourquoi donc ne le pouvez-vous pas? demanda l'archevêque.

— Parce que ma femme dit que cela fâcherait le Diable.

Cette réponse est caractéristique, car elle démontre une fois de plus que ces malheureux païens savent et

comprennent parfaitement que leur religion c'est le culte du démon. En l'adorant, ils savent que le diable



SCULPTEUR INDIEN.

est un mauvais esprit et, *ne pas le fâcher* est le but principal de leur culte religieux.

Dans les rapports que j'ai eus avec les voyageurs et les missionnaires qui connaissent l'Afrique, je les ai bien souvent questionnés sur les idées religieuses des peuples qu'ils avaient visités, et j'ai cru pouvoir déduire de leurs récits que le fonds dominant des superstitions est toujours : *ne pas fâcher le diable.*

Nous nous faisons d'ordinaire une idée trop obscure de ce qu'est, en réalité, le fétichisme de ces peuplades lointaines.

Leurs fétiches ne sont pas, à proprement parler, des dieux ni des idoles représentant quelque dieu. Ce sont des objets consacrés au démon ; et le respect qu'ils ont pour tout ce qui est fétiche tend simplement à se rendre propice le démon, non pas pour obtenir de lui une grâce ou un bienfait, mais uniquement pour détourner ses maléfices puissants et mériter par cette adoration qu'il ne leur fasse pas de mal : *ne pas fâcher le diable.*

Quelquefois, le général Gordon venait nous tenir compagnie. Il avait fait sept fois le voyage des Indes, il en était à son huitième. Trois fois, il était allé par le Cap, en contournant toute l'Afrique.

Le fameux moine à la corde, cherchait quelques fois à s'approcher de moi... mais je l'évitais, et en voici la raison. Je m'étais laissé aller, une fois, avec lui à une longue conversation, et dès le premier moment, je m'étais aperçu, très évidemment, qu'il n'était pas de bonne foi et qu'il ne croyait pas plus à sa religion qu'à celle du Bouddha ou de Zoroastre. Je lui parlais franchement; il était ignorant et voulait faire l'humble.

Je soupçonnai qu'il voulait se rapprocher de moi,

parce que l'équipage étant catholique il voulait montrer à ces pauvres Indiens, que sa religion n'est pas si mauvaise, puisque le prêtre catholique acceptait sa société. C'est un stratagème général, parmi les prétendus missionnaires protestants, que d'afficher, devant le peuple, leur amitié avec le prêtre catholique, enfin de gagner ainsi leur simple confiance et de les mieux pervertir... Oui, pervertir, car vous comprenez bien, que celui qui use de ce moyen grossier, nécessairement ne peut être de bonne foi. C'est dans le même but, aussi, qu'ils se montrent dans les rues en soutane et portent sous le bras un gros livre en guise de bréviaire.

Nous arrivâmes à Suez à trois heures du matin et à quatre heures et demie, on nous fit débarquer en toute hâte, car il fallait arriver à Alexandrie assez tôt, pour que le *Tanjore* qui nous y attendait pût sortir du port le soir même, ce qui raccourcirait notre voyage, et ferait, que la malle des Indes, arriverait en Europe, douze heures plus tôt que d'ordinaire.

Le *Nizam* avait jeté l'ancre, à l'entrée du canal de Suez et une barque remorquée par un petit vapeur nous amena au port, où chauffait déjà le train spécial qui devait nous conduire en dix heures à l'ancienne cité des Ptolémées.

Nous montâmes en wagon, et le train roula rapidement à travers le désert.

C'est une plaine de sable blanc, large et immense, comme la mer; quelquefois semée de touffes d'herbe rousse, quelquefois couverte de dunes.

Nous longions le canal de Suez. On ne le voyait pas, mais nous passions tout près de gros navires, qui sem-

blaient s'avancer lentement dans le sable. Pas un homme, pas même un oiseau : c'était le désert arabique.

Nous traversâmes la plaine, qui vit la victoire des Anglais sur les troupes d'Arabi-Pacha. A gauche un cimetière, couvert de petites croix de marbre. C'est ici que reposent les soldats catholiques. Pauvres jeunes gens, qui vinrent de si loin verser leur sang et mourir sur cette terre désolée !

Nous entrons dans la gare de Teb-el-Kebir :

Je descends de wagon, et je rencontre sur la plateforme, Francesco, le fameux domestique, pâle, défait, morfondu :

— Mais qu'avez-vous donc, Francesco?

— Oh ! Monsignore, che dolore, io non posso più...

— Vi duole lo stomaco?

— Ma chè, Monsignore, un tal dolore, lei neppure puo Immaginare !...

— Ma che cosa è dunque ?

— Ah ! Monsignore... I pappagalli !!!...

Le malheureux avait oublié à bord du *Nizam* deux superbes perroquets, que nous avions achetés à Bombay. Le pauvre Francesco était dans un état de désespoir comique. La fin de son voyage malencontreux aux Indes, était bien digne du premier acte...

Le désert se change soudainement en une plaine magnifique et fertile qu'on se croirait presque victime d'une fantasmagorie. Des champs couverts de froment doré, partout la vie, partout les moissonneurs ! Des bouquets de dattiers embellissent le paysage. Les chameaux

Mgr Agliardi devait aller à Naples pour y passer quelques jours dans la famille de son frère et se reposer des fatigues du voyage : mais à peine le navire, avait-il touché le quai de Brindisi, qu'on vint lui remettre une dépêche de Rome, qui annonçait que le Saint-Père attendait son retour.

Il fallut donc partir de Brindisi, par le premier train. Nous prîmes la nouvelle ligne de Tarente qui unit l'Adriatique à la Méditerranée. Nous passâmes par Salerne et revîmes à Naples le Vésuve fumant. A deux heures de l'après-midi (30 avril), nous passions devant la basilique de Saint-Jean de Latran, la cathédrale du monde, — et nous rentrions à Rome.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Le Portugal aux Indes. — La question du patronat 7

CHAPITRE II. — Départ de Rome. — Aventure de Francesco. — Brindisi. — La Méditerranée. — Alexandrie. — L'Egypte. 18

CHAPITRE III. — Suez. — Le Sinaï. — La Mer-Rouge. — Le Bab-el-Mandeb. 28

CHAPITRE IV. — L'Océan. — L'île de Minicoy 38

CHAPITRE V. — L'île de Ceylan. — Arrivée à Colombo. — Entrée solennelle. — La maison de l'évêque. 44

CHAPITRE VI. — Catholiques et païens. — Aspect de la ville. — Le nouvel an. — Population 60

CHAPITRE VII. — Églises et établissements. — Cinghalais et Tamouls. 67

CHAPITRE VIII. — Le synode de Colombo. — Départ pour Kandy. — Réception à Kandy. — Visite au temple de Bouddha. — Pauvreté des missions. — L'évêque et le pacha. — La campagne. — Distribution des prix 81

CHAPITRE IX. — Le jardin botanique de Paradeniya. — Le climat. — Salvation Army. — Le Ramazan 97

CHAPITRE X. — Francesco retrouvé. — Visites. — La plage. — Jubilé sacerdotal du Saint-Père. — Les Bourlicas. — Départ de Ceylan. — Les corbeaux. 105

CHAPITRE XI. — Arrivée à Madras. — La ville. — Saint-Thomé de Méliapur. — Les voitures. — Filature de soie. — Bangalore. — Hôpitaux et orphelinats. — Les parias. 112

CHAPITRE XII. — Visite au roi de Mysore. — Le ministre catholique. — Le synode de Bengalore. — Le doyen des missionnaires des Indes. — Le séminaire. — Les castes et l'Église catholique. — Les changeurs 127

CHAPITRE XIII. — Visite à Thumboo Chetty. — Les bijoux. — Enfants et écoles. — Retour à Madras. — Saint-Pierre de Rayapuram 138

CHAPITRE XIV. — De Madras à Calcutta. — Nécessité d'un clergé indigène. — Francesco. — Les bouches de l'Hoogly. — Hommes à la mer. — Les rives du fleuve. — Calcutta. 154

CHAPITRE XV. — Calcutta. — Palais de l'archevêque. — Les chacals. — Visite au vice-roi. — Les Maïdan. — Jardin zoologique. — Les Thibétains. — Mission du Bengale occidental. 161

CHAPITRE XVI. — Départ pour Morapaï. — Banquet Bengali. — Scène de jonglerie. — Les enfants du collège. — Concert Bengali. — Retour à Calcutta. 168

CHAPITRE XVII. — Missions protestantes. — Le gouvernement. — La ville, les magasins, les marchands. — Les écoles. — Le roi d'Oude. — Dîner chez le vice-roi. 186

CHAPITRE XVIII. — Progrès des missions. — Consécration de Mgr Pozzi. — Le Père Lafond et son phonographe. . . 194

CHAPITRE XIX. — Visite chez un rajah. — Musique hindoue. — Soirée chez Lall-Mulick. — Le latin de Francesco. . . . 205

CHAPITRE XX. — Le jubilé de la reine. — Soirée chez le vice-roi. — Le Chambord Birman. — Les invités du vice-roi. — Les Burning-ghats. — Illumination à l'huile de ricin. — Départ pour Allahabad. 217

CHAPITRE XXI. — Le pays. — Allahabad. — Le synode. — Le méthodiste et les musulmans. — Les castes. — Le collège. — Consécration d'évêques. — Le Gange et la Djumna. — Le Nepaul. — Le choléra et le Père Martin. 229

CHAPITRE XXII. — Départ d'Allahabad. — Encore les chemins de fer. — Le paganisme et le culte du démon. — Influence de l'école. — Bombay. — Collège de Saint-François. — Mariages précoces. — Collège Sainte-Marie 243

CHAPITRE XXIII. — Rivalité de Bombay et de Calcutta. — La ville. — Les tours du silence. — Les veuves. — Bienfaits de la conquête anglaise. — Les orphelinats. 262

CHAPITRE XXIV. — Départ de Bombay. — Marmagao. — La galéotte des vice-rois. — Arrivée à Pangim. — Goa. . 282

CHAPITRE XXV. — Les reliques de saint François-Xavier. — La conquête portugaise 298

CHAPITRE XXVI. — Départ pour Margao. — La barre. — Margao. — Les Palanquins. — Rachol 317

CHAPITRE XXVII. — Repos. — Caranzalem. — Le Cabo. — Le *Te Deum*. — Dépêche de Rome. — La chaleur. — Catholiques et païens. — Ribandara. — Le pont. — Les enfants. 331

CHAPITRE XXVIII. — Avenir de Goa. — Le sacrifice du coq. — Tolérance religieuse. — Les martyrs du Cuncalim. — Jean III et saint François-Xavier. — Départ de Pangim. — Nouvelles de Rome. 344

CHAPITRE XXIX. — Bandora. — Culte païen. — Temples d'Elephanta. — Civilisation indienne. — Achats. — La crèche des enfants trouvés. 369

CHAPITRE XXX. — Départ de Bombay. — Les passagers. — Aden. La foire sur le pont du Nizam 389

CHAPITRE XXXI. — La Mer-Rouge. — Missions et missionnaires. — Le faux moine. — Suez. — Le désert. — Les perroquets. — L'Égypte. — Crête. — Les îles Ioniennes. — L'Italie. — Otrante, Brindisi. — Retour à Rome. . . . 397

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY